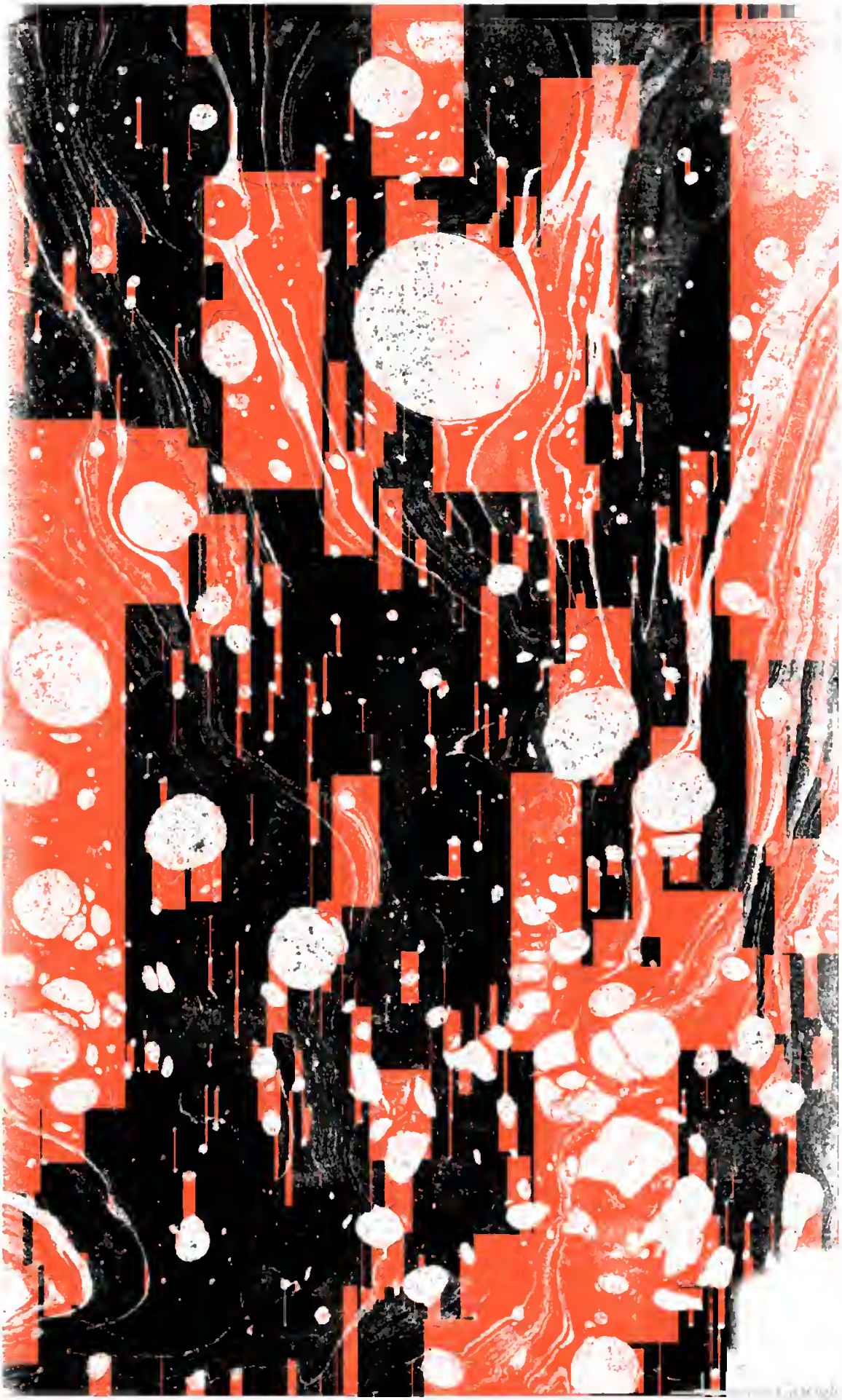
BIBL. NAZ.
/itt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
12.
LI



ŒUVRES
MORALES ET GALANTES
DE DUCLOS.

62458e3

ŒUVRES

MORALES ET GALANTES

DE DUCLOS,

De l'Académie Française,

SUIVIES

DE SON VOYAGE EN ITALIE.

TOME II.

A PARIS,

Chez DES ESSARTS, Libraire, rue du Théâtre Français, N.° 9, au coin de la Place.

De l'Imprimerie de DELANCE, rue de la Harpe.

L'AN V.

1797.

MÉMOIRES
SUR
LES MŒURS
DE CE SIÈCLE.

PREMIÈRE PARTIE.

J'AI quelquefois réfléchi sur la façon dont j'ai passé ma jeunesse, et j'ai senti combien, avec une conduite différente de celle que j'ai eue, je me serois épargné de ridicules, et procuré de plaisirs, si je n'avois jamais fait que ce qui me plaisoit réellement: j'aurois non-seulement été regardé comme plus sage; mais j'aurois encore été plus heureux que je ne l'ai été; enfin, j'aurois eu plus de plaisirs et fait moins de sottises.

Je crois devoir aujourd'hui beaucoup à mon expérience; mais je n'ai rien dû à l'éducation, et si j'en avois eu une bonne, j'aurois pû y répondre.

Une naissance illustre, une fortune considérable, un rang distingué, une figure aimable, et peut-être de l'esprit, voilà la source de mes travers. Il me semble que de tels avanta-

ges pouvoient produire autre chose, si l'on m'eût enseigné le devoir et l'art d'en tirer parti.

Mon père croyoit apparemment qu'un fils n'est qu'un héritier; car il ne s'occupa nullement de mon éducation, il s'en reposa uniquement sur l'usage. On me donna un de ces gouverneurs qu'on va, pour ainsi dire, prendre à un bureau d'adresses, et qui n'étoit, auprès de moi, qu'un domestique de plus. Il lui fut simplement ordonné de me suivre, et je lui défendis de me donner des conseils.

Il prit son parti là-dessus, et attendit tranquillement le tems où on le renvoya avec une récompense qu'il n'eût sans doute pas obtenue, s'il se fut mis en devoir de la mériter.

Personne avant moi n'étoit entré si jeune dans le monde. Les jeunes gens occupés de leurs exercices, vivoient entre eux, et ne commençoient à paroître que pour rendre des devoirs. Ils étoient obligés d'avoir un maintien décent, et d'écouter jusqu'à ce qu'ils eussent perdu leur ton pour en prendre un plus convenable. D'ailleurs, on vivoit encore assez dans l'intérieur de sa famille, ce qui pouvoit y entretenir l'union. Il n'y avoit pas alors à Paris ces maisons ouvertes, dont le nombre est tellement multiplié, qu'on a plus d'obligation à

ceux qui y viennent, qu'à ceux qui font la dépense de les tenir; de sorte qu'il n'y a point aujourd'hui d'*espèce* qui, écartée d'une maison, ne puisse être bonne compagnie dans quelqu'autre.

Comme ce sont principalement les erreurs de ma jeunesse que je veux me rappeler, il ne sera pas étonnant que l'amour y ait eu beaucoup de part.

L'amour a toujours été très-rare, du moins celui qui mérite le nom de sentiment; cependant je suis persuadé qu'il l'étoit moins autrefois qu'aujourd'hui. Les hommes ont toujours eu les mêmes passions; mais celles qui nous sont les plus naturelles, prennent, suivant les lieux et le tems, différentes manières d'être qui influent sur la nature même de ces passions.

Cette fougue des sens qui nous emporte dans la première jeunesse, et qui se calme et se dissipe enfin dans un âge plus ou moins avancé, est commune à tous les hommes, et les porte vers le même but; mais ce desir ardent est rarement uni à celui de plaire, au lieu qu'il faisoit une partie essentielle des anciennes mœurs. Il avoit fait naître une politesse délicate qui s'est perdue. On en voit encore des vestiges dans ceux qui ont été les hommes

à la mode de leur tems. Un esprit de galanterie fait leur caractère particulier, et leur fait dire des choses fines et flatteuses, que nos hommes brillans d'aujourd'hui, même ceux qui leur sont supérieurs par l'esprit, auroient de la peine à imiter. Ils ont trouvé plus commode de les tourner en dérision, que d'y atteindre. Ils s'imaginent avoir beaucoup gagné au changement qui est arrivé; et il est certain que, toutes choses égales d'ailleurs, pour le vice et pour la vertu, on a perdu bien des plaisirs en renonçant à la décence. Un coup-d'œil, une petite distinction, une légère préférence de la part de l'objet aimé, étoient des faveurs inestimables: et qu'importe quels soient les principes du bonheur, pourvu qu'il soit senti. Est-il pour les amans un état préférable à celui d'avoir une espérance amusée et soutenue, des desirs animés et flattés, et de parvenir, par une gradation délicieuse, au terme du bonheur, en aiguisant les plaisirs des sens par les illusions de l'amour-propre?

L'amour se traitoit encore ainsi dans le siècle passé, j'en ai vu les traces; mais je ne suis entré dans le monde que dans le tems de la révolution.

Les principes de la fatuité en France, sont

aussi anciens que la monarchie ; mais jusqu'à nos jours elle n'avoit jamais été une science perfectionnée, comme nous la voyons ; et j'arrivai avec des dispositions si heureuses, j'ai ouvert des routes si nouvelles, que je pourrois être compté parmi les inventeurs. Mes commencemens n'annonçoient pas la gloire que je devois un jour acquérir dans cette carrière ; j'ignorois encore mon talent dans ma première jeunesse ; j'avois même une modestie et une espèce de pudeur qui, dès ce tems-là, auroient fait honneur à une femme, et qu'on ne trouveroit pas toujours aujourd'hui dans une fille qui sort du couvent.

Avec de si étranges qualités, ma physionomie avoit toute la naïveté de mon ame ; l'ame seule fait la physionomie, la nature ne donne que les traits. Le goût que je sentis bientôt pour les femmes, devint en peu de tems, si vif, que je n'étois pas en état de choisir un objet déterminé ; elles faisoient toutes une égale impression sur mon cœur, ou plutôt sur mes sens. La première, je ne dis pas qui m'eût aimé, mais qui m'eût permis de l'aimer, eût été sûre de me rendre amoureux d'elle. Cependant la violence de mes desirs ne pouvoit triompher de ma timidité, je n'osois pas hazarder un aveu

qui me paroissoit téméraire, j'aurois été humilié de ne pas réussir. La timidité est le premier effet de l'amour-propre; le mépris pour les autres suffit souvent pour l'audace. Je m'imaginois d'ailleurs, qu'il falloit un mérite singulier pour toucher une femme. Les prévenances les plus marquées, les agaceries mêmes indécentes, dont j'étois l'objet, n'opéroient rien en ma faveur; et je serois resté long-tems dans cet état, s'il eût été dans l'ordre de la nature qu'il pût durer; il cessa donc. On croira, sans doute, que ce fut par les soins de quelqu'une de ces femmes expérimentées, qui s'offrent à finir l'éducation des jeunes gens, qui les instruisent aux plaisirs, qui n'oublient pas, à la vérité, de leur parler de sentiment; mais qui ne pouvant se flatter de leur en inspirer, et encore moins de la constance, se réduisent modestement à faire ensuite, en leur faveur, un rôle plus complaisant, pour être encore admises dans la société, et tenir au monde par quelqu'endroit.

Celle à qui je m'attachai étoit très-différente, et nous nous trouvâmes engagés l'un et l'autre, sans qu'elle y eût songé, ni que j'eûsse osé l'espérer. J'avois alors dix-huit ans, et elle en avoit environ vingt-cinq: belle et bien faite,

elle avoit l'esprit sage et le cœur tendre; mais son caractère sérieux jusqu'à la mélancolie, et un maintien froid et réservé, la faisoient passer pour insensible. On l'avoit prise sur ce pied-là; et en conséquence, personne ne songeoit à elle. D'ailleurs, peu répandue, elle ne vivoit guère que dans son domestique, avec un mari d'un âge assez avancé, qui remplaçoit les agrémens qu'il n'avoit plus, par mille attentions pour elle, et pour qui elle avoit de l'amitié et du respect.

Avec le peu de confiance que j'avois alors, on jugera aisément que je ne m'avisai pas d'attaquer une femme que les plus entreprenans laissoient tranquille; des circonstances particulières formèrent notre liaison.

Je venois d'avoir un régiment, et comme mon père vivoit depuis quelque tems dans ses terres, il avoit prié le comte de Canaples, dont nous étions parens, et qui avoit beaucoup de considération dans le service, de veiller sur ma conduite, et de me donner des conseils.

Le comte s'y croyoit d'autant plus obligé, que je devois à sa recommandation le régiment qu'on m'avoit donné par préférence à d'anciens officiers qui en étoient plus dignes que moi par leurs services. Il avoit pour ma-

xime qu'il n'y avoit rien de plus contraire au bon ordre, que de mettre des enfans à la tête des corps, ce qui n'étoit pas rare alors : il ajoutoit qu'après avoir parlé en citoyen contre un abus, on n'étoit pas obligé d'en être la dupe, sans quoi on restoit avec ses bonnes intentions, peu sûr de l'estime, et comblé de ridicules. En conséquence, il avoit agi vivement en ma faveur, et le succès de ses soins l'autorisoit à me recommander de justifier par mon application, la grace qu'on m'avoit faite. La reconnoissance m'obligeoit donc à lui rendre des devoirs assidus.

La comtesse de Canaples me reçut d'abord avec cette espéce de bonté qu'on marque à un petit parent dont on se croit chargé aux yeux du public. La docilité que j'avois pour leurs conseils, augmenta encore l'intérêt qu'ils prennoient à ce qui me regardoit. La comtesse sembloit sur-tout en prendre de jour en jour un plus tendre ; ce sont les personnes naturellement sérieuses dont l'accueil est le plus sensible. Je m'attachois de plus en plus à lui plaire. Le respect qu'elle m'inspiroit m'empêchoit d'appercevoir l'impression qu'elle faisoit sur mon cœur ; mais il contribuoit encore à la graver plus profondément ; le respect con-

traint l'amour, il peut le cacher, mais il ne l'éteint jamais, souvent il le rend plus vif. L'amour est comme les liqueurs spiritueuses, moins elles s'exhalent, plus elles acquièrent de force.

J'avois si peu d'expérience que je ne soupçonnois pas l'état de mon ame, je sentois seulement qu'aussitôt que je n'étois plus auprès d'elle, j'éprouvois une inquiétude plus vive que douloureuse, je n'allois point la revoir sans une émotion qui m'emportoit hors de moi-même. Les premiers desirs ne se laissent pas même appercevoir par la réflexion dans le moment où ils nous agitent. Plus on sent, moins on pense, et l'on ne réfléchit que de mémoire.

Je passai près de deux mois dans cet état délicieux et indécis. Uniquement occupé du desir de plaire à la comtesse, heureux par ce desir même, j'étois si attentif à prévenir ses volontés, que je n'en recevois plus de conseils : mais elle me combloit d'éloges vifs, tendres et ingénus.

Comme je lui soumettois absolument ma conduite, j'aimois à lui en rendre compte, je goûtois une secrète satisfaction à lui découvrir le fond de mon ame, j'entrois dans les

détails les plus intimes, peut-être frivoles, si par des questions qui partoient plus du sentiment que de la curiosité elle ne m'eût prouvé que les bagatelles que je lui confiois, ne lui étoient jamais indifférentes. Ces détails méprisables pour les ames froides, sont les objets importans de celles que l'amour a unies. C'étoit précisément l'état où nous nous trouvions, sans nous en douter ni l'un ni l'autre. Nous ressentions l'amour le plus vif, nous en goûtions les plaisirs, peut-être les plus délicieux, sûrement les plus rares, sans en avoir jamais prononcé le nom.

Un jour que nous étions, la comtesse et moi, dans un de ces épanchemens qui faisoient notre bonheur, je me sentis pénétré d'un transport inconnu, et si nouveau pour moi, que par une vivacité de sentiment, plutôt que de réflexion, j'embrassai la comtesse, ce qui ne m'étoit pas encore arrivé; je la tins même quelques momens serrée entre mes bras, et je me sentis pressé par les siens. Nous nous regardâmes ensuite sans nous rien dire, et ce qu'il y eut de singulier ce fut moi qui rougis; mais elle le remarqua, et dans l'instant la rougeur lui couvrit le front, elle baissa les yeux, soupira et tomba dans une rêverie pro-

fonde. Nous ne proférions pas une parole, et qu'aurions-nous pu dire dans la confusion d'idées et de sentimens où nous étions tous deux. Notre action et le trouble qui venoit de la suivre produisirent tout-à-coup un trait de lumière qui éclaira notre esprit sur l'état de notre cœur. Nous le reconnûmes ensemble, et nous nous entendîmes. Je n'ai jamais éprouvé à la fois tant de plaisirs, de peines et de sentimens opposés que l'amour seul réunit et concilie.

Pour me remettre, et la distraire elle-même, je pris sa main que je baisai, je sentis un foible effort qu'elle fit pour la retirer, elle me la laissa cependant, soit qu'elle ne voulût pas m'affliger, ou qu'elle craignît que cette petite rigueur ne rendit la faveur plus marquée. Enhardi, ou seulement animé par mon action même, j'appuyai ma bouche sur sa main et je tombai à ses genoux. La comtesse se retirant alors avec frayeur, levez-vous, me dit-elle, je ne vous conçois pas, je ne vous ai jamais vu si extraordinaire. Ah, madame, lui dis-je, je serois fort embarrassé moi-même de vous rendre compte d'un état qui est nouveau pour moi ; tout ce que je puis vous dire c'est que vous êtes la seule personne au monde qui me

l'ayez fait éprouver, et que je ne puis imaginer de bonheur qu'auprès de vous. Puis-je me flatter de vous être cher ? J'ai pour vous, me dit-elle, l'amitié la plus tendre, et je serois fâchée que vous n'en eussiez pas pour moi, vous m'en devez, vous ne pouvez pas être un ingrat. Je suis bien éloigné de l'être, répondis-je, et je ne puis me dissimuler que j'ai pour vous l'amour le plus violent : je l'ai sans doute ressenti dès le moment que je vous ai vue, mais ce n'est que d'aujourd'hui que je le reconnois. Pensez-vous, reprit la comtesse, à ce que vous me dites ? vous avez de l'amour pour moi ! eh que prétendez-vous ? Vous aimer, lui dis-je. C'en est trop, dit-elle, je ne puis ni ne dois en entendre davantage, retirez-vous, je vous prie, et ne me forcez pas à me repentir des bontés innocentes que j'ai eues pour vous, et qu'un mot de plus de votre part rendroit criminelles.

J'étois si embarrassé de l'aveu involontaire que je venois de faire, que je n'eus pas la force de répliquer ; mais je n'aurois pas eu celle de la quitter, si elle n'eût appelé ses femmes à qui elle donna des ordres propres à les arrêter auprès d'elle. Je n'osai soutenir la présence d'aucun témoin dans l'agitation qui devoit se

remarquer dans toute ma contenance, je sortis dans le moment, charmé de me trouver seul pour respirer, et penser en liberté à ce que je venois de faire.

La situation étoit si nouvelle pour moi, que je ne pouvois pas bien démêler si je devois être satisfait, ou mécontent de ce qui m'étoit arrivé. J'étois horriblement peiné du dépit que la comtesse m'avoit fait voir; mais l'aveu que j'avois osé lui faire portoit dans mon cœur une consolation secrète. Une passion cachée est un poids accablant, dont l'aveu nous soulage : il part de l'espérance, ou la fait naître.

Si la comtesse eût reçu mon aveu avec une hauteur froide, ou une plaisanterie méprisante, je n'aurois jamais osé reparoître devant elle; mais la crainte qu'elle m'avoit marquée diminuoit un peu la mienne. Je commençai à soupçonner que je n'étois pas absolument sans mérite, et comme les progrès de la présomption sont fort rapides, je conçus les espérances les plus flatteuses. Ma confiance n'étoit pas aussi raisonnée que je la peins; les opérations de l'esprit sont moins promptes que les mouvemens du cœur et de l'amour-propre, et la passion est mieux guidée par la lumière du sentiment que par des idées suivies. Je brûlois d'im-

patience de revoir madame de Canaples, j'y allai le lendemain, je la trouvai triste et abattue, j'en fus pénétré, et je le lui marquai dans les termes les plus tendres ; mais je n'osai lui parler de ma passion : ses femmes ne la quittoient presque pas, et je croyois avoir trop de choses à lui dire, qui ne pouvoient pas être interrompues. Je passai plusieurs jours dans cette indécision ; mais enfin faisant un effort sur moi-même, je lui dis qu'indépendamment de la reconnoissance et de l'attachement que je lui devois, elle ne pouvoit pas douter que la passion qu'elle m'avoit inspirée ne me rendit extrêmement sensible à l'état où je la voyois. Hélas, dit-elle en soupirant, le principal motif de l'intérêt que vous prenez à mon état, est ce qui m'y plonge. Vous m'aimez, votre amour seul seroit déjà un malheur pour moi ; mais je vous aime, et c'est ce qui met le comble à mon sort. La comtesse, en prononçant ces mots, ne put retenir ses larmes. Je me jettai aussi-tôt à ses genoux et je voulus les embrasser. Arrêtez, me dit-elle, en me repoussant, l'aveu que je viens de vous faire n'est pas une faveur, c'est un remède violent auquel j'ai cru devoir recourir.

J'ai voulu envain me faire illusion sur mes

sentimens pour vous. Je suis obligée de les reconnoître, que n'ai-je pu les prévoir ! mais vous avez été maître de mon cœur, avant que je soupçonnasse qu'il pût être sensible. L'éloignement que j'avois toujours eu pour les jeunes gens, le mépris pour leurs travers et pour leur présomption me paroissent des armes suffisantes contre leur séduction : une fierté naturelle m'empêchoit même de croire que j'eûsse besoin d'être en garde contre eux. Votre âge, votre figure, vos graces, votre esprit me plaisoient sans m'alarmer; je vous ai jugé sans conséquence, et ma sincérité m'a perdue. La vertu seule que je remarquois en vous auroit dû vous rendre suspect; mais se défie-t-on de ce qu'on estime. Cependant c'est elle qui m'a séduite, elle m'a caché le péril en me laissant voir et sentir combien vous étiez aimable, vous en avez été plus dangereux; qu'il me soit permis de penser, du moins pour ma consolation, qu'un caractère tel que le mien ne pouvoit s'égarer qu'en croyant suivre la vertu. Enfin je vous aime, je veux d'autant moins vous le cacher, que je compte vous le dire pour la première et la dernière fois de ma vie.

Vous m'êtes bien cher; mais le devoir me

l'est encore plus, et il faut que vous m'aidiez vous-même à y rentrer. Il n'y a que votre absence qui puisse me rendre ma tranquillité, vous devez joindre votre régiment dans un mois, je veux que vous partiez dès à présent, votre empressement paroîtra naturel, et personne n'en soupçonnera le véritable motif.

Quoi, madame, lui dis-je, ne m'avez-vous appris le plus grand bonheur, où je puisse aspirer, que pour me rendre au même instant le plus malheureux des hommes ? non je ne puis vous obéir. Il le faut cependant, reprit-elle, vous m'aimez, puisque vous me le dites, et je le crois : votre ame est naturellement sincère, et le monde n'a pas encore eu le tems d'en altérer la pureté; ainsi je juge par le sacrifice que fait mon cœur de ce qu'il doit en coûter au vôtre; mais notre sort est encore bien différent. Vous allez trouver de la ressource dans la diversité des occupations et des objets; la dissipation détruit ou distrait l'amour, et moi dans la solitude je ne serai peut-être occupée que de ce que je dois oublier, et je n'aurai pour soutien que la nécessité du devoir, c'est-à-dire, ce qui le rend plus cruel. Eh pourquoi, dis-je, madame, voulez-vous que votre devoir soit blessé d'une passion pure ? Pourquoi seriez-vous

riez-vous criminelle de la ressentir ? Sommes-nous maîtres des mouvemens de notre cœur ? Vous êtes persuadée, dites-vous, de la pureté de mon ame, vous devez l'être aussi, que je ne veux pas vous tromper.

Il est inutile, reprit la comtesse, d'entrer dans une telle discussion ; soit raison, soit préjugé, je ne veux point d'examen dans une matière où nous sommes trop intéressés vous et moi pour en être juges. On n'examine guère le principe de ses devoirs que par le desir de s'en affranchir, ou pour se justifier de les avoir déjà violés. Il y a d'ailleurs des règles de conduite qu'on taxe envain de préjugés ; je vois qu'on ne s'en écarte point sans honte, et cela me suffit, je n'ai donc pas besoin d'examiner s'ils sont raisonnables, pour savoir que je dois les respecter. Vous ne voulez pas, dites-vous, me tromper, je crois que vous n'en avez pas le dessein, mais nous pouvons nous tromper nous-mêmes. Eh de quoi peut-on être sûr, quand on ne peut pas répondre de son cœur ? J'ai peu d'expérience sur ce sujet ; mais j'y suis trop intéressée pour n'y avoir pas réfléchi avec soin depuis quelques jours ; j'ai fortifié mes réflexions par l'exemple des femmes qui se sont perdues, c'est par degrés qu'elles ont passé de

la vertu au déréglement. Je vois que l'innocence a des scrupules, les premières fautes donnent des remords, les dernières les font perdre, et l'on ne sauroit trop tôt s'effrayer. Vous voyez le fond de mon cœur, loin de combattre mes sentimens, adoptez-les, et cherchez à m'y affermir : pour y mieux réussir, séparons-nous. J'ai dit tout ce que je me croyois obligée de vous dire, une conversation plus longue ne pourroit être que dangereuse, elle commenceroit à être criminelle en cessant d'être nécessaire.

Tant que madame de Canaples avoit parlé, j'étois resté dans un étonnement qui m'avoit empêché de l'interrompre ; mais à peine eut-elle fini, qu'effrayé du parti qu'elle vouloit me faire prendre, dans le moment où j'avois cru mon bonheur assuré, je me jettai à ses pieds et je tâchai de la fléchir, moins par des raisons que par des transports et par les discours les plus passionnés. N'entreprenez pas, me dit-elle, de m'attendrir, mon cœur n'y a que trop de penchant; rendez-vous digne de cet aveu en le respectant ; mais si vous en abusiez, si je me sentois trop foible pour résister à vos empressemens, vous me forceriez de recourir au plus violent des remédes, qu'on pourroit taxer de

romanesque, et qui est peut-être le seul qui, par sa dignité, puisse assurer la vertu d'une femme. Soyez sûr que plutôt que de m'exposer à succomber, ce seroit à monsieur de Canaples que je découvrirois l'état de mon cœur; ainsi votre persévérance n'auroit d'autre succès que de faire trois malheureux, et tel est le fruit des partis outrés, que je serois peut-être la moins à plaindre, et que je pourrois être consolée des suites de mon action par le principe de cette action même. Tâchons plutôt l'un et l'autre de retrouver notre repos; partez, et que le premier effet de notre amour soit un effort pour la vertu.

L'empire que le respect d'un amant délicat donne à une femme vertueuse, va jusqu'à lui soumettre les transports de l'amour; je n'osai pas lui résister, et je me retirai le cœur pénétré de douleur.

Incertain si je devois obéir ou non à la comtesse, et me flattant qu'elle prendroit des sentimens plus favorables, je retournai chez elle le jour suivant. Je la trouvai avec une femme que je ne connoissois pas, et qui me parut nous observer avec beaucoup d'attention. L'accueil que la comtesse me fit, n'eut d'abord rien de décidé. Après quelques propos indifférens elle

me demanda quand je comptois partir; sur la réponse que je lui fis que je n'en avois pas encore fixé le jour, son air devint successivement si sérieux, si froid et si haut, que c'étoit presque une indiscrétion de sa part. La femme qui étoit avec elle ne parut cependant pas s'en appercevoir. Pour moi, j'en fus consterné, et jugeant que je n'avois plus rien à espérer, à peine cette visite fut-elle sortie, que je dis à la comtesse que je partirois le lendemain.

Le comte de Canaples, qui entra dans le moment, m'ayant entendu, il n'y avoit plus moyen de m'en dédire; il me fit compliment sur mon zèle, et me prédit que je deviendrois un excellent officier. Je n'ai jamais été moins flatté d'éloges que je le fus alors de ceux du comte. Dans la crainte cependant de détruire par mon humeur la bonne opinion qu'il avoit de moi, et de lui faire soupçonner la vérité, j'allai donner ordre à mon départ. Ceux qui n'ont jamais aimé que foiblement pourroient regarder une obéissance si prompte comme la marque d'une passion bien légère; mais s'ils avoient plus de connoissance du cœur, ils jugeroient qu'il n'y a qu'un véritable amour capable d'un tel sacrifice. Je ne sentois pas alors que la comtesse en faisoit elle-même

un pour le moins aussi violent que celui qu'elle exigeoit de moi. Pour les femmes les plus raisonnables il y a bien loin du danger de succomber à la crainte, de la crainte au desir de s'arracher à l'occasion, de ce desir à la résolution et plus loin encore de la résolution au courage qu'il faut pour l'exécuter.

Madame de Canaples est la seule femme que j'aye connue capable de franchir et de confondre tous ces degrés.

Quelque desir que j'eusse de prendre un congé particulier, je ne pus la trouver seule, et elle fut assez maîtresse d'elle-même, pour que je ne tirasse aucun avantage de nos adieux.

Ma première aventure ne dut pas, comme on voit, m'apprendre à mépriser les femmes; mais elle m'apprit à m'estimer, et c'est une science très-facile. J'ai eu autant que qui que ce soit ce qu'on appelle des bonnes fortunes; et il n'y en a eu aucune qui ait pû me flatter aussi sensiblement que l'impression que j'avois faite sur le cœur de madame de Canaples.

Depuis que l'ivresse des passions est dissipée j'ai quelquefois réfléchi sur l'espéce de conquêtes qui nourrit la vanité des hommes, et j'ai remarqué que la plupart des femmes,

tonnement de l'innocence où j'avois vécu jusqu'alors, et je n'osois l'avouer. J'étois jaloux de ce que j'entendois dire, honteux de n'avoir rien de pareil à raconter, trop honnête encore pour en imposer, et bien déterminé à faire à mon retour tout ce qu'il faudroit pour avoir les mêmes avantages, et de quoi briller pendant la campagne suivante.

J'ai été persuadé depuis que si j'avois voulu dès-lors me prévaloir de mon imagination, pour me mettre au niveau des autres à force de fictions, quoique je m'en fusse fort maladroitement tiré faute d'expérience, ceux qui auroient le plus douté de la vérité de mes propos n'auroient osé le faire paroître, dans la crainte de me laisser soupçonner que les leurs pussent être douteux. Je ne connois rien qui serve si bien la fatuité que la fatuité même.

Aussi-tôt que l'armée fut séparée, je revins à la cour, et ma première visite fut à madame de Canaples. Les leçons que j'avois reçues, les histoires de femmes que j'avois apprises, et que je croyois aussi fermement que si j'en avois été témoin, les réflexions que j'avois faites en conséquence; tout concouroit à m'inspirer une confiance dont je me promettois bien de tirer parti. Je me présentai devant elle avec

un air un peu plus dégagé que je ne l'avois en la quittant, et j'en fus reçu avec une amitié tendre et dont les marques étoient un peu embarrassées sans être suspectes. J'essayai d'y répondre avec familiarité. Mais soit qu'elle prît un maintien imposant, soit que je ne pusse perdre l'habitude de la respecter, je ne pouvois chercher à sortir du respect, sans me trouver dans une contrainte qui produisoit le même effet. J'étois si maussadement libre, et avantageux de si mauvaise grace, que je le sentis moi-même, et sans m'opiniâtrer à lutter davantage contre mon cœur, je me soumis à l'ascendant qu'elle avoit sur moi. Je continuai de lui faire ma cour sur ce pied-là, je cherchai dans les plaisirs et la dissipation une distraction à l'amour que je continuois de sentir pour elle, et je renonçai à une poursuite inutile.

Dans l'âge où j'étois, les plaisirs de l'amour en imitent le sentiment, et empêchent qu'on n'en soit tourmenté; je résolus de me livrer à tous ceux qui s'offroient, et je fus bientôt aussi répandu que je pouvois le desirer. L'accueil que je reçus, la facilité des conquêtes que j'avois tant desirées, que j'avois crues difficiles, et que je croyois encore d'un grand

prix, me donnèrent une haute opinion de moi. J'en conclus que madame de Canaples, ou ne m'avoit point aimé, ou ne pouvoit aimer que foiblement, puisqu'elle ne m'en avoit pas donné les preuves que tant d'autres me prodiguoient. J'étois fort éloigné de penser qu'il y eût entre les femmes d'autre distinction que celle de la figure ou de la jeunesse.

Je crois avoir dit que le jour que je pris congé de madame de Canaples, j'avois trouvé chez elle une femme que je ne connoissois pas. Je la connus bientôt dans le monde, et j'appris d'elle-même le motif de sa visite. C'étoit la marquise de Retel; sa figure étoit piquante, et l'on ne pouvoit guère avoir plus d'esprit et moins de mœurs, plus de mépris pour les bienséances, quoiqu'elle ne manquât pas d'ailleurs de probité. Personne n'a jamais eu dans le vice autant de candeur qu'elle en avoit. Le premier souper où nous nous rencontrâmes commença notre connoissance, et établit notre intimité. Elle débuta par me demander si je voyois toujours madame de Canaples, et ajouta, sans attendre ma réponse, qu'elle avoit bien jugé que notre commerce ne seroit pas long, et que le caractère d'une prude ne sympatisoit point avec celui d'un jeune homme aussi ai-

mable que je l'étois. Je fûs d'abord étonné d'un pareil début, et je répondis sur madame de Canaples avec tout le respect que je lui devois. J'avois encore de la vertu, et il faut qu'il y ait déjà long temps qu'on l'ait abandonnée, avant que de parler la langue du vice.

Sur la décence de ma réponse, c'est toujours fort bien fait, reprit la marquise, de parler avec ménagement d'une femme avec qui l'on a vécu; d'ailleurs, cela est encore de votre âge: la comtesse est d'un caractère à vous en savoir gré, si cela lui revenoit, d'autres ne s'en embarrasseroient guère, et moi à qui cela ne fait ni bien ni mal, je ne vous en estime ni plus ni moins.

Je vous avoue que ce fut la curiosité qui me fit rendre une visite à madame de Canaples sur un prétexte assez léger. J'avois entendu parler d'une petite merveille qu'elle cachoit au reste du monde, je voulus en juger par moi-même, je vous trouvai et j'applaudis à son goût ou à son bonheur; mais vous n'étiez point fait pour vous ensévelir dans la pruderie en naissant. La comtesse ne doit pas trouver étrange que vous l'ayez quittée, et elle aura toujours l'honneur d'être à la tête de votre histoire. En tout cas, lui dis-je, madame, son

amitié me fera honneur et elle n'aura point à rougir de ses bontés pour moi. Comment rougir, reprit la marquise, elle ne pourroit qu'en faire gloire : et là-dessus elle me donna tant d'éloges, et si peu apprêtés, qu'il falloit nécessairement qu'elle m'inspirât de l'indignation contre elle, ou de l'admiration pour moi ; je pris le dernier parti. Les gens les plus déliés sont la dupe d'un appas si grossier, présenté même par un sot : comment une jeune tête présomptueuse n'en eut-elle pas été enivrée?

Quoiqu'il ne m'échappât rien qui pût blesser l'honneur de madame de Canaples, ni qui pût faire croire que ce fût discrétion de ma part : manége d'autant plus criminel qu'il fait usurper à un homme une réputation de probité, et n'en flétrit pas moins la vertu d'une femme ; la marquise resta persuadée que j'avois été parfaitement bien avec madame de Canaples. Les femmes déréglées ne croient pas les aventures, parce qu'elles en sont instruites ; mais parce qu'elles les supposent, c'est moins par pénétration d'esprit que par la corruption de leur cœur qu'elles devinent quelquefois juste. Elles ne peuvent pas avoir d'autres idées, et de quel droit croiroient-elles à la vertu, elle n'en ont aucun principe, et jugent d'après

leur conduite et les exemples de leurs pareilles.

La conversation que j'eus ce jour-là avec madame de Retel, ou plutôt qu'elle eut avec moi, fut très-étendue. Ses idées me parurent d'abord si bizarres que je n'en fus frappé qu'en extraordinaire ; mais en peu de tems elle me mit en état de concevoir ses principes.

Elle n'attendit pas que je lui demandasse la permission d'aller la voir, elle me l'ordonna, et j'y allai dès le jour suivant. Je la trouvai seule ; et comme si elle eût craint de perdre le tems qu'elle destinoit à mon éducation, elle entra aussi-tôt en matière.

J'ai dit qu'elle avoit de l'esprit, je dois ajouter qu'elle avoit beaucoup réfléchi. Je ne voudrois pas décider si toutes ses idees étoient bien justes ; mais elles me parurent assez systématiques. C'est pour mettre le lecteur en état d'en juger, que je vais rapporter en une seule conversation ce que madame de Retel m'a dit en différentes occasions, et à mesure qu'elle me croyoit en état de goûter ses principes.

Avouez, me dit-elle, que le monde où vous vous trouvez aujourd'hui, et pour lequel vous êtes fait, vaut mieux que le triste tête à tête de madame de Canaples. Je vous avouerai, lui

dis-je, madame, une chose bien différente, c'est que je ne cherchois mon bonheur qu'auprès d'elle, et que si je ne craignois pas de troubler le sien, je serois encore inconnu à ce monde pour lequel vous me croyez si propre.

Mais cela est trop plaisant, s'écria la marquise, songez-vous à ce que le peu de mots que vous venez de me dire renferme d'incroyable, de prodigieux; car enfin, si je vous entends bien, ou que vous entendiez vous-même la force de ce que vous dites, il faut que vous soyez amoureux de madame de Canaples, et qu'elle y soit insensible: deux choses dont chacune est incroyable, et dont la réunion passe le prodige. Il n'y a pourtant rien de si constant, repris-je, j'aime madame de Canaples, et je ne puis en être aimé. J'aurois parlé plus vrai, si en rendant justice à sa vertu, je l'eusse peinte moins insensible; mais l'amour que je conservois pour elle me fit respecter son secret. Une telle confidence m'auroit paru criminelle. Le véritable amour est presque une vertu, et lorsqu'on le ressent, on n'a point de fatuité.

Comment, reprit la marquise, cette femme ne vouloit pas de vous, et vous auriez cru

réellement lui déplaire en l'obligeant de renoncer à une pruderie, qui sans doute lui coûtoit beaucoup; en vérité on apprend tous les jours quelque chose de nouveau. Voilà un bizarre effet de l'amour; mais vous croyez donc à cet amour-la ?

Je crois, répondis-je, que c'est la première et la plus forte des passions. Vous avez, répliqua la marquise, des idées bien fausses sur l'amour.

Les passions qui agitent les hommes se développent presque toutes dans leur cœur, avant qu'ils aient la première notion de l'amour. La colère, l'envie, l'orgueil, l'avarice, l'ambition se manifestent dès l'enfance. Les objets en sont petits, mais ce sont ceux de cet âge: les passions ne sont pas plus violentes que quand leurs objets sont plus importans; souvent elles sont moins vives, et s'il y en a quelqu'une qui devienne plus forte qu'elle ne l'étoit d'abord, c'est ordinairement par l'extinction des autres qui partageoient l'ame avec elle.

L'amour se fait sentir à un certain âge, mais est-il autre chose qu'une portion du goût général que les hommes ont pour les plaisirs ? l'âge où il triomphe est celui où les autres pas-

sions manquent d'occasions de s'exercer, dans l'âge où l'on est insensible à l'avarice, parce qu'on n'a rien; à l'ambition parce qu'on n'est de rien. Les passions ne se développent que par l'aliment qui leur est propre. Mais si elles sont une fois en mouvement, elles l'emportent bientôt sur l'amour. Cette passion se détruit par son usage, les autres se fortifient, elle est bornée à un tems, les autres s'étendent sur tout le cours de la vie. L'amour enfin est un de nos besoins aussi vif et moins fréquent que les autres, rarement une passion, souvent la moins forte et le plus court des plaisirs. Ce plaisir est même dépendant de la mode. N'a-t-on pas vu un tems où la table réunissoit presque tous les hommes, et où les femmes n'étoient pas comptées dans la société dont elles sont l'ame aujourd'hui, moins par l'amour que par la mode ?

Si la sensation de l'amour est très-vive, le sentiment en est très-rare. On le suppose où il n'est pas, on croit même de bonne-foi l'éprouver, on se détrompe par l'expérience. Combien a-t-on vu de gens épris de la plus violente passion, qui se croyoient prêts à sacrifier leur vie pour une femme, qui peut-être l'auroient fait, comme on exécute dans

l'ivresse ce qu'on ne voudroit pas avouer dans un autre état ? Combien en a-t-on vu, dis-je, sacrifier cette même femme à l'ambition, à l'avarice, à la vanité, au bon air ? Les autres passions vivent de leur propre substance, l'amour a besoin d'un peu de contradiction, qui lui associe l'amour-propre pour le soutenir. Il y a, dira-t-on, des amans qui sacrifieroient tout à leur passion, cela peut être, parce qu'il n'y a rien qui ne se trouve ; mais quelle est la passion, quel est le goût sérieux ou frivole qui n'a pas ses fanatiques? La musique, la chasse, l'étude même et mille autres choses pareilles peuvent devenir chacune la passion unique de quelqu'un, et fermer son cœur à toutes les autres. Il en est ainsi de l'amour qui n'est pas la première passion et rarement l'unique.

Ces grands et rares sacrifices de cœur ne se voient guère que de la part des femmes ; presque tous les bons procédés leur appartiennent en amour, et souvent en amitié, sur-tout quand elle a succédé à l'amour. Ne croyez pas que ce que je vous dis à l'avantage de mon sexe, soit l'effet d'un intérêt personnel. Je ne prétends pas en effet louer excessivement les femmes de ce qu'elles ont l'ame plus sensible, plus sincère et plus courageuse en amour que les hommes.

C'est

C'est le fruit de leur éducation, si l'on peut appeler de ce nom le soin qu'on prend d'amollir leur cœur, et de laisser leur tête vide, ce qui produit tous leurs égaremens.

Les femmes ne sont guère exposées qu'aux impressions de l'amour, parce que les hommes ne cherchent pas à leur inspirer d'autres sentimens; ne tenant point à elles par les affaires, ils ne peuvent connoître que la liaison des plaisirs. Ainsi la plupart des femmes du monde passent leur vie à être successivement flattées, gâtées, séduites, abandonnées et livrées enfin à elles-mêmes, ayant pour unique ressource une dévotion de pratique, et pleine d'ennui; quand elle est sans vertu, sans ferveur ou sans intrigue.

L'amour est, dit-on, l'affaire de ceux qui n'en ont point; le désœuvrement est donc la source des égaremens où l'amour jette les femmes. Cette passion se fait peu remarquer dans les femmes du peuple aussi occupées que les hommes par des travaux pénibles; quoiqu'il y en ait beaucoup de plongées dans le vice, non par égarement de cœur, rarement par le goût du plaisir, et presque toujours par la misère; mais je ne parle ici que des gens du monde, ou de ceux que l'opulence et l'oisiveté

mettent à portée d'en prendre les mœurs.

L'éducation des hommes, toute imparfaite qu'elle est, quant à son objet et à sa forme, a du moins l'avantage de les occuper, de remplir leurs têtes d'idées bonnes ou mauvaises, qui font diversion aux sentimens du cœur. Les affaires, les emplois et les occupations quelconques, viennent ensuite, et ne laissent à l'amour qu'une place subordonnée à d'autres passions. Ce qu'ils appellent amour est l'usage de certains plaisirs qu'ils cherchent par intervalle, qu'ils saisissent d'abord avec ardeur, qu'ils varient par dégoût et par inconstance, et auxquels on est enfin obligé de renoncer, quand ils cessent de convenir, ou qu'on n'y convient plus.

Ici je ne pus m'empêcher d'interrompre la marquise, j'étois si scandalisé d'entendre une femme jolie et encore jeune professer une espéce d'athéisme en amour, que je me crus intéressé d'honneur à combattre son opinion. Comment, lui dis-je, madame, peut-on douter de la puissance de l'amour, il ne suffiroit, pour la reconnoître, de l'avoir éprouvée, et d'y être encore exposé auprès de vous; mais indépendamment de mon expérience particulière, je n'entends parler d'autres choses que

de liaisons formées par l'amour, et qu'une longue suite d'années a rendues respectables, sans les avoir affoiblies.

Je connois, reprit la marquise, et j'ai examiné avec attention ces liaisons dont on vous parle. Il y en a quelques-unes dignes des éloges qu'on leur donne. Ce sont celles que l'amour a pu commencer; mais que l'amitié a consacrées, et je sais qu'il y en a qui n'ont cessé d'être orageuses que depuis que la passion est éteinte. C'étoient des amans qui, tantôt ivres de plaisirs, et l'instant d'après tourmentés par des caprices, des jalousies d'humeur, ou de fausses délicatesses, passoient quelquefois un même jour en caresses, en dépits, en aigreurs, en offenses, en pardons, et se tyrannisoient mutuellement. Après avoir usé les plaisirs et les peines de l'amour, ces amans se sont heureusement trouvés dignes d'être amis; et c'est de ce moment qu'ils vivent heureux, avec une confiance plus entière qu'ils ne l'auroient peut-être, s'ils n'avoient pas été amans, et avec plus de douceur et de tranquillité que s'ils l'étoient encore.

Un état si rare et si délicieux seroit le charme d'un âge avancé, et empêcheroit de regretter la jeunesse. La réflexion qui détruit ou

affoiblit les autres plaisirs, parce qu'ils consistent dans une espéce d'ivresse, augmente et affermit celui-ci. En jouissant d'un bonheur, c'est le doubler que de le reconnoître.

A l'égard de ces vieilles liaisons que le public a la bonté de respecter faute d'en connoître l'intérieur, qu'y verroit-on si on les examinoit? Des gens qui continuent de vivre ensemble, parce qu'ils y ont long-tems vécu; la force de l'habitude, l'incapacité de vivre seuls, la difficulté de former de nouvelles liaisons, l'embarras de se trouver étrangers dans la société, en retiennent beaucoup, et donnent à l'ennui même un air de constance. Ils ont cessé de se plaire, et se sont devenus nécessaires. Ils ne peuvent se quitter; quelquefois ils ne l'oseroient: on soutient ce rôle pénible par pur respect humain. On s'est pris avec l'engoûment de l'amour, on a annoncé hautement son bonheur, on a contracté un engagement devant le public, on l'a ratifié dans des occasions d'éclat. Le charme se dissipe avec le tems, l'illusion cesse; on s'étoit regardé réciproquement comme parfaits, on ne se trouve pas même estimables; on se repent, on n'ose l'avouer; on s'opiniâtre à vivre ensemble en se détestant, et le respect humain empêche autant de rup-

tures que la loi empêche de divorces. Si le divorce étoit permis, tel le réclameroit contre un mariage, qui, dans pareille circonstance, ne romproit pas avec une maîtresse, c'est-à-dire, une vieille habitude; on ne rougit point de s'affranchir d'un esclavage reconnu, mais on a honte de se démentir sur un engagement dont on a fait gloire. Les vieilles liaisons exigent, pour être heureuses, plus de qualités estimables qu'on ne l'imagine.

L'amour tient lieu de tout aux amans, son objet lui suffit; mais l'objet s'use, l'amour s'éteint, et il n'y a point alors d'esprits assez féconds pour aller remplacer l'illusion, et devenir une ressource contre la langueur d'une vie retirée et d'un tête-à-tête continuel. Si ces sortes d'esprits se trouvoient, il faudroit encore que les deux amans l'eussent l'un et l'autre au même degré, sans quoi la stérilité de l'un étoufferoit la fertilité de l'autre. Il n'y a que l'esprit qui serve à la longue d'aliment à l'esprit, il ne produit pas long-tems seul.

Le tête-à-tête, tel que je le suppose, ne se soutient que par l'amitié, beaucoup d'estime réciproque, et une confiance entière, qui fait qu'on jouit de la présence l'un de l'autre, même sans se rien dire, et en s'occupant dif-

féremment. On devroit dire aux amans qui se déclarent publiquement : faites provision de vertus pour remplacer l'amour.

On croit les hommes plus constans dans un âge avancé que dans la jeunesse. Mais cette constance n'est qu'extérieure. Dans la vieillesse, on anticipe les besoins par la crainte, on les sent par la privation ; on jouit avec inquiétude, et l'on craint de laisser échapper ce qu'on n'est pas sûr de retrouver. Dans la jeunesse on ne soupçonne guère les besoins par la prévoyance, on ne sent que les desirs ; ils s'éteignent par la jouissance, et renaissent bientôt. La jeunesse desire ardemment, jouit avec confiance, se dégoûte promptement et quitte sans crainte, parce qu'elle remplace avec facilité. Voilà le secret de la légèreté d'un âge et de la constance de l'autre.

Tout ce que me disoit la marquise augmentoit de plus en plus mon étonnement. Quand son système eût été vrai, je n'étois pas encore disposé à l'admettre. Il y a des principes où la démonstration ne suffit pas ; dans ce qui a rapport au sentiment, on ne croit que ce que l'on desire. J'aimois encore madame de Canaples, et je sentois, ou croyois sentir, que mon cœur auroit toujours besoin d'être rempli, et que je

ne cesserois d'aimer qu'en aimant de nouveau. Je ne tardai pas à me détromper; la marquise avoit entrepris ma conversion, et grace à ses soins, je fus bientôt guéri de tous les sentimens honnêtes, comme on le verra dans la suite; mais il est nécessaire que je rapporte auparavant le reste de la leçon qu'elle me donna, et dont elle eut l'attention de me rafraîchir l'idée, jusqu'à ce qu'elle me crut affermi dans les bons principes.

Les choses qu'elle me disoit étoient si nouvelles pour moi, que pour dissiper mes scrupules, et pour éclaircir mes idées, je lui proposai mes doutes.

Je vous avoue, lui dis-je, madame, que je ne sais plus que penser de l'amour: en quoi le faites-vous donc consister?

Il n'y a rien de plus facile, reprit la marquise; aimer c'est de l'amitié; desirer la jouissance d'un objet, c'est de l'amour; desirer cet objet exclusivement à tout autre, c'est passion. Le premier sentiment est toujours un bien, le second n'est qu'un appétit du plaisir, et le troisième étant le plus vif, augmente le plaisir et prépare des peines. Il y a un rapport entre l'amitié et l'amour qui est passion, c'est de se porter vers un objet déterminé,

quoique ce soit par des motifs différens. Il y a même des amitiés qui deviennent de véritables passions, et ce ne sont ni les plus sûres, ni les plus heureuses.

L'amour, au contraire, tel qu'il est communément, se porte vaguement vers plusieurs objets, et peut toujours en remplacer un par un autre. Vous direz qu'un tel amour n'est pas fort délicat; non, mais il est heureux, et le bonheur fait la gloire de l'amour.

La délicatesse fait honneur en amitié, parce qu'elle suppose un sentiment éclairé, aussi flatteur pour celui qui le ressent que pour celui qui l'inspire. Cette délicatesse est toujours active, et porte aux attentions pour l'objet aimé; on craint de lui manquer. En amour elle est ordinairement passive: l'amant prétendu délicat n'a d'autre objet que lui-même; il croit qu'on n'a pas pour lui le retour qu'il mérite. On se tourmente pour faire le tourment d'autrui. Quel doit être le supplice de deux amans, s'ils ont l'un et l'autre le même travers à la fois?

Les ames délicates ont un double malheur; elles sont douloureusement affectées des moindres choses qui blessent ou paroissent blesser le sentiment, et sont trop difficiles sur le plai-

sir; elles ne peuvent le goûter s'il leur reste quelque scrupule sur le principe dont il part, et malheureusement elles ne sont que trop ingénieuses à s'en former.

Cette délicatesse si vantée et si peu connue, n'est donc qu'un déréglement d'imagination. Il semble qu'elle n'aiguise l'esprit que pour le rendre plus faux.

Cependant comme si l'on avoit entrepris d'empoisonner tous les plaisirs, on ne s'est pas contenté d'introduire la délicatesse en amour, on y a fait encore entrer la jalousie.

Comment, m'écriai-je, la jalousie n'est-elle pas un attribut de l'amour? Non sans doute, reprit la marquise, la jalousie est un préjugé d'éducation, fortifié par l'habitude. Si elle étoit naturelle aux amans, ils seroient par-tout également jaloux; or il y a des peuples qui le sont beaucoup moins que d'autres, il y en a qui ne le sont point du tout, et dont les mœurs y sont absolument opposées, qui se font un honneur de ce qui seroit un opprobre parmi nous. On voit encore chez une même nation des mœurs très-différentes sur cet article, suivant les différentes conditions. Par exemple, on n'est pas jaloux à la cour comme à la ville, la jalousie n'est plus qu'un ridicule bourgeois, et l'on

trouve des bourgeois assez raisonnables, assez policés, ou assez fats pour n'être pas jaloux; car on peut s'affranchir d'une espéce de folie, par raison, ou par une folie contraire. Si ce préjugé étoit détruit, il se trouveroit encore quelques jaloux, mais il n'y auroit que ceux qui le seroient par caractère; parce que la jalousie, c'est-à-dire l'envie, en est un, comme l'ambition, l'avarice, la paresse, la misanthropie et plusieurs autres sortes de caractères.

La jalousie est si peu un sentiment naturel, qu'elle se soumet au préjugé jusque dans la conduite. Tel homme qui seroit jaloux d'un rival jusqu'a la frénésie, ne s'avise guère de l'être d'un mari. Un jaloux est intérieurement si persuadé de son injustice, qu'il y en a peu qui ne se cachent de l'être.

On croit que la jalousie marque beaucoup d'amour, mais l'expérience prouve que l'amour le plus violent est ordinairement le moins soupçonneux. La jalousie ne prouve qu'un amour foible, un sot orgueil, le sentiment forcé de son peu de mérite, et quelquefois un mauvais cœur. Par exemple, combien de fois a-t-on vû un amant dégoûté, cherchant un prétexte pour rompre, et tâchant de le faire naître à force de mauvais procédés? Dans cette situa-

tion il devroit être charmé que quelqu'un vînt le dégager honnêtement ; mais point du tout, s'il s'apperçoit qu'on peut se consoler de sa perte avec un autre, sa vanité est blessée de ne pas laisser une femme dans les regrets ; la jalousie, ou plutôt l'envie, le ramène pour être tyran, sans être heureux. Voilà les hommes, leur amour ne vit que d'amour-propre ; il n'y a que des jaloux d'orgueil.

Quoique les raisonnemens de la marquise ne fussent peut-être pas trop bons, je ne me sentois pas en état d'y répondre ; mais je crus qu'il n'y avoit rien de mieux, que de lui en faire l'application à elle-même.

Comment, lui dis-je, madame, si j'avois entrepris de vous plaire, et que j'eusse le bonheur d'y réussir, trouveriez-vous bon que je vous manquasse de fidélité ?

Pourquoi non, dit la marquise, l'infidélité est un grand mot souvent mal appliqué. En amitié, c'est un crime ; mais si jamais nous nous trouvions simplement du goût l'un pour l'autre, je ne prétendrois pas être l'unique objet de vos attentions. Une telle prétention seroit à la fois une tyrannie insupportable pour vous, et une folie cruelle pour moi-même. Jouissons toujours d'un bien, comme s'il ne

devoit jamais finir ; et sachons le perdre, comme n'y ayant aucun droit.

Croyez-vous que je n'aye jamais eu occasion de m'attacher aussi follement que beaucoup d'autres. Peut-être dois-je une partie de ma philosophie à ma propre expérience ; mais j'ai réfléchi de bonne-heure sur ce sujet, et je me suis fait un plan de vie en conséquence de mes réflexions. J'ai songé à nourrir mon esprit de connoissances plus agréables que pénibles, et capables du moins d'empêcher la solitude ou la vieillesse de m'effrayer ; à défendre mon cœur de toute passion tyrannique, et à goûter les plaisirs que les mœurs régnantes me permettent.

Ce n'est pas que je les approuve ces mœurs ; si elles devenoient plus régulières, il y auroit à gagner pour tout le monde. Si cela n'est pas, que les hommes ne s'en prennent qu'à eux-mêmes ; qu'ils cessent de crier au déréglement, ou de croire qu'il y ait une morale différente pour les deux sexes. Je sais avec quel mépris ils parlent entre eux des femmes qu'ils paroissent respecter le plus. Cette connoissance seroit la meilleure leçon que pût recevoir une jeune personne, et un tel mépris seroit souvent juste de la part des hommes, s'ils n'en méritoient pas un pareil.

Je ne cherche point, comme vous voyez, à m'aveugler sur les hommes ni sur les femmes, et je dis librement ce que je pense, parce que l'opinion d'autrui me touche peu. Je sais que je ne plais pas à tout le monde, mais on ne m'en fait pas moins d'accueil; les hommes ne sont pas dignes qu'on soit délicat sur leurs sentimens, leurs procédés me suffisent. Je m'occupe de ceux qui me plaisent, et ne me tourmente point sur ceux à qui je puis déplaire. La franchise de ma conduite met en défaut jusqu'à la satyre des femmes. Elles ne s'attachent guère qu'à dévoiler les défauts cachés, et je ne dissimule rien. D'ailleurs, elles craindroient que je n'usasse de représailles, et qu'en les démasquant, je ne fisse voir que la seule différence qu'il y ait d'elles à moi, c'est leur fausseté. Je ne crois pas que j'en prisse la peine; mais elles le craignent, et cela suffit pour ma tranquillité. Je ne leur en demande pas davantage, car je ne prétends point à leur amitié; outre que je doute qu'une femme puisse être sincèrement l'amie d'une femme, elle doit toujours préférer l'amitié des hommes : il y a plus de constance, plus de sûreté et moins de gêne; et les hommes doivent trouver plus d'agrément dans celle des femmes. J'ai des amis et je suis

digne d'en avoir, parce que je suis incapable de leur manquer. Je respecte assez l'amitié, pour y être plus difficile qu'en amour; et le plus grand honneur que je pourrois faire à un amant qui cesseroit de me plaire, ce seroit de le garder pour ami.

Si je trouvois de la bizarrerie dans les idées de la marquise, je lui trouvois aussi des sentimens qui me plaisoient, et insensiblement je m'y attachai. Pendant quelque tems elle ne parut occupée que de moi; mais je m'apperçus bientôt que si elle m'avoit donné des préservatifs contre la jalousie, elle savoit bien que j'en aurois besoin avec elle. Elle eut lieu d'être satisfaite de ma conduite; j'avois si bien adopté son système, que nous n'eûmes rien à nous reprocher, et sans nous quitter formellement nous nous trouvâmes libres. Je me livrai à tous les goûts passagers. Enfin j'étois sensible par caractère, je devins fat par principes.

Les premiers succès m'avoient donné de la vanité, mais leur multiplicité m'en guérit; je ne m'arrêterai pas à faire des portraits détaillés des femmes à la mode: c'est un caractère et un manége uniformes; qui en a eu une, les a toutes vues. Le nombre ne peut servir qu'à grossir la liste de ceux qui ont la manie d'en faire. Quand

la tête de ces femmes se prend, elles font toutes les avances, comme si ce n'étoit rien; la fantaisie est-elle passée, elles s'en défendent, comme si c'étoit quelque chose. Il n'y a point alors de manœuvres plates et usées qu'elles n'emploient. Elles commencent par insinuer qu'un homme avec qui on croit qu'elles ont vécu, *s'en est donné l'air, ce seroit le dernier qu'elles choisiroient, elles ne conçoivent pas qu'on puisse l'avoir.* Elles passent par degrés aux propos les plus outrageans, si toutefois elles peuvent outrager. Elles supposent qu'on ne croira pas qu'elles osassent parler ainsi d'un homme dont elles auroient quelque chose à craindre; elles ne savent pas qu'elles sont les seules à imaginer qu'elles aient encore quelque chose à perdre. Quand on entend ces déclamations, on sait d'abord à quoi s'en tenir; on l'apprendroit par là, si on l'ignoroit.

Cet excès de hardiesse ne leur est cependant pas inutile; cela ne dissuade pas, mais cela impose et oblige à dissimuler en leur présence le mépris qu'on a pour elles. Elles ont grand tort de redouter si fort l'indiscrétion; car tel se cache de les avoir, qui est obligé de les avoir eues.

J'avois donc trop de rivaux aussi heureux que moi, pour que je pusse me flatter de jouer

un rôle distingué; ainsi je songeai à me tirer de pair par des conquêtes plus brillantes, et j'eus le bonheur d'y réussir.

La femme à qui j'eus l'adresse de plaire, étoit extrêmement sensible, fort portée à l'amour, mais très-jalouse de sa réputation. Elle ne se rendit qu'à l'estime que j'eus l'art de lui inspirer. Il y eut même de ma part, un procédé de vanité qui tourna à mon avantage. Madame de Clerval m'avoit fait plusieurs questions, moitié plaisantes, moitié sérieuses, sur les femmes que le public m'avoit données; mais comme je ne croyois plus qu'elles me fissent assez d'honneur pour en faire gloire, je les désavouai absolument toutes. Ce qui n'étoit que l'effet de ma fatuité, madame de Clerval le mit sur le compte d'une probité délicate et rare. D'ailleurs, mes aventures avoient été trop publiques, pour qu'elle pût en douter; ainsi elle imputa l'éclat qu'elles avoient fait à l'étourderie des femmes qui en avoient été les héroïnes, et conçut la plus haute idée de la discrétion que j'aurois à l'égard d'une femme qui en seroit digne, puisque je la portois à un si haut degré pour les femmes qui se respectoient le moins. Ce raisonnement, qui prouvoit mieux sa candeur que son expérience, fut ce qui la perdit.

Mon

Mon empressement devenant tous les jours plus vif, elle m'avoua enfin qu'elle avoit pour moi les sentimens les plus tendres, et que je les devois principalement à la persuasion où elle étoit de ma probité et de ma discrétion. Je saisis ce moment pour la confirmer dans son opinion; j'y employai une éloquence, une vivacité, enfin toutes les exagérations qui achevèrent de la séduire, et qui, seules, auroient dû la détromper, si elle avoit eu plus de connoissance du caractère des hommes.

L'aveu qu'elle m'avoit fait est ce qui coûte le plus à une ame honnête; et quand les femmes de ce caractère ont à céder, les suites d'un tel aveu sont plus rapides avec elles qu'avec les autres.

Madame de Clerval se fia donc à mes sermens. Ce n'est pas que de tems en tems elle n'éprouvât des remords vifs, ou du moins des scrupules d'honneur qui l'alarmoient sur sa réputation. Je la rassurois par mille protestations qui la calmoient, sans lui rendre cependant une parfaite tranquillité; et j'avoue que son inquiétude étoit fondée. Quoique je fusse encore incapable de manquer formellement aux sermens que je lui avois faits, je me conduisois avec une légèreté qui valoit bien une

indiscrétion. Non-seulement mes sentimens n'étoient pas aussi vifs et aussi délicats que les siens; mais comme c'étoit la première femme dont la foiblesse put flatter ma vanité, j'aurois été charmé qu'on eût apperçu ce que je n'osois pas dire; et avec de telles dispositions on ne dit rien, et on fait tout connoître. Je ne puis pas me refuser deux réflexions que j'ai souvent faites depuis.

La première, c'est qu'il est contre l'honneur de chercher à plaire à une femme estimable, dont on n'est pas violemment épris. Il y en a telle qui résisteroit à son penchant, qui même triompheroit d'une passion, si on ne l'avoit pas mise en droit de se flatter d'en inspirer une pareille; et il y a des femmes perdues qui n'auroient jamais eu qu'une passion, si elles l'eussent ressentie pour un honnête homme. Après avoir été trahies, elles sont déchirées de remords, ou elles les perdent à force de mériter d'en avoir. Il est sûr que l'amour ne peut jamais procurer à une femme estimable autant de bonheur qu'il lui en fait perdre; ainsi un honnête homme ne doit pas la rendre la victime d'un goût léger et passager.

Ma seconde réflexion est sur les différentes sortes de perfidies. Il y en a une qui consiste à

noircir, par une horrible calomnie, la vertu d'une femme dont on a quelquefois essuyé des mépris; et je crois cette noirceur fort rare. Il y en a une autre assez commune, c'est de trahir par indiscrétion, et par une fatuité ridicule, le secret et les bontés d'une malheureuse, qu'on auroit dû respecter par reconnoissance ou par honneur. La troisième espéce de perfidie, plus méprisable encore que la seconde, consiste à jouer la discrétion, et à révéler par sa conduite, ce qu'on affecte de cacher; à laisser voir des choses sur lesquelles on ne seroit pas cru si on les disoit hautement. Celui qui trahit ouvertement, s'expose du moins au ressentiment, et s'attire toujours le mépris; au lieu que le manége artificieux, dont je parle, ne fait pas perdre à celui qui l'emploie, la réputation de galant homme: c'est le poison, encore plus odieux que le poignard.

Ce fut cependant ainsi que je me comportai à l'égard de madame de Clerval; j'usai même d'une adresse qui, en lui faisant tort, ne me fit qu'honneur.

Parmi ceux qu'elle voyoit, un de mes amis, nommé Derville, en étoit devenu amoureux. Il étoit d'une figure aimable, ne manquoit pas absolument d'esprit, et encore moins d'étour-

derie. C'étoit un de ces hommes qui mettent dans la société moins d'idées que d'ame, moins d'ame que de chaleur, et moins de chaleur que de mouvement; qui ont le cœur ardent, la tête active, ou plutôt agitée; parlent au hazard, entreprennent hardiment, réussissent par des circonstances heureuses, et souvent échouent, sur-tout quand ils veulent user de prudence, parce qu'alors ils ne prennent que de fausses mesures. On les rencontre par-tout, on s'en plaint souvent, on en est toujours incommodé, et l'on ne peut les haïr, parce qu'ils ont de la bonté dans les intentions.

Derville se piquoit de discrétion, parce qu'il en avoit le projet. Il vouloit tout savoir, et rien ne lui auroit fait révéler précisément ce qu'on lui auroit confié; mais ses efforts, pour être discret, étoient le premier acte de son indiscrétion. On apprenoit du moins qu'il savoit un secret; on étoit bientôt sur la voie, et on le découvroit à la fin, sans qu'on fût en droit de lui faire des reproches, ou qu'on pût les lui faire sentir.

Comme il étoit plus intéressé qu'un autre à m'examiner, il ne tarda pas à soupçonner ce que je dissimulois assez mal, et les soupçons de ceux qui ont droit d'être jaloux, devien-

nent bientôt des certitudes. Il étoit naturellement franc, et me dit qu'il avoit eu des vues sur madame de Clerval; mais que s'étant apperçu que j'étois bien avec elle, il avoit pris le parti de renoncer à toutes prétentions, et que de simples soupçons l'empêchant d'être mon rival, son procédé méritoit bien que j'y répondisse par ma confiance, en lui avouant la vérité. Je lui répondis avec un faux air de désintéressement, que je lui étois fort obligé de ses égards pour moi; mais qu'il pouvoit s'en dispenser, attendu qu'il me faisoit un sacrifice inutile. Je le crois, dit-il, sur votre réponse, je pourrois aller en avant, sans que vous fussiez en droit de vous en plaindre; mais ce n'est pas assez que de se déclarer rival par ressentiment, il faut tâcher de ne pas aimer en dupe, et je pourrois bien l'être, parce que je vois que vos affaires sont trop bien établies, pour que je ne perdisse pas mes peines. Cependant, puisque vous faites le mystérieux, vous n'avez point de secret à me recommander; ainsi trouvez bon que je ne cache pas à ceux qui savoient mes projets, ce qui me les fait abandonner.

Sur la réponse de Derville, je pris mon parti d'une façon perfide et leste. J'étois d'abord assez disposé à lui avouer tout; mais sur l'espéce

de menace qu'il me faisoit, de révéler mon secret, si je ne le lui confiois, je changeai d'avis.

Il y a en amour, comme dans la fausse dévotion, une morale relâchée, une hypocrisie et des subterfuges, au moyen desquels on trahit plus sûrement la probité, que si l'on paroissoit la respecter moins. On ne s'en impose pas totalement à soi-même, mais on s'étourdit; on se trompe à demi, on trompe totalement les autres ; on se débarrasse presque des remords, ou l'on se met du moins à couvert des reproches.

Je n'aurois pas voulu manquer formellement aux sermens que j'avois faits à madame de Clerval ; d'un autre côté j'aurois été charmé qu'on eût pénétré notre secret, et quand j'eus compris que, pour le rendre public, la réserve me serviroit mieux qu'une franche indiscrétion, je n'en parus que plus mystérieux avec Derville. J'achevai par là de le convaincre de la vérité, et de l'affermir dans son projet. Je lui dis foiblement qu'il avoit tort de me regarder comme un rival, qu'il en auroit encore plus de tenir des propos qui pourroient nuire à la réputation de madame de Clerval, et que je le croyois trop sage pour cela. Trop sage, reprit-il, vous êtes très-flatteur, ce n'est

pas là mon brillant côté, je le sais, et je me corrigerois fort mal-à-propos dans cette occasion-ci.

Notre conversation ne fut pas plus longue, nous nous séparâmes, et dès le lendemain on me fit des complimens qui me prouvèrent que Derville m'avoit tenu parole. Quelques jours après l'ayant rencontré, je lui en fis des reproches plus vifs que sincères, il y répondit en plaisantant; je crus devoir le prendre sérieusement, et je me comportai de façon qu'il y mit bientôt autant de vivacité que j'en affectois. Les choses en vinrent au point que nous mîmes l'épée à la main, et je l'avois déjà blessé lorsqu'on nous sépara.

Les propos de Derville auroient pû ne pas parvenir jusqu'à madame de Clerval, et ne pas faire un grand effet dans le public ; mais notre combat fit un éclat prodigieux, et en apprit le sujet à tout le monde.

Il n'y avoit pas une heure que l'affaire s'étoit passée, que madame de Clerval en étoit déjà instruite. J'allois pour lui en rendre compte, et lui faire modestement valoir la chaleur que je mettois dans tout ce qui pouvoit la toucher, mais on me refusa sa porte. Je fus très-étonné de ce refus, je crus qu'il y avoit du mal-enten-

du, et je voulus insister; ce fut inutilement, on me dit que l'ordre étoit clair et précis. J'allai chez moi, et j'écrivis à madame de Clerval, pour la prier de m'éclaircir cette énigme : elle me renvoya ma lettre sans l'avoir ouverte. Ma surprise augmentoit à chaque instant, lorsqu'on m'annonça une de ses femmes, qui me dit que madame de Clerval ne se plaignoit nullement de moi, mais que mon aventure ne lui en étoit pas moins injurieuse, et que pour empêcher qu'elle ne devînt déshonorante, elle me prioit de me dispenser de la voir et de lui écrire. Je voulus entrer dans quelques détails, cette femme me répondit que sa commission ne portoit exactement que ce qu'elle venoit de me dire, et se retira.

Je ne pouvois pas concevoir qu'une femme, qui paroissoit m'aimer, pût être mécontente de mon procédé, qu'elle prît un parti si singulier, et encore moins qu'elle y persistât. Je me présentai plusieurs fois à sa porte, je lui écrivis, mais ce fut sans succès; mes lettres ne furent point reçues, et sa porte m'a toujours été depuis constamment refusée. Lorsque très-long-tems après le hazard me l'a fait rencontrer dans le monde, je l'avois presque oubliée, et elle s'est conduite à mon égard

avec une politesse si réservée, que j'ai eu celle de ne lui pas demander d'éclaircissemens, ni de lui rappeler rien de ce qui s'étoit passé entre nous.

Le parti qu'elle prit, quoique bizarre en apparence, étoit noble, courageux et sensé. De la part d'une femme connue pour galante, c'eût été une preuve de plus contre elle; mais il est si rare qu'une femme honnête ait ce pouvoir-là sur elle, que le public finit par la justifier. Les femmes les plus raisonnables et les plus sensibles sur la réputation, font des plaintes, des reproches, et pardonnent à la fin. La plus forte preuve d'indifférence pour un homme est de cesser de le voir.

En effet, les plus experts en cette matière ont toujours douté que j'aie été bien avec madame de Clerval, et depuis elle auroit pu avoir dix amans, sans qu'on l'eût seulement soupçonnée.

Derville qui n'avoit été que légèrement blessé, s'étant rétabli, et ayant appris que madame de Clerval n'avoit mis aucune distinction entre nous deux, et nous avoit également défendu de la voir, sentit le tort qu'il avoit eu, vint m'en faire excuse, et devint si sincérement mon ami, que si j'avois eu besoin de

cent indiscrétions, il n'en eût pas fait une en ma faveur, tant il étoit naïvement persuadé que j'avois sujet de me plaindre de lui.

J'eus bien des motifs de consolation. Je fus d'abord aussi célèbre que je pouvois l'être: quoiqu'il fût déjà gothique de se battre pour une femme, la plupart d'entre elles m'en savoient gré, et s'il s'en trouvoit quelques-unes qui me taxoient d'étourderie, cela ne me faisoit aucun tort. Pour un homme qui veut se distinguer dans la carrière où j'entrois, il est assez indifférent qu'on en parle bien ou mal, il suffit qu'on en parle beaucoup. Je me vis recherché par des femmes qui peu de tems auparavant ignoroient jusqu'à mon nom. Parmi celles-là il y en eut une dont la conquête me tenta.

Elle étoit distinguée entre celles que l'on connoît sous le titre d'intrigantes. Elles sont en assez grand nombre, sans cependant former un corps; car quoiqu'elles se connoissent toutes, ce n'est que pour être en garde les unes contre les autres, et s'éviter de peur de se trouver en concurrence et de se traverser. Il y en a de toutes conditions, et toutes ont le même tour d'esprit, souvent les mêmes vues, avec des intérêts opposés. Elles ont quel-

quefois des départemens séparés, comme si par une convention tacite elles s'étoient partagé les affaires; cependant elles n'excluent rien. Elles peuvent admettre des préférences, mais jamais de bornes. La dévotion et l'amour s'allient également avec l'intrigue. Ce qui seroit passion ou genre de vie pour d'autres, n'est qu'un ressort pour les intrigantes; elles n'adoptent rien comme principe, elles emploient tout comme moyen. On les méprise, on les craint, on les menace, on les recherche. Cependant il s'en faut bien que leur crédit réponde à l'opinion qu'on en a, ni aux apparences qu'on en voit; leur vie est plus agitée que remplie. On leur fait honneur de bien des événemens où elles n'ont aucune part, quoiqu'elles n'oublient rien pour le faire croire : c'est la fatuité de leur état. Elles ont le plus grand soin de cacher le peu d'égards et souvent le mépris qu'ont pour elles ceux dont elles s'autorisent avec le plus d'éclat. Qu'il y a de gens en place dont le nom seul sert ou nuit à leur insçu ! Combien d'intrigantes dont le crédit tire son existence de l'opinion qu'on en a ! On le détruiroit en le niant; c'est un fantôme qui s'évanouit quand on cesse d'y ajouter foi.

On commence ce métier-là par ambition, par avarice, par inquiétude; on le continue par habitude, par nécessité, pour conserver la seule existence qu'on ait dans le monde. Une intrigante qui, tant qu'elle est à la mode, est à la fois l'objet du mépris et des égards, tombe dans un opprobre décidé, quand elle est obligée de rester oisive, parce que son impuissance est démasquée.

On est souvent étonné du peu d'esprit de la plupart des femmes, qui se mêlent d'intrigues, et ce ne sont pas celles qui réussissent le moins bien. Il est encore certain que la plus habile intrigante ne l'est jamais assez pour en éviter la réputation. Cette réputation peut nuire quelquefois à leurs projets; mais elle leur sert aussi comme l'enseigne d'un bureau d'adresses.

Madame de Saint-Fal, qui étoit une illustre dans ce genre-là, se prit donc de goût pour moi, et j'y répondis. Outre que l'aventure me parut singulière, j'avois ouï dire que ces sortes de femmes font toutes les fortunes qu'elles entreprennent, et comme j'étois alors fort éloigné de vouloir travailler à la mienne, je trouvai qu'il me seroit assez commode d'en charger quelqu'autre que moi. Pour la Saint-

Fal, elle comptoit avoir à ses ordres un homme répandu, fêté, instruit, et qui, indiscret à l'égard de l'univers, n'auroit de confiance qu'en elle. Nos caractères étoient trop opposés pour que notre liaison pût subsister. Chaque jour elle me donnoit une nouvelle leçon de prudence, et à chaque instant je faisois quelque nouvelle indiscrétion. Elle m'en dit son sentiment avec beaucoup de dignité, je n'y répondis pas avec tout le respect qu'elle avoit pour elle, et je commençai à la négliger beaucoup. Elle en eut un cruel dépit; mais sans chercher à me retenir, elle ne jugea pas à propos de rompre totalement. Elle m'auroit perdu, si elle avoit cru pouvoir le faire sans éclat, peut être y travailla-t-elle sourdement, mais elle continua à dire froidement du bien de moi. C'est assez le style des intrigantes; elles nuisent, mais elles ne disent pas de mal; la médisance leur paroît une faute de conduite et une mal-adresse : suivant les circonstances elles peuvent aller jusqu'à servir hautement ceux qu'elles détestent en secret, en attendant une occasion sûre de se venger; car la haine tient mieux dans leur ame, que l'amour dans celle des autres femmes.

Le genre de vie que j'avois embrassé, mes liaisons de plaisir, l'espéce de femmes à qui j'étois livré, tout cela avoit si peu de rapport avec la maison et le caractère de madame de Canaples, que lorsque je lui faisois des visites de devoir, je me trouvois étranger chez elle. J'y allois quelquefois dans les momens de mes plus brillans succès, quand mon nom faisoit le plus de bruit. Je voulois lire dans ses yeux l'impression que ma renommée et ma gloire faisoient sur elle, je n'y remarquois que du sérieux, ou un intérêt qui ressembloit assez à de la compassion. Je n'y comprenois rien, et cependant cela m'humilioit. Le comte de Canaples uniquement occupé du service ne me parloit que de mon régiment. Si je voulois lui faire modestement sentir le nombre des femmes qui s'intéressoient à moi, il ne se doutoit seulement pas de mon motif, il supposoit que je ne les voyois que par des vues d'ambition, comme des ressorts pour ma fortune. Il m'exhortoit à ne pas perdre mon tems avec un tas de folles, à faire ma cour au roi, à m'attacher aux ministres, à m'appliquer à mon devoir.

D'un autre côté, madame de Canaples ne

me parloit que de choses indifférentes, et me répondoit plutôt qu'elle ne m'adressoit la parole. J'avois beau chercher à étaler ma gloire, je me trouvois interdit en sa présence, moi qui étois avantageux partout ailleurs. Ce n'est pas la seule fois que j'ai reconnu que l'insolence et la timidité ne sont pas incompatibles dans le même caractère. J'allois enfin chez madame de Canaples avec des projets de vanité, j'y étois avec contrainte, et j'en sortois humilié.

Quelque penchant que je sentisse toujours pour elle, je ne me sentois pas en état de lui immoler continuellement mon amour-propre, je cessai presque d'y aller, et je pris le parti de préférer à la femme que je respectois le plus, celles que j'estimois le moins, mais qui m'estimoient davantage.

Si mon aventure avec la Saint-Fal ne fut pas fort délicieuse, elle ne laissa pas de me donner une sorte de considération. La plupart des femmes ne doutèrent pas que je n'eusse un mérite supérieur pour en avoir traité si cavalièrement une qui étoit en possession de se faire redouter. Dès que cette opinion fut établie, je me vis si recherché, que ce n'étoit pas un petit embarras pour moi que de concilier tant d'affaires différentes. J'en ai manqué quelques-

unes qui m'auroient plu beaucoup, mais qui ne convenoient pas aux circonstances où je me trouvois; de sorte que j'ai quelquefois été sur le point de demander du tems et de proposer des termes, et je ne doute pas que, si j'avois eu l'impertinence naïve de faire de telles propositions, il ne se fût trouvé des femmes assez naïvement viles pour les accepter. Ceci n'est point une exagération, les experts en cette matière me rendront justice.

Je devins en peu de temps ivre *d'airs* et d'extravagance. Il n'y a point de sottise que je ne regardasse comme faisant partie de mes devoirs, et je les remplissois dans toute leur étendue. Je hazardois tout ce qu'un homme sensé a soin de s'interdire, tout me réussissoit, et je fus dans peu l'objet de l'émulation de tous les fats qui étoient alors en plus grand nombre qu'aujourd'hui, parce qu'il y avoit plus d'occasions de l'être. Ce que j'avance est bien contraire à l'opinion commune et n'en est pas moins vrai.

Si l'on y fait attention, on verra que tous les travers de mode ont, comme les arts de goût, leurs différens âges, leur naissance, leur règne et leur décadence.

Il y a si long-tems que l'amour étoit un sentiment

timent tendre, délicat et respectueux, qu'on regarde cet amour comme absolument romanesque. Cependant il y a eu un âge d'honneur et de probité en amour, la discrétion étoit inséparable, et faisoit partie du bonheur; elle étoit un devoir si essentiel et si commun, qu'elle ne méritoit pas d'éloge, l'indiscrétion eût été un crime déshonorant. Ce tems-là est passé.

La première marque de l'affoiblissement du bonheur, ainsi que de la vertu, c'est lorsque l'on commence à en faire gloire. La vanité vint donc s'unir à l'amour, et par conséquent le corrompre. La vanité donna naissance à l'indiscrétion, et celles qui en furent les premières victimes se livrerent au désespoir. Ce fut alors le beau siècle de la fatuité; mais ce malheur devint si commun, il y eut tant de sujets de consolation dans les exemples, que les motifs de honte disparurent, et les ames les plus timides se rassurerent. Enfin, les choses en sont venues par degré au point qu'on voit des femmes prévenir l'indiscrétion par l'éclat qu'elles font elles-mêmes, et mettre par leur indifférence sur les propos du public la fatuité en défaut.

On ne pourra plus se faire un honneur de

divulguer ce qui ne sera ni caché ni secret ; et je ne doute point qu'on ne voie bientôt la fatuité périr comme les grands empires par l'excès de son étendue.

Il n'y a point de travers qui ne puisse être honneur, et qui ne tombe ensuite dans le mépris. Tel a été le sort des *petits maîtres*. On ne donna d'abord ce titre qu'à des jeunes gens d'une haute naissance, d'un rang élevé, d'une figure aimable, d'une imagination brillante, d'une valeur fine, et remplis de grâces et de travers. Distingués par des actions d'éclat, dangereux par leur conduite, ils jouoient un rôle dans l'Etat, influoient dans les affaires, méritoient des éloges, avoient besoin d'indulgence, et savoient l'art de tout obtenir. Ce fut ainsi que parurent les d'Epernon, les Caylus, les Maugiron, les Bussi d'Amboise, etc. Cette espèce d'êtres singuliers, presque aussi rares que des grands hommes, n'a pas subsisté longtemps ; leurs successeurs, c'est-à-dire, ceux à qui on en donna le nom, n'ayant avec les premiers rien de commun que la naissance et l'étourderie, le titre est presque resté vacant à la cour. On en voit peu qui soient dignes de le soutenir, de sorte qu'aujourd'hui il est relégué dans des classes subalternes ou

dans les provinces; on le donne par abus ou par dérision à de plats sujets qui ne sont pas faits pour des ridicules de cette distinction.

Il n'y a pas jusqu'au vice qui ne puisse dégénérer. Ce qu'on appeloit autrefois un *homme à bonnes fortunes* ne pouvoit l'être que par les graces de la figure et de l'esprit. Avant que d'oser s'annoncer sur ce ton-là, il étoit averti de son mérite, par les prévenances dont il étoit l'objet, et qu'on lui marquoit d'une façon peu équivoque. Trop recherché pour être constant, il étoit entraîné par la quantité des objets qui venoient s'offrir; l'inconstance étoit quelquefois moins de son caractère que l'effet de sa situation. Il étoit léger, sans être perfide : cela est encore changé.

Il ne paroît pas que plusieurs de ceux qui sont à la mode aujourd'hui eussent une vocation bien marquée pour le rôle qu'ils jouent. C'est une profession qu'on embrasse par choix, comme on prend le parti de la robe, de l'église ou de l'épée, souvent avec des dispositions fort contraires. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est que cela est parfaitement indifférent pour le succès. Pour être admis et réussir dans cette carrière, il suffit de s'an-

noncer sur ce pied-là. Vous y voyez briller des gens à qui vous auriez conseillé de travailler à se faire estimer par des vertus, pour se faire pardonner leur peu d'agrément.

Mais comment sont-ils tentés d'un métier si pénible ? Il n'y a point de profession, point d'objets d'ambition ou de fortune, point de macérations religieuses qui imposent autant de soins, d'embarras, de peines et d'inquiétudes que la prétention d'être un homme à la mode. Tel s'y livre de dessein formé qui, s'il y étoit condamné, se trouveroit le plus malheureux des hommes. Quoi qu'il en soit, on est homme à bonnes fortunes, parce qu'on a résolu de l'être, et l'on continue de l'être parce qu'on l'a été. On commence ce rôle-là sans figure, on le soutient sans jeunesse ; cela devient un droit acquis. On n'auroit pas cru que la proscription pût trouver là sa place.

Il y a même sur cet article un contraste assez bizarre entre le sort des hommes et celui des femmes.

Un homme à la mode conserve sa célébrité et confirme quelquefois ses droits dans un âge où il devroit les perdre. Après avoir cessé de plaire, il est encore long-tems capable de séduire. Il semble au contraire que la célébrité

d'une femme double son âge. On s'ennuie de certaines beautés, moins parce qu'il y a longtems qu'on en parle, que parce qu'on en a beaucoup parlé. Il s'en trouve parmi celles-là qui s'attireroient une attention marquée, si elles ne faisoient que de paroître, sans être plus jeunes qu'elles ne le sont. Le public traite assez les femmes comme les spectacles qui sont courus ou désertés.

Si plusieurs réussissent sans avoir les qualités propres à ce qu'ils entreprennent, on en voit d'autres nés avec les plus grands avantages, excepté le caractère avantageux, rester dans l'obscurité par excès de modestie.

Les intrigues s'engagent ou se dénouent par convenance et non par choix. La société dans laquelle on vit en décide, à peu près comme on résout un mariage dans une famille, desorte qu'on voit des intrigues de convenance comme des mariages de raison. Il n'est pas même sans exemple qu'on emploie la gêne, et que l'on contrarie le goût des deux amans; il y a de ces liaisons qui se font presque aussi tyranniquement que de certains mariages.

Je commençois à être moins sensible à bien des folies, je me blasois, et les vapeurs alloient me gagner. J'avois trop de part à la déprava-

tion de mon siècle, pour ne pas m'appercevoir moi-même que ma vanité perdoit à suivre trop long-tems les ridicules que j'avois mis à la mode.

Je crus devoir chercher les plaisirs dans quelque société aussi brillante et plus honnête que celles où je vivois habituellement.

J'avois entendu faire beaucoup d'éloges de celle de madame de Saintré. C'étoit une jeune veuve, qui, par son rang, sa fortune et son goût, rassembloit chez elle l'élite de la meilleure compagnie. Je m'y fis présenter par un de mes parens qui y étoit admis, et je sus depuis que ce n'avoit pas été sans peine qu'il l'avoit obtenu pour moi. Il eut la discrétion de ne me le pas dire alors, et se contenta de me recommander de me comporter dans cette maison-là avec une liberté plus décente que je ne l'avois ailleurs.

Quoique j'eusse la tête assez gâtée, j'avois les mœurs souples, et sans fausseté ni contrainte, je n'étois déplacé ni dans la bonne, ni dans la mauvaise compagnie. J'eus bientôt pris le ton de la maison de madame de Saintré. Je n'ai point connu de compagnie qui fût mieux choisie et plus variée, sans être mêlée. C'est-là que j'ai vu de la différence dans les caractères, sans opposition, des esprits d'un tour singulier et naturel, sans affectation ni bizar-

rerie ; de la raison sans pédantisme, et de la liberté sans extravaganee. Rien n'étoit exclus de la conversation, rien n'étoit préféré. Les propos sans être ni froidement eompassés, ni follement déeousus rouloient sur tous les sujets qui peuvent naître entre des personnes de différent état, instruites ou aimables, et qui toutes étoient estimables dans leur elasse.

Quand un heureux hazard a réuni une telle société, il est inutile de prendre des précautions pour qu'elle subsiste ; elle reste unie par un aiman naturel que la mauvaise eompagnie ne vient point altérer. On eroit eommunément qu'il faut des soins pour l'écarter, point du tout. La mauvaise compagnie se fait justice elle-même, et s'exile de la bonne, paree qu'elle y est aussi ennuyée que déplaeée. Si eela n'étoit pas, quelle ressouree auroit-on eontre eertains importuns privilégiés à qui leur rang ouvre toutes les portes, si leur propre ennui n'étoit pas un préservatif eontre leur importunité ?

Madame de Saintré étoit plus faite que personne pour être l'ame de la eompagnie qu'elle rassembloit. Indépendanment des charmes de la figure qui font toujours une illusion agréable, elle avoit l'esprit étendu, juste, fin, naturel et facile. Je ne parlerai point de son

caractère, sa conduite le fera connoître.

J'avois éprouvé plus d'une fois que la beauté ne fait pas toujours naître l'amour, et peut n'exciter qu'une admiration froide; madame de Saintré me fit connoître que l'esprit joint à une figure piquante est toujours sûr de son effet. Je m'y trouvai si fortement attaché, que j'en étois encore à croire simplement qu'elle m'amusoit un peu plus qu'une autre. Mon erreur ne dura pas, et ce qui fortifia mon goût, et me piqua, fut de m'apercevoir que le brillant de ma réputation, loin d'être un mérite auprès d'elle, étoit un titre contre moi. Elle étoit de ces femmes assez modestes ou assez fières pour ne vouloir pas que leur nom serve à orner une liste; plus elle est étendue, plus elles la trouvent déshonorante, à moins qu'elles ne soient sûres d'en faire le dernier article, et les femmes qui s'estiment le plus sont celles qui s'en flattent le moins; c'est une de ces occasions où l'amour-propre ne donne pas de confiance.

Il ne s'agissoit donc pas ici de suivre mon plan ordinaire; pour peu que j'eusse marqué d'espérance, madame de Saintré l'eût regardée comme un outrage, et m'eût mis hors d'état d'en jamais former.

Un amant qui a des préventions à vaincre doit les détruire par degrés, se conduire avec prudence, et ne pas compter sur un simple goût qu'on lui marque ; dans une telle circonstance on n'a rien à prétendre, si l'on ne vient jusqu'à inspirer une vraie passion.

Je le sentis, et sans oser encore me flatter du succès, je suivis la seule route que l'esprit m'indiquoit. Je m'attachai à plaire à madame de Saintré, et sur-tout à lui paroître estimable; on commence à le devenir par le seul desir de le paroître. Je n'oubliai rien pour lui persuader que mes travers n'avoient été que ceux de mes liaisons, et que mon attachement pour elle avoit suffi pour m'en corriger. J'étois d'autant plus persuasif, que j'étois persuadé moi-même; j'intéressai son cœur en intéressant son amour-propre. C'est l'appas le plus sûr pour les gens d'esprit qui sont sensibles, sans quoi ils ne seroient jamais dupes.

Je m'apperçus bientôt de l'impression que je faisois dans son cœur, et que de jour en jour elle devenoit plus profonde. Madame de Saintré commençoit à être plus sérieuse avec moi qu'elle ne l'avoit été. Je jugeai que son ame n'étoit pas tranquille, et qu'elle éprouvoit des combats intérieurs : j'en devins plus vif et

plus pressant, sans en être moins respectueux, et je me gardai bien de triompher, pour mieux assurer ma victoire. Je l'obtins enfin, et je fus d'autant plus heureux que son bonheur parut égal au mien.

Je ne fus nullement tenté d'en faire trophée; le plaisir me suffisoit, et quand il est à un certain degré de vivacité, il suspend la vanité même. Ma gloire n'y perdit rien. Je continuois d'attirer l'attention, et les plus jaloux d'entre ceux qui avoient les yeux fixés sur moi, me voyant aussi distingué dans la meilleure compagnie que je l'avois été partout ailleurs, passèrent de la jalousie à l'admiration. Une continuité de succès variés oblige à penser que les honneurs ne se multiplient que pour ceux qui les méritent. Je m'en apperçus, et je compris que je n'avois jamais eu autant de raison d'être satisfait de moi, que j'en avois alors.

Si l'admiration dont nous sommes l'objet nous emporte hors de nous-mêmes, elle nous y ramène quelquefois; nous cherchons par une secrète complaisance à nous examiner, pour jouir en détail des perfections dont l'assemblage peut, en éblouissant nos admirateurs, les empêcher de connoître notre mérite dans toute son étendue. En voulant me procurer cette

satisfaction intérieure, je trouvois en moi un vide qui me donnoit des scrupules; je ne pensois pas distinctement, mais je sentois confusément qu'il y avoit dans le public un préjugé en ma faveur dont le principe ne m'étoit pas aussi avantageux que l'effet. J'écartois aussitôt une idée importune, je recourois à ma réputation pour me rassurer sur mon mérite, je rentrois dans le monde, et j'y repuisois la confiance. J'ai senti plus d'une fois que si nous ne jugions que d'après nous-mêmes, nous nous rendrions une justice assez exacte, et que nous nous estimons plus par l'opinion d'autrui que par notre propre sentiment.

Ce qui peut nourrir notre présomption excessive, est l'espéce de cour soumise que nous font ceux dont la naissance égale souvent la nôtre; mais qui sont réduits à nous la faire connoître, parce que leurs pères ne se sont pas avisés de venir à la cour, et que la fortune les a tenus depuis plusieurs générations dans une obscurité qui ne répond pas à l'éclat de leurs aïeux. Une indifférence dédaigneuse nous empêche de leur contester aucune de leurs prétentions; mais les regardant comme des hommes qui ne tiennent à rien, nous nous contentons de les écarter avec une politesse

froide qui les réduit à s'humilier eux-mêmes, pour se rapprocher de nous, sans avoir le droit de s'en plaindre.

Ces espéces d'inférieurs, ces petits cousins de province, ne sont pas les seuls à nous gâter; ce qu'on appelle communément de vieux seigneurs y contribuent encore. Ils laissent quelquefois échapper contre nous l'humeur d'une fausse misanthropie; mais ces accès sont courts; une longue habitude de respecter la cour leur inspire une considération machinale pour ceux qui y paroissent avec éclat, et dont on y est occupé, fût-ce par des folies. Nos propos ne leur sont point indifférens, ils nous flattent, nous recherchent, et se servent de notre indiscrétion pour leurs desseins. Ils savent que c'est par nous qu'ils seront instruits des intrigues des femmes, et souvent des affaires par les intrigues. En effet ils ne peuvent avoir pour nos travers ni cette compassion qui naît de l'humanité, ni ce mépris qui pourroit partir de la raison, parce qu'ils ne sont ni citoyens, ni sages. Ce sont des hommes blasés sur les plaisirs qui à un certain âge se livrent à l'ambition, ou plutôt à l'intrigue. Ils veulent achever par leurs soins une fortune qu'ils trouvent presque faite, sans qu'ils y eussent jamais songé.

Il n'y a plus que deux caractères dans les gens du monde, la frivolité et l'intrigue.

La naissance et le rang décident de la carrière où nous entrons, et de la facilité que nous trouvons à la parcourir ; de façon que tous les gens de notre espéce arrivent ordinairement à des termes à peu près pareils, à moins qu'ils ne se soient jetés eux-mêmes dans un avilissement qui les met au-dessous de tout.

Ce n'est pas même assez que de s'être avili, pour être écarté des routes de la fortune, il faut encore être malheureux, sans quoi la guerre, l'intrigue, l'hypocrisie, le pédantisme et mille circonstances fournissent les moyens de se réhabiliter à la cour. On y a presque toujours le choix de sa réputation ; on la perd, on la renouvelle, on en change dans l'espace d'une année, et l'on peut avoir successivement le coup-d'œil de plusieurs hommes différens : enfin on remarque tout à la cour, on ne s'y souvient de rien.

Je suis très-éloigné de penser que ma sincérité puisse inspirer de l'indifférence pour les devoirs : on ne sauroit croire combien il est important de s'en occuper. J'avoue qu'on ne méprise point à la cour, mais on y estime quelquefois, et quelque rang qu'on y tienne ; cette

estime personnelle répand sur ceux qui la méritent un éclat qui efface celui des places.

Je reviens à ce qui me regarde, j'étois donc dans l'admiration de moi-même, lorsque je reçus une leçon qui, sans me corriger, ne laissa pas de m'humilier, et commença à me faire réfléchir. Si un homme sage s'étoit avisé de me faire des représentations sur mes travers, je les aurois prises pour l'effet d'une basse jalousie ou d'une stupidité risible, et je n'y aurois répondu que par une compassion méprisante, ou des plaisanteries avantageuses; mais le propos qui me fut tenu ne partoit pas d'une bouche suspecte. Ce fut la marquise elle-même, qui commença à m'ouvrir les yeux. Il y avoit trois mois que nous jouissions d'une vie délicieuse, lorsque je m'avisai de la troubler. Comme ses attentions augmentoient chaque jour pour moi, les miennes se relâcherent pour elle. La société qu'elle rassembloit faisoit après moi le bonheur de ses jours, j'entrepris de la déranger. C'étoit à un homme du bel air qu'un si beau projet étoit réservé, et j'aurois eu la gloire de diviser une société honnête, si je n'avois pas trouvé dans la marquise une femme d'un caractère plus ferme que je ne l'aurois soupçonné.

Parmi ceux qui lui faisoient une cour assi-

due, le chevalier de Nisarre étoit celui avec qui elle paroissoit avoir le plus de familiarité.

Il est à propos que je le fasse connoître. C'étoit un homme d'environ cinquante ans, qui après avoir servi avec distinction, moins par ambition que par devoir, avoit quitté le service à la paix. Il avoit le cœur droit et les mœurs douces. Son esprit plus étendu que brillant ressembloit à une lumière égale qui éclaire sans éblouir, et se porte sur tous les objets. Des hommes médiocres auroient pu vivre long-temps avec lui, sans soupçonner sa supériorité, il n'appartenoit qu'à des gens d'esprit de la reconnoître. Son imagination toujours soumise à la raison en paroissoit moins brillante. Des traits marqués sont quelquefois des éclairs qui ne brillent que par l'opposition des ténèbres. Il y a des têtes à qui leur désordre fait honneur; la confusion imite assez l'abondance. C'est ainsi que les ruines d'un bâtiment médiocre occupent plus d'espace qu'un palais bien proportionné.

Je n'ai jamais connu d'esprit dont toutes les parties fussent dans un équilibre plus parfait. Ce je ne sais quoi si sensible dans certaines physionomies, et si difficile à définir, il falloit que le chevalier l'eût dans le caractère

pour se faire pardonner son mérite ; car en faisant honneur à la vertu, il étoit respecté par l'envie. Il pouvoit n'être pas le premier par-tout, mais il n'auroit jamais été le second, on l'auroit toujours distingué. Enfin si j'avois voulu peindre l'honnête homme parfait, je n'aurois pas choisi d'autre modèle ; mais j'étois alors bien éloigné d'en connoître tout le prix, les hommes sensés ne plaisent guère qu'à ceux qui sont près de le devenir.

Le chevalier, tel que je viens de le peindre, fut celui dont je m'avisai de jouer le jaloux. Je n'étois pas susceptible de cette jalousie qui suppose un amour délicat, qui part d'une défiance modeste de soi-même, et qui est flatteuse pour l'objet aimé. Il y a une autre espéce de jalousie, cruelle pour celui qui la ressent, et assez injurieuse pour la personne qui l'inspire ; mais l'amour-propre me défendoit encore de celle-là. Ma jalousie étoit un pur caprice, las d'être uniment heureux, je voulus exercer un empire tyrannique sur la marquise, amuser ma vanité, et faire l'épreuve de sa complaisance. Les hommes gâtés aiment les sacrifices, et j'en exigeai, je témoignai froidement à la marquise que les assiduités du chevalier m'étoient quelquefois importunes.

Vous

Vous n'êtes pas jaloux ? me dit-elle. Non assurément, répondis-je, j'ai su jusqu'à présent me préserver d'un pareil ridicule. C'est donc un caprice ? reprit-elle. Un caprice ? madame, mais caprice est fort bon, je ne croyois pas avoir des caprices, j'avoue que je ne le croyois pas. Mais comment, répliqua-t-elle, voulez-vous que j'appelle l'humeur que vous me faites paroître ? Quelles seroient mes raisons pour rompre avec un ancien ami ? Vous ne le voudriez pas. Oh, madame, repris-je, je ne veux rien, je vois assez que j'aurois mauvaise grace d'avoir une volonté. J'avois imaginé que les amans n'étoient occupés qu'à chercher, pénétrer et satisfaire les sentimens l'un de l'autre, et ne se rendoient ni ne se demandoient des raisons. Je pense au contraire, reprit la marquise, que les amans doivent se dire naïvement ce qui les blesse, s'en avouer avec candeur les motifs raisonnables ou frivoles ; l'amour-propre ne doit pas en être humilié, et quand il pourroit l'être, c'est à l'amour qu'on en doit le sacrifice. Avez-vous quelque sujet de plainte ? Parlez, expliquez-vous, n'êtes-vous pas sûr de mon cœur ? Je vous ai trop sacrifié, pour que vous puissiez en douter ; je serois bien

à plaindre de vous avoir déplu avec le plus vif desir de vous plaire : vous ne me répondez rien, il semble que vous preniez plaisir à m'affliger. Je m'apperçus en effet que ses yeux se mouilloient, et je fus tenté d'abandonner mon projet insensé ; mais ma fatuité encore plus forte l'emporta, et je voulus achever de soumettre la marquise, en affectant d'appuyer d'une fausse délicatesse mon impertinence outrée. Il est inutile, madame, lui dis-je, d'insister plus long-temps là-dessus, nous pensons trop différemment, mes idées sont sans doute trop délicates, romanesques même ; mais enfin soit raison ou caprice, je suis piqué de votre résistance, peut-être la réflexion vous rendra-t-elle plus complaisante.

Je n'attendis pas la réponse de la marquise, et je sortis bien persuadé que je recevrois bientôt de sa part un billet soumis, qui me procureroit la fatisfaction de me laisser fléchir avec dignité.

Le lendemain je fus d'autant plus surpris de ne point entendre parler de la marquise, que j'en recevois régulièrement un billet tous les jours pour quelque arrangement de souper, de spectacle ou de promenade, et très-

souvent sans sujet. Les amans n'ont pas toujours quelque chose à se dire, mais ils ont toujours à se parler.

Trois jours s'étant passés, sans qu'on me donnât le moindre signe de vie, je devins inquiet, je ne doutai point que la marquise ne fût malade, et que mes rigueurs ne fussent capables de la faire périr de désespoir. Enfin soit générosité, soit curiosité simple d'éclaircir les motifs d'un silence si opiniâtre, je passai chez elle. Je la trouvai avec le chevalier, et je m'apperçus que mon arrivée avoit coupé une conversation intéressante. Je fus reçu poliment, et après quelques propos vagues et décousus, tels que les tiennent ceux qu'on interrompt mal-à-propos, le chevalier sortit.

La marquise et moi étant restés seuls, nous fûmes assez de temps sans nous rien dire, j'attendois qu'elle commençât, mais voyant qu'elle n'en faisoit rien, et piqué d'être obligé d'entamer une conversation dont le début ne laissoit pas de m'embarrasser : je ne croyois pas, lui dis-je d'un ton amer, que le chevalier vous fût si nécessaire ; je vois que c'étoit un vrai sacrifice que j'exigeois, mais..... Monsieur, dit la marquise en m'interrompant, le

ton que vous prenez me feroit craindre qu'il ne dégénérât en aigreur, et comme je veux éviter qu'il y en ait jamais entre nous, écoutez-moi.

Je m'étois flattée que l'espéce d'ineartade que vous me fîtes, il y a trois jours, n'étoit qu'un capriee passager, un aecès d'humeur, dont je ne vous aurois peut-être pas reparlé; mais comme je ne puis plus douter que ee ne soit un dessein formé, ou un vice de caractère, je veux en prévenir les suites.

Je vous ai aimé, et je vous aime peut-être eneore; mais l'amour n'a pas sur moi tous les droits qu'il a sur les autres femmes, qui n'ont communément dans la tête que ee qui reflue du cœur. Je veux vous faire connoître mon ame.

Je n'ai jamais confondu l'amitié avec l'amour. L'amitié est un sentiment éclairé qui peut commeneer par l'inclination, mais qui doit être confirmé par l'estime, et qui par conséquent suppose un choix libre, du moins jusques à un certain point. L'amour est un transport aveugle, une espéce de maladie, qui prend aux femmes. La préférence que l'amour nous fait donner à un homme sur les autres, est une grace forcée, l'estime une jus-

tice, l'amitié participe de l'une et de l'autre. L'ami a des droits que les tems et la réflexion ne peuvent que confirmer; l'amant n'a que des priviléges qu'un caprice lui donne, qu'un autre caprice lui fait perdre, et que la raison peut toujours lui ôter. Une femme seroit trop heureuse de trouver les qualités de l'un et les charmes de l'autre réunis dans la même personne.

Mais pour en venir à ce qui nous regarde, vous avez été mon amant, le chevalier est mon ami. Je vous avois donné toute ma tendresse, j'ai eu sujet de m'en repentir, je lui ai livré toute ma confiance, je dois m'en applaudir. J'ai goûté avec vous des plaisirs plus vifs qu'avec lui; mais il est plus nécessaire que vous à mon bonheur; le plaisir n'est qu'une situation, le bonheur est un état: jugez si je dois vous le sacrifier.

Comme je crus entrevoir dans le discours de la marquise, le manége d'une adroite coquette, qui ne vouloit m'associer un ami, que pour me faire ensuite souscrire à la pluralité des amans, je résolus sur le champ de la subjuguer, de profiter de sa passion pour moi, et de l'ascendant que je croyois avoir sur elle, pour lui faire la loi.

J'admire prodigieusement, lui -dis-je, la dissertation philosophique et les distinctions fines que vous venez de faire; pour moi qui ne sais pas tant subtiliser sur l'amour, je vous déclare que je ne vivrai jamais avec une femme dont je n'aurai pas toute la confiance, et qui me préférera un ami; ainsi voyez si vous voulez me perdre.

La facilité, me répondit la marquise, avec laquelle vous prenez un parti, suffiroit pour décider celui qui me convient; mais avant de répondre, souffrez que je vous présente la différence des procédés du chevalier et des vôtres.

Le chevalier a pour moi un sentiment tendre qui se trouve naturellement entre deux amis de différent sexe, et qui sans être précisément de l'amour, et encore moins de la passion, échauffe le cœur, inspire les attentions, anime les devoirs de l'amitié, et la rend le charme de la vie.

Ce n'est pas qu'il m'ait fait l'aveu de la disposition de son cœur, il la sent et l'ignore. Croyant avoir passé l'âge d'aimer, et trop modeste pour se croire en droit d'inspirer de l'amour, il cède à un sentiment qui n'est ja-

mais plus délicieux, que lorsqu'on l'éprouve, sans le reconnoître.

Une telle amitié est ordinairement jalouse, et la conduite du chevalier avec vous, est ce qui m'a prouvé la générosité, la candeur et la beauté de son ame. Mon goût pour vous ne lui a pas échappé, cependant il vous a fait plus d'accueil qu'à qui que ce soit; il vous a aimé, dès qu'il a connu que vous m'étiez cher. Il a respecté notre secret, il a eu la même discrétion que si nous le lui avions avoué, et il regarde comme une confiance de notre part, ce qu'il ne sait que par notre imprudence, s'il pouvoit y en avoir avec lui. Ma foi, dis-je à la marquise en l'interrompant, le chevalier n'est qu'un sot de n'avoir pas entrepris davantage. Aux dispositions que je vous vois, il auroit sûrement réussi. Vous convenez qu'il vous aime? J'en suis sûre, me dit-elle.... Qu'il vous est cher? Beaucoup, ajouta-t-elle. Je ne conçois donc pas, repris-je, ce qui eût pu l'arrêter. Bien des choses, répliqua-t-elle, que vous êtes bien éloigné de supposer, et que je ne vous ferois pas sentir aisément. Quoi qu'il en soit, j'ai été charmée que le chevalier n'ait pas eu des sentimens assez vifs, ou qu'il ne les ait pas assez

démêlés, pour m'en faire l'aveu, parce que je n'y aurois peut-être pas répondu favorablement, et qu'il eût été malheureux. Un tel aveu de la part d'un homme à la mode, n'est pas même une preuve d'amour; de la part d'un homme du caractère du chevalier, c'est l'engagement le plus fort qu'il puisse prendre. Il ne lui auroit peut-être plus été possible de se guérir de sa passion, ou son amitié m'auroit toujours été suspecte. On ne veut pas se défaire forcément d'une passion, l'amour-propre humilié l'irrite de plus en plus; au lieu qu'un homme qui croit sentir l'impossibilité du succès, et qui ne s'est pas compromis, réfléchit, combat ses desirs, et se trouve payé de ses efforts par la gloire de remporter une victoire qu'il ne doit qu'à lui-même. Il lui en reste un sentiment tendre, et l'on est quelquefois aussi heureux par l'amour qu'on ressent, que par celui qu'on inspire.

Mes idées vous paroissent encore des subtilités ridicules; mais pour prévenir les questions que vous croiriez les plus embarrassantes pour moi, je vous avouerai naïvement que si j'avois un ami unique dont l'amour fit le malheur, je ne me croirois pas fort criminelle

de le conserver par quelque complaisance ; et que j'aimerois mieux donner à un ami les priviléges de l'amant, que de donner témérairement ma confiance à un homme qui n'auroit que le mérite de me plaire. Je vous dirai de plus que si j'avois une telle complaisance pour mon ami, je voudrois qu'il fût persuadé que je ne lui ferois pas un grand sacrifice, afin qu'il ne le jugeât pas lui-même assez important pour triompher en amant, c'est-à-dire, en abuser. Il y a de certains principes que je veux désormais respecter dans ma conduite ; mais que je réduis intérieurement à leur juste valeur. Cependant les choses sont bien comme elles sont, et loin de vouloir trop donner à l'amitié, je crois que la décence la plus sévère est la sauve-garde du plaisir, et sur-tout de la constance en amour.

Vous m'avez conseillé de faire des réflexions, et de plus vous m'en avez fourni le sujet. Je les ai faites, et en conséquence je suis très-déterminée à n'avoir que des amis ; je crois en mériter, et quand une femme est digne de l'amitié, elle ne doit pas se perdre par l'amour.

Je vois par expérience combien l'éducation qu'on nous donne est défectueuse et mal-

adroite. On nous vante la vertu, et on nous la présente sous un aspect rebutant ; on veut nous dégoûter des plaisirs, et c'est l'unique desir que la nature inspire. La curiosité nous porte à éclaircir nos doutes, ne fût-ce que pour sortir de la gêne où nous met la contrariété de la nature et de l'éducation. Il vaudroit beaucoup mieux, sans exagérer la vertu, ni imposer sur le plaisir, faire connoître les suites de l'un et de l'autre. Il n'y a point de passion qui nous soit aussi naturelle que l'amour-propre, toutes les autres doivent composer avec lui ; et je doute fort qu'une personne, n'eût-elle que l'orgueil pour vertu, fût tentée du sort de la femme galante la plus heureuse. Que de dégoûts et d'humiliations, qu'il faut prévenir à force de complaisances, ou dévorer avec un dépit caché ! J'ai sans doute fait ces réflexions un peu tard ; mais il est toujours tems d'en profiter ; ainsi, monsieur, si vous voulez être de mes amis, j'en serai très-flattée ; car ne comptez pas avoir dorénavant d'autre titre avec moi.

Le discours de la marquise me parut si singulier, et si peu dans l'ordre commun des femmes, que je ne pouvois pas me persuader qu'il fût aussi sérieux dans le motif que dans les ex-

pressions. Craignant néanmoins de l'aigrir, je ne jugeai pas à propos de soutenir le ton avantageux que j'avois d'abord pris avec elle. Madame, lui dis-je, vous voulez sans doute m'éprouver; car il seroit inoui qu'un instant d'humeur entre deux amans aboutît à une rupture. Monsieur, répondit-elle, j'ai été sincère dans ma foiblesse, je le suis dans le repentir, et je serai ferme dans ma résolution; n'en parlons plus, je vous prie. Je fus d'autant plus consterné des dernières paroles de la marquise, que je ne remarquois dans son ton ni dureté, ni colère: je l'aimois, j'étois piqué, humilié, et je crus n'avoir d'autre ressource, que de m'humilier de plus en plus devant elle, et de chercher à la fléchir à force de bassesses; l'orgueil en fait faire, parce qu'il compte les effacer par le succès. Je me jettai à ses genoux, je lui dis ce que j'imaginai de plus touchant, je la pressai par les prières les plus soumises, le dépit m'arracha même des larmes que je voulois lui dérober, et que je desirois qu'elle apperçut. Ce sont des mouvemens rapides de l'amour-propre qui se succédent et se détruisent tour à tour, qui paroissent contradictoires et partent du même principe.

La marquise parut émue, mais elle fut iné-

branlable. Je vous conjure, me dit-elle, d'abandonner une entreprise inutile, je veux croire que vous avez encore du goût pour moi, mais je lis dans votre cœur mieux que vous-même, et dans ce moment l'orgueil est plus offensé que l'amour. Si vous persistez à me presser, ce sera sans succès, mon parti est pris, vous croirez vous être avili, vous en rougirez, et me prendrez en aversion. Je ne veux pas vous perdre, oublions l'un et l'autre ce qui s'est passé, restons amis, c'est le meilleur parti que nous puissions prendre.

Madame, lui dis-je, en me relevant avec fureur, car j'étois encore à ses genoux, vous me mettez au désespoir, vous me haïssez; s'il vous restoit le moindre sentiment d'amour, vous n'auriez pas la liberté d'esprit que vous faites paroître, l'amour sent et suit ses mouvemens, la haine raisonne. Il n'y a que la haine qui puisse porter si loin la cruauté; songez qu'elle peut être funeste à vous-même. Vous craignez peu l'éclat, ou vous comptez beaucoup sur moi, vous me rendez sans doute justice; mais on n'est pas toujours maître de ses transports, et la passion peut égarer la probité.

A ce mot, la marquise me regardant avec une indignation froide. Je vous entends, dit-

elle, et je ne veux pas vous laisser la moindre ressource de fausseté. Si je ne vous inspire pas des sentimens de probité, je vous réduirai du moins à toute la franchise que peut avoir la scélératesse. Vous sentez tout l'odieux d'une menace ouverte qui seroit cependant le langage le moins suspect de la passion, et en me préparant les procédés les plus bas, vous cherchez à vous ménager une excuse dans les imprudences que la passion fait faire. Détrompez-vous, ou cessez de croire que vous puissiez tromper qui que ce soit sur votre motif.

L'amour heureux peut se déceler, et trahir son objet par l'indiscrétion ou l'imprudence, par l'excès du sentiment, par son bonheur même; mais la vengeance, souvent aveugle dans ses motifs, ne l'est jamais dans ses desseins; on peut se croire autorisé dans la vengeance, mais on n'ignore pas qu'on veut se venger. D'ailleurs, si vous rendez public ce qui s'est passé entre nous, vous n'apprendrez rien qu'on ne suppose déjà; mais vous prouverez encore mieux que vous êtes un malhonnête homme. Croyez-vous que je me flatte que notre intimité n'ait jamais été soupçonnée? Avec quelque prudence qu'une intrigue soit conduite, on peut empêcher qu'on ne la sa-

che; mais on n'empêche pas qu'on ne la croie. Quoi qu'il en soit, je n'ai rien à vous demander, ma prière seroit superflue, si vous avez de l'honneur; et inutile, si vous en manquez.

La marquise, sans attendre ma réponse, ou plutôt pour la prévenir, passa dans un cabinet dont elle ferma la porte, et me laissa interdit et partagé entre le dépit, la honte et l'admiration. Je sortis aussi-tôt, dans la crainte de laisser appercevoir le trouble où j'étois à ceux qui pouvoient entrer, et j'allai m'enfermer chez moi pour tâcher de débrouiller mes idées et prendre un parti. Je fus deux jours sans pouvoir me décider; enfin, soit remords, soit espérance de la ramener un jour, j'écrivis à la marquise la lettre la plus soumise, et j'y allai ensuite. Elle me reçut parfaitement bien, mais elle se conduisit avec tant de précaution, que sans qu'il parut rien d'affecté, je ne pus jamais la retrouver seule, que lorsqu'elle me vit bien convaincu de l'impossibilité de reprendre mes anciens priviléges.

Fin de la première partie.

MÉMOIRES
SUR
LES MŒURS
DE CE SIÈCLE.

SECONDE PARTIE.

J'EUS d'autant plus de soin de voir assidument madame de Saintré, que je ne voulois pas qu'on soupçonnât ma disgrace, et pour sauver mon honneur, je résolus d'en imposer au public par une inconstance apparente. Peut-être aurois-je pu mieux choisir que je ne fis; mais j'étois pressé de paroître infidelle, et j'aimois mieux être taxé de faire un mauvais choix, que d'être soupçonné d'avoir essuyé un dégoût. La comtesse de Vergi étoit alors l'objet de l'attention, par la figure et les graces, et par les avantages de la naissance et du rang. Elle étoit du petit nombre de celles qu'on cite, lorsque, pour prouver qu'une promenade a été belle, un spectacle orné et une fête brillante, on ajoute: madame une telle y étoit.

A l'égard de la réputation, je dois avouer aussi que la comtesse étoit de ces femmes dont

on exagère le déréglement, quoique la satyre pût se renfermer dans les bornes de la vérité, sans presque y rien perdre; de ces femmes dont l'amant est souvent embarrassé, et quelquefois obligé de dire à ses amis, que c'est une pauvre femme bien malheureuse, qu'elle est fort aimable, bonne amie, très-estimable au fond et à bien des égards, que le public est injuste, et prend mal à propos de certaines gens en grippe, que les femmes ne la déchirent que par envie, et que leurs sots amans répètent leurs propos pour leur plaire.

Il y a du vrai et du faux dans ces sortes d'apologies; mais malheureusement elles ne convertissent personne. Je ne voyois pas exactement madame de Vergi dans son vrai point de vue, je la trouvois fort jolie, et la conquête en étoit flatteuse par le nombre d'hommes brillans qui s'empressoient auprès d'elle, et parce qu'elle en avoit dédaigné de très-aimables, on ne peut pas être par tout. Enfin le goût que je pris pour la comtesse m'empêcha d'entendre ce qui s'en disoit, ou ne me permit pas d'y faire attention, et si l'on est étonné de mon aveuglement, on le sera encore plus de la manière dont il cessa. Sans m'arrêter ici sur les préludes de notre liaison, il suffit de dire qu'elle fut flattée de

de mon hommage, et qu'elle me donna une préférence si marquée, que mes rivaux les plus présomptueux furent obligés de renoncer à leurs prétentions, ou du moins de les suspendre.

Mon triomphe étoit si public, que l'indiscrétion de ma part eût été une sottise, et la discrétion un ridicule; un extérieur indifférent sur ma gloire, étoit le seul maintien convenable, et je le gardois avec beaucoup de dignité. Heureuse situation d'un homme à la mode, de n'être obligé ni au manége, ni aux ménagemens!

Si je trouvois madame de Vergi à la promenade, je ne l'abordois que lorsqu'il y auroit eu de l'affectation à m'en dispenser. Au spectacle on ne me voyoit jamais dans sa loge; ce ne pouvoit être une distinction que pour d'autres que moi. Je prenois une place au hazard, et j'avois le plaisir de voir les yeux se porter alternativement sur elle et sur moi. Que cette curiosité publique dit de choses à celui qui en est l'objet! Que je goûtois de plaisirs en considérant que j'occupois toutes les têtes, et que j'étois la matière de tous les discours! L'ivresse de l'amour n'est pas comparable à celle *des airs*. Si j'avois pu me voir de sang-froid, je

me serois trouvé bien fou, bien fat et bien sot.

Je n'étois alors inquiet que d'une chose dont on n'a pas coutume de faire grand compte; c'étoit du mari. Outre qu'il avoit pour moi une amitié singulière, il jouissoit d'une très-grande considération; et l'on n'outrage pas sans scrupule ceux qu'on estime.

Le comte de Vergi étoit un homme d'une probité rare, d'un sens droit, et de beaucoup d'esprit; son caractère étoit franc, un peu dur, et assez caustique; estimant peu de gens, et en aimant encore moins: il avoit une espéce de compassion pour les sots, ne se contraignoit nullement avec les fripons, et s'amusoit aux dépens des ridicules, ou ne gardoit le silence que par un excès de mépris. Il avoit d'abord été amoureux de sa femme, et il étoit devenu fort indifférent pour elle, sans qu'il parut que la conduite qu'elle tenoit y eût aucune part; car il avoit d'ailleurs, avec elle, les meilleurs procédés.

Je ne concevois pas qu'un homme d'autant d'esprit, et croyant si peu à la vertu des femmes, fût si grossièrement la dupe de la sienne; je ne pouvois attribuer un tel aveuglement qu'à cette grâce particulière, qui fait que les maris ne sont presque jamais instruits de ce

qui les regarde : c'est peut-être le seul égard dont le public soit capable.

Cependant mon estime pour lui et son amitié pour moi, me faisoient toujours craindre qu'il ne vînt enfin à ouvrir les yeux, parce qu'il auroit pu regarder comme une trahison de ma part, ce qui n'auroit été qu'un affront tout ordinaire, venant d'un homme qui n'auroit pas été aussi intimement lié avec lui que je l'étois.

Ainsi, quoique je traitasse quelquefois sa femme assez cavalièrement, je me tenois avec elle, devant lui, dans une réserve respectueuse ; pour elle, qui ne s'observoit pas tant, ni devant lui, ni devant le public ; elle donna un jour une de ces scènes d'éclat, qui scandalisent jusqu'à la cour. Il est beaucoup plus ordinaire d'y trouver des femmes qui, par des mœurs pures, une conduite irréprochable, et une piété sincère, sont l'ornement de leur sexe, que de celles qui franchissent toutes les bornes que les femmes simplement galantes n'oseroient passer. Il n'y en a jamais à la fois que trois ou quatre qui soient comme les plénipotentiaires du vice, pour protester contre la vertu et les bienséances, et la comtesse étoit du nombre.

Je fus si outré et si confus du scandale qu'elle avoit donné, que j'allai pour lui en faire des

reproches. Je ne la trouvai point, et par un contre-tems fâcheux dans l'agitation où j'étois, je rencontrai Vergi, qui remarqua mon trouble, et m'en demanda le sujet. Je ne crois pas avoir jamais été dans un embarras pareil, et l'on peut juger combien il m'importoit de lui en dérober la cause. Je lui dis donc que j'avois une migraine effroyable; la plus plate réponse est toujours celle qui se présente à un homme qui n'en peut trouver une bonne, parce qu'il la cherche. Cette migraine-là, me dit-il, ne vous est pas ordinaire; et je parierois qu'il y a quelque chose dont vous craignez de m'entretenir: vous avez tort, on peut, avec un ami, toucher certaines matières dont on ne feroit pas part à d'autres. Je compris sur le champ, qu'il étoit instruit de l'aventure de sa femme, et qu'il m'en croyoit pénétré par amitié pour lui. Je fus fort soulagé en lui voyant prendre le change, et pour entrer dans son idée, il est vrai, lui dis-je, que c'est une consolation de voir nos amis s'intéresser..... Vous pouvez compter, reprit Vergi, que personne ne prend plus d'intérêt que moi à ce qui vous regarde; mais ma foi, mon ami, il faut savoir prendre son parti, et n'estimer les choses que ce qu'elles valent.

J'avois cru d'abord être au fait; mais n'y comprenant plus rien, qu'entendez-vous, lui dis-je, par ce qui me regarde? Eh, parbleu, sans doute, reprit-il: n'êtes-vous pas l'amant de ma femme; et dans ce cas-là qui diable voulez-vous qui soit blessé de sa conduite? sera-ce moi? Ma foi, dis-je, mon cher Vergi, j'étois assez innocent pour le croire; vous me soulagez beaucoup. Cela me surprend, répliqua-t-il, vous qui êtes homme du monde, vous êtes bien peu instruit. Il y a long-tems que madame de Vergi et moi n'avons rien de commun que le nom. Vous êtes, après plusieurs autres, en possesion de mes droits, trouvez bon d'être chargé du ridicule; je suis très-persuadé que vous le pensez comme moi, mais vous croyez me devoir une politesse qui est pourtant assez mal entendue. Je vous estime trop pour penser autrement; et j'aurois très-mauvaise opinion de votre probité, si étant mon ami, et croyant m'outrager, vous aviez séduit ma femme. Je vous déclare donc que ses procédés les plus extravagans sont indifférens pour moi, ridicules pour vous, et déshonorans pour elle, supposé qu'elle puisse encore être déshonorée. J'avoue, repris-je, que vous êtes dans les bons principes; mais vous êtes peut-être le seul

mari, sans vouloir vous flatter, qui en soyez si vivement frappé, et qui les avouyiez avec courage. Je vous assure, répliqua Vergi, que sans prétendre en retirer beaucoup d'honneur, je n'avois d'abord d'autre dessein que de vous donner quelque consolation dans votre disgrace, si je vous avois trouvé plus piqué que de raison; mais puisque nous en sommes sur cette matière, j'acheverai de vous dire ce que j'en pense. Vous croyez que les autres maris ne sont pas aussi convaincus que moi de ces principes, parce qu'ils ne le disent pas, c'est qu'ils ne croient seulement pas qu'on en doute; vous seriez dans la même erreur à mon égard, si le hazard ne venoit de vous instruire de ma façon de penser. Cela doit vous faire juger de celle des autres, sur-tout lorsque vous les voyez agir en conséquence. L'activité de votre vie ne vous a pas permis encore de rien remarquer; si vous y réfléchissez, vous verrez que les choses sont précisément comme elles doivent être.

Les lois sont faites pour régler nos actions, mais les préjugés décident de nos sentimens; ces préjugés naissent des usages, et ceux de la cour diffèrent totalement de ceux de la ville. Par exemple un simple particulier est-il trahi

par sa femme, le voilà déshonoré, c'est-à-dire, ridicule, car en France c'est presque la même chose. Pourquoi ? C'est que s'étant marié à son goût, il est au moins taxé d'avoir fait un mauvais choix. Il n'en est pas ainsi des gens d'une certaine façon, dont les mariages sont des espéces de traités faits sur les convenances de la naissance et de la fortune. Voilà pourquoi nous ne connoissons point parmi nous cette qualification burlesque qu'on donne dans la bourgeoisie à un mari trompé par sa femme.

En effet à qui peut-on appliquer ce titre qu'à un homme qui étant amoureux de sa femme, et s'en croyant aimé, en est trahi ? Nous ne sommes point dans ce cas-là *nous autres*, ou s'il s'en trouve quelqu'un, c'est une exception rare : remarquez même qu'il n'y a que la première infidélité d'une femme qui donne un pareil ridicule à son mari; pour peu que les amans se multiplient, ou que la chose fasse éclat, il est bientôt détrompé, prend son parti, et rentre dans nos priviléges.

C'est par une suite de cette façon de penser qu'un bourgeois, qui, après s'être séparé de sa femme avec scandale, vient à la reprendre, est plus déshonoré qu'auparavant, parce qu'il s'en déclare publiquement par-là le vil esclave.

Il y a aujourd'hui plus de séparations, qu'il n'y a eu autrefois de divorces. S'il étoit encore permis, peu de gens de la cour quitteroient leurs femmes, parce que la manière dont on y vit est une espèce de divorce continuel. Les maris et les femmes y vivent ensemble sans aigreur, et sont toujours en état de se reprendre. Le mari n'est pas obligé d'en rougir, c'est alors un tour qu'il joue aux amans, car il est presque sûr de ne pas trouver de résistance. Les femmes sont naturellement timides, les plus décidées subissent l'ascendant du mari, le craignent et le respectent quand il le veut, à moins qu'il n'en soit amoureux. Si je voulois, je vous enleverois la mienne; mais je la méprise trop pour en avoir jamais le dessein. Elle me seroit à charge, je la trouve ennuyeuse; on lui croit de l'esprit, elle en a fort peu, je la connois mieux que vous. Quand vous la verrez de sang froid, vous remarquerez que tout son mérite vient de sa méchanceté et du tour singulier qu'elle sait donner à la médisance, ce qui lui fait tant d'ennemis, d'admirateurs et d'esclaves. Si jamais la bienséance se mettoit en honneur, on la regarderoit comme une imbécille, et il y en a beaucoup dans ce cas-là. Vous ne pouvez nier, lui dis-je, qu'elle n'ait de la grâce. Oh! je

m'y attendois bien, reprit Vergi, c'est l'éloge bannal qu'on donne à toutes les femmes qui ont l'art de préparer les noirceurs par quelques fadeurs préliminaires qu'elles emploient pour séduire les hommes. Vous êtes tous d'étranges dupes.

Au surplus je vous demande pardon, si je vous parle si librement de votre maîtresse, mon dessein n'est pas de vous en dégoûter. J'aime beaucoup mieux qu'elle vous ait qu'un autre, parce que je suis bien aise de vivre avec vous, et que vous la retirerez peut-être de l'opprobre où elle est. Il y a des femmes qui se réhabilitent par un bon choix. Si cela arrivoit, vous me rendriez ma maison plus agréable en la purgeant d'une foule d'étourdis, vifs sans idées, empressés sans objet, extravagans sans imagination, ennuyeux avec fracas, parlant mal de tout le monde, souvent sans méchanceté, d'eux-mêmes sur le même ton par indiscrétion, et toujours mal à propos, faute de caractère; ayant enfin tous les inconvéniens de l'esprit sans agrémens, et de la sottise sans tranquillité. Je n'ose me flatter d'une telle réforme chez moi : mais quoi qu'il en arrive, je n'en serai pas moins de vos amis.

Je fus si touché de la confiance de Vergi,

j'entrai si fort dans ses sentimens, que de ce moment-là, je me pris pour lui de l'amitié la plus vive, et sa femme me devint aussi indifférente que si elle eût été la mienne. Je rompis sans cela avec elle, et je n'aurois pas cru qu'elle s'en fût apperçue, sans quelques plaisanteries qu'elle m'en fit. Vergi qui remarqua notre rupture, en badina avec moi, et me dit que si je m'avisois de devenir délicat, je perdrois bien des plaisirs, à moins que la raison ne devînt à la mode.

Je ne crois pas, lui dis-je, que la mode étende jamais son empire jusques-là; je n'y compte pas non plus, reprit-il, mais cela peut arriver, tout est de son ressort en France.

Comme je ne veux pas vous tenir des propos d'humeur, et que je vois tout avec assez d'indifférence, je ne vous dirai point qu'il n'y a jamais eu de siècle aussi corrompu que celui-ci. Sur le fonds des vices, un siècle n'en doit guère à un autre; peut-être même faudroit-il, pour être juste, rabattre sur la corruption de celui-ci ce qui appartient à la folie; mais je crois qu'il n'y en a point eu de plus indécent. Par exemple, lorsque, vous imaginant me tromper, vous vous cachiez de moi, vous me faisiez beaucoup trop d'honneur; j'étois fort

éloigné de vous tenir compte d'une discrétion dont je ne vous soupçonnois pas, et je parierois bien que madame de Vergi ne vous en avoit point donné le conseil. Une femme n'a pas communément tant d'égards pour un mari; mais elle pourroit les avoir pour un amant qu'elle ne voudroit pas perdre, et à qui elle voudroit cependant faire une infidélité. Elle use alors de quelques ménagemens, et croit faire beaucoup. Si cela arrive, c'est que l'infidélité faite à un amant, peut avoir un attrait que n'a plus celle qu'on fait à un mari. Si l'amant trompé vient à s'en appercevoir, et veut se rendre incommode, il est aussitôt réformé : s'il est au contraire assez vil, ou, si vous voulez, assez sage pour fermer les yeux, il est l'objet des égards et des attentions. Il peut quelquefois essuyer de l'humeur; mais il a aussi la permission d'en avoir, pourvu que ce ne soit pas celle de la jalousie; il devient enfin un mari dans les formes, et le véritable n'est plus qu'un étranger fort content de n'être rien.

Le siècle, comme je vous le disois donc, ne deviendra pas meilleur, il ne se corrigera pas; mais il changera du moins, ne fût-ce que par l'ennui et le dégoût de l'indécence. C'est envain que la vertu s'est élevée contre les désordres

de l'amour ; l'attrait du plaisir a dû l'emporter. C'est à l'excès de la dépravation, au dégoût du désordre, à l'avilissement des mœurs ; c'est au vice enfin qu'il appartient de détruire les plaisirs et de décrier l'amour. On réclamera la vertu jusqu'à un certain point pour l'intérêt du plaisir. Croyez qu'il arrivera du changement, et peut-être en bien.

Il n'y a rien, par exemple, qui soit aujourd'hui si décrié que l'amour conjugal, ce préjugé est trop violent, il ne peut pas durer, et voici de quelle façon la révolution peut se faire.

Un homme d'un rang distingué, cité pour l'agrément, l'esprit et les grâces, avec une pointe de fatuité ; j'exige, comme vous voyez, beaucoup de qualités, parce qu'il en faut beaucoup dans un chef de secte ; cet homme rare pourra se trouver amoureux de sa femme. Je comprends qu'il combattra d'abord son penchant, ou que s'il ne peut le vaincre, il tâchera d'en dérober la connoissance au public ; mais il y a des gens bien clairvoyans sur les défauts d'autrui. Malgré toute son adresse son secret sera pénétré, et avant que d'être parfaitement démasqué, il prendra son parti de bonne grâce ; il jouera l'intrépidité ; c'est quelquefois un moyen de parvenir au courage, et c'en est

déjà un commencement : enfin un nouveau genre de singularité piquera son amour-propre, il se déclarera donc. Pendant que les femmes chanteront ses louanges de peur qu'il ne se rétracte, et avant que les hommes soient convaincus que c'est un parti sérieux, son état sera confirmé. Qu'arrivera-t-il ? quelques jeunes gens, qui regarderont cette conduite comme un ridicule neuf, voudront y avoir part, ne fût-ce que pour ravir à l'inventeur la gloire d'être unique. Le vice et la vertu sont également d'imitation. Ils joueront auprès de leurs femmes l'amour sans le ressentir, et ils y seront pris. Un mauvais principe aura un bon effet, ils deviendront véritablement attachés après avoir affecté de l'être. D'autres qui seront réellement amoureux, seront charmés d'avoir des autorités pour ne se plus contraindre, on n'entendra peut-être parler que d'époux unis, le bon air s'en mêlera, et il pourroit arriver telle circonstance qui mettroit la vertu à la mode.

L'horoscope que Vergi tiroit du siècle me paroissoit fort hazardé; cependant j'en ai déjà vu quelques exemples, et cela pourroit bien gagner.

Mon aventure avec madame de Saintré avoit déjà humilié ma fatuité; les réflexions

que Vergi me fit faire, m'en guérirent totalement. Je commençai à soupçonner que ma gloire n'étoit pas aussi généralement établie que je le supposois; que les fondemens en étoient bien fragiles, que les succès en amour ne constatent pas un mérite auquel le public soit obligé de souscrire, que le sentiment se trouve rarement intéressé dans le commerce des femmes, et qu'on est assez heureux d'y rencontrer le plaisir. Je résolus de n'y pas chercher autre chose; et, loin de tirer vanité des conquêtes que je pourrois faire, de les cacher avec soin, et de demander moi-même le secret aux femmes qui ne s'aviseroient pas de l'exiger; je reconnus, enfin, que la considération dont je croyois jouir, n'avoit d'existence que dans quelques têtes folles, et que je n'avois rien de mieux à faire, que de travailler à perdre cette sorte de considération, pour en acquérir une toute différente.

En repassant sur mes aventures, je me rappelai le rôle humiliant que j'avois souvent vu jouer à des hommes estimables à beaucoup d'égards; qui, après avoir été autrefois aussi à la mode, et aussi gâtés que je l'étois encore, faute de s'être retirés à propos d'un genre de vie que le privilége de la jeunesse fait seul par-

donner, étoient tombés dans le mépris. J'en voyois chaque jour de ceux-là sacrifiés à des étourdis comme moi, exposés aux caprices, aux infidélités ouvertes des femmes qu'ils aimoient forcément, et à qui ils étoient obligés de les passer; trop heureux de pouvoir feindre de les ignorer. Je remarquai que l'habitude des plaisirs subsiste, et peut se tourner en nécessité, quoique le goût en soit usé. En conséquence de ces réflexions, je résolus de ne pas m'exposer à partager quelque jour un sort que je trouvois si avilissant, ni à devenir un vieil agréable, dont les disgraces en amour sont méprisables, et les succès des ridicules.

J'étois précisément alors dans une position à pouvoir sortir avec honneur de la vie dissipée. Ceux qui n'ont jamais scandalisé le public, en sont moins considérés que ceux qui savent se retirer à propos du scandale. Rien ne m'en imposoit encore la nécessité; et ce fut, sans doute, ce qui me détermina à prendre ce parti. J'avoue de bonne foi, que je n'eus pas un grand effort à faire sur moi.

Quoique ma vie parût être un enchaînement de plaisirs, j'en goûtois peu, parce qu'ils s'étoient, pour ainsi dire, tournés en métier. Aucune aventure n'étoit plus en état de piquer

mon goût, si elle n'avoit quelque singularité, et celles de cette espéce sont fort rares. L'amour suffit pour occuper le cœur, et n'a pas besoin de variété, la continuité du sentiment en augmente le charme ; mais le plaisir s'éteint dans l'uniformité, et je n'étois entraîné que par le torrent de ce qu'on appelle communément des plaisirs.

Ce n'est pas que je n'aie essuyé des refus, j'en compterois autant que de succès. J'ai même éprouvé quelques-unes de ces disgraces-là à la cour ; mais c'étoit, la plupart du tems, dans un ordre mitoyen, où les femmes n'ont pas reçu cette éducation polie, qui fait regarder la vertu comme un préjugé, et le devoir comme une sottise.

L'ignorance et le mépris des devoirs produisent le même effet : l'un part d'une éducation fausse, l'autre vient d'un défaut absolu d'éducation. Voilà pourquoi on trouve quelquefois parmi des gens d'une classe supérieure, les mêmes mœurs que dans le bas peuple. Mais il y a un ordre dans la société, où l'on n'a pas droit aux abus ni au scandale, et où l'on rougiroit de s'avilir. L'éducation y laisse des traces que les passions n'effacent qu'avec peine. Quand une femme de cet état succombe, elle cède

cède à une passion long-tems combattue ; elle se rend avec des regrets, et conserve des remords. C'est pour elle qu'on peut dire qu'il y a des momens malheureux, peu de plaisirs et encore moins de tranquillité. J'apprenois quelquefois que celle qui m'avoit refusé avec le plus d'indifférence, avoit pris un amant. Si j'avois la curiosité de le connoître, j'étois tout étonné de voir que c'étoit quelqu'un qui avoit pour tout mérite une figure aimable, de la jeunesse et de la retenue ; mais qui, d'ailleurs, n'étoit point connu, et que personne ne pouvoit nommer. J'avoue que je sentois alors autant de mépris ou de compassion que de dépit. Cependant je gardois alors inviolablement le secret sur le refus que j'avois essuyé, rien ne me l'auroit fait trahir ; ce qui prouve que l'indiscrétion ne part pas uniquement de la légéreté de caractère. Je n'avois pas toujours eu, pareil cas, la même discrétion à l'égard d'une femme du monde, parce que je m'imaginois lui donner par là un ridicule.

La plupart des femmes avec qui j'avois vécu, n'avoient été que des fantaisies souvent de part et d'autre, sans délicatesse, et même sans dissimulation.

Quelques-unes avoient voulu me faire croi-

re qu'elles avoient de l'amour pour moi, et celles-là n'avoient jamais que les mêmes preuves à donner, jusqu'à ce que tout fut assez prouvé pour nous quitter.

D'autres plus précieuses, avoient tâché de me persuader que leur complaisance pour mes empressemens, ne partoit que de la force de leur amitié pour moi. Le nom de l'amitié sert également à la vraie et à la fausse pudeur.

Après la rupture, il ne me restoit guère d'autre soupçon que les unes et les autres avoient pu m'aimer, que les horreurs qu'elles disoient de moi, comme si elles avoient été capables de dépit. Je trouvois ce procédé souverainement injuste; j'ai souvent pris la liberté de leur représenter que nous n'avions pas acquis le droit de nous haïr, et j'ai quelquefois eu la précaution de faire là-dessus mes conditions avant de m'engager.

Je ne parle point du petit nombre de celles qui auroient eu une conduite régulière, si elles n'avoient pas malheureusement le cœur tendre et les sens trop vifs. Leur franchise en aimant, les remords qu'elles peuvent avoir, les reproches qu'elles se font, la honte qu'elles laissent quelquefois paroître, tout annonce qu'elles ont trahi la vertu. Ce qui contribue à

les décrier ne devroit que les faire plaindre : mais les remords d'une femme timide encouragent les ames basses à l'outrager. Il y a des femmes dans l'humiliation, faute d'avoir quelques vices de plus pour s'en retirer. Ce sont les plus exposées aux railleries cruelles de ces femmes intrépides et tranquilles dans le déréglement, qui n'ont pas même l'excuse du plaisir, qui le cherchent et l'inspirent sans le ressentir. Il semble qu'elles ne parcourent tous les degrés du désordre qu'avec dégoût, et par une curiosité froide qu'elles ne sauroient venir à bout de satisfaire.

Mon dessein n'est pas de rappeler ici toutes les femmes avec qui j'ai vécu, la plupart semblaient l'oublier, et je ne m'en souvenois quelquefois pas trop moi-même. Je n'ai voulu parler que de celles avec qui mes liaisons ont eu quelque chose de singulier, et je ne dois pas en oublier une pour qui j'avois beaucoup de goût, mais dont le commerce étoit trop orageux, pour qu'il fût supportable.

Une figure piquante, le caractère impétueux, le cœur droit, l'esprit vif, et l'imagination bouillante ; c'étoit madame de Remicourt.

Il n'étoit pas aisé de juger si ses sentimens venoient de ses idées, ou si elle pensoit d'après

ses sentimens. Ce ne fut point entre nous une liaison qui naît insensiblement du penchant, qui est préparée par degrés et se forme par le tems. Nous nous prîmes au même instant du goût le plus vif l'un pour l'autre. Elle crut trouver en moi un rapport singulier avec elle, et soit que cela fût, ou que ces sortes d'imaginations soient contagieuses, j'en fus bientôt aussi persuadé qu'elle.

Comme notre ivresse étoit pareille, je lui dis qu'il falloit laisser aux ames froides, aux amans vulgaires, la prudence injurieuse de s'éprouver réciproquement, qu'une confiance prompte devoit répondre à la sincérité de nos cœurs; que l'unique moyen de prévenir les indiscrétions que la violence d'une passion contrainte nous feroit infailliblement faire, étoit de nous y livrer avec une franchise mutuelle; que c'étoit même l'espèce de prudence qui convenoit seule à notre caractère.

Si madame de Remicourt n'eût eu qu'un sens commun tout ordinaire, elle n'eût pas trouvé ce raisonnement-là trop bon; mais les imaginations vives prennent les motifs extraordinaires pour les meilleures raisons. Il n'est pas si facile de les persuader par un raisonnement suivi, parce qu'elles sont incapables de suite.

Sa passion, ou plutôt son engouement pour moi devint extrême. J'étois un homme admirable à ses yeux, et rien n'approchoit de mon mérite. Je trouvois quelquefois ses éloges si excessifs, que je la priois de ne me pas juger avec une prévention si favorable, parce que je ne pourrois jamais justifier son opinion, et qu'elle finiroit peut-être par me mettre dans la suite au-dessous de ma valeur, ce qui seroit fort désagréable. Elle se récrioit aussitôt contre mon injustice, m'accusoit d'un excès de modestie, et prétendoit que je n'avois que le défaut de ne pas sentir tout ce que je valois. Je croyois cependant n'avoir aucun reproche à me faire là-dessus, il falloit qu'elle fût difficile en amour-propre. Sa conduite à mon égard étoit une espéce de culte, une sorte de dévotion fanatique et d'enthousiasme; il entroit dans ses attentions pour moi des délicatesses, des recherches, des scrupules, de la superstition. Cela étoit toujours flatteur, quelquefois incommode, mais cela devient tyrannique.

Apparemment que sa ferveur se relâcha, car elle commença à trouver que la mienne n'y répondoit pas. Cependant soit par reconnoissance, soit que j'eusse adopté ses idées, je n'avois jamais eu d'attentions aussi recher-

chées que j'en avois alors. Cela ne suffisoit pas encore, et notre commerce ne fut bientôt qu'une vicissitude de délicatesses, de reproches, de bouderies et de réconciliations; de sorte que de rafinemens en rafinemens nous faisions réciproquement notre supplice. Cela alloit souvent jusqu'à des projets de rupture. Nous soupçonnâmes enfin que nous ne nous convenions pas autant que nous l'avions cru, et que c'étoit peut-être parce que nous nous ressemblions trop.

Enfin les choses en vinrent au point, qu'après une altercation très-vive, nous convinmes de bonne foi que nous ne pouvions absolument plus vivre ensemble et qu'il falloit cesser de nous voir, pour continuer du moins de nous estimer et peut-être de nous aimer. Nous nous jurâmes une séparation éternelle avec autant de solemnité, de protestations et de sermens, que nous en avions employés autrefois pour nous jurer un amour immortel. Madame de Remicourt me rendit mes lettres, et je sortis pour lui renvoyer les siennes.

Je ne m'étois jamais trouvé si content. Je me sentois soulagé, délivré d'un poids accablant, et je respirois comme un homme qui sort d'esclavage.

Je rentrai chez moi, je pris les lettres; mais avant que de les envoyer je voulus les relire en commençant par la première. Je n'allai pas loin sans me sentir attendri; je poursuivis, et mon émotion alla jusqu'au saisissement. Je n'eus pas la force d'achever; je ne vis plus que l'excès de l'amour que madame de Remicourt avoit eu pour moi. J'en conclus qu'il étoit impossible qu'elle eût cessé de m'aimer, et que je serois le plus ingrat des hommes, si je n'allois pas lui demander mille pardons; je partis à l'instant.

Moins la démarche que je faisois étoit attendue, plus elle étoit propre à toucher madame de Remicourt. Elle me reçut avec des transports incroyables. Je voulois lui demander grâce, elle vouloit avoir tous les torts; jamais raccommodement ne fut plus vif, et nous passâmes plusieurs jours dans un état aussi délicieux que nous en eussions jamais éprouvé.

Notre félicité ne fut pas longue, les orages recommencerent, et nous nous séparâmes enfin sans retour. Je me souviens qu'avant de lui renvoyer ses lettres, je relus les dernières, c'est-à-dire, celles que je n'avois pas lues, lors de la brouillerie dont je viens de parler, parce que les premières avoient suffi pour me ramener.

Si j'avois ce jour-là achevé la lecture, je n'aurois pas été tenté de renouer. J'aurois vu que si les premières étoient pleines de transports, les dernières annonçoient la froideur. Ce n'étoit plus qu'un tissu de galanteries d'usage qu'on emploie pour couvrir le refroidissement, et qui en font la preuve.

Madame de Remicourt est la seule femme pour qui j'aie conservé un intérêt de compassion. Elle étoit de cet état où l'on se regarde comme femme de condition; mais qu'à la cour on ne prend jamais que pour de la bourgeoisie. Je l'ai revue dans la suite, et même avec amitié; elle m'a assuré que depuis notre rupture elle avoit eu la conduite la plus régulière, sans avoir pu effacer dans les sociétés de son état l'impression qu'on y avoit de sa vie passée, qu'on ne lui faisoit plus le même accueil, qu'on cherchoit même à l'écarter, et que sa vie étoit fort triste.

Qu'il y a de femmes d'un rang mitoyen qui se perdent sans ressource, pour avoir le travers plutôt que le plaisir de partager les folies du grand monde! Après avoir paru sur les listes des gens à la mode, il ne reste pas à une bourgeoise les moyens de se réhabiliter, comme si elle n'étoit pas sortie de sa classe. Ses pa-

reilles s'élevent contre elle par jalousie encore plus que par honneur, et les femmes du monde cherchent à la punir d'avoir eu l'insolence de vivre comme elles, et à leur préjudice. Une foiblesse d'éclat pour une bourgeoise, et une lâcheté pour un militaire, sont de ces choses dont on ne se releve point; au lieu que la galanterie n'est souvent dans un rang plus élevé que le présage de la dévotion et de la considération qui la suit.

Je crois que madame de Remicourt a pris dans la suite le parti de la dévotion, et avec son caractère elle doit y être aussi tourmentée et aussi malheureuse qu'en amour.

Sans m'arrêter davantage sur le détail de mes égaremens, je reviens au projet que je formois d'embrasser un genre de vie plus convenable. La mode et la contagion m'avoient engagé dans la carrière de la fatuité; j'y avois ensuite mis du dessein, de la méthode et du système; je résolus d'en employer encore, pour m'en retirer, et me faire une existence nouvelle.

Croiroit-on qu'il n'est pas toujours permis d'abjurer la folie avec un éclat qu'un certain public regarde comme un nouveau scandale? On a imaginé une sorte de décence à ne pas

abandonner trop brusquement ses travers ; il faut tourner à la raison par degrés. Pour cet effet je pris le parti de m'occuper sérieusement de ma fortune, de m'appliquer au service, et de sortir ainsi du tourbillon qui m'emportoit vers tous les objets, excepté ceux qui auroient dû me fixer.

J'avois remarqué plus d'une fois que le service est en France la profession la plus honorée, la plus suivie et la moins perfectionnée. Elle sera toujours celle de la noblesse, parce qu'elle en est l'origine, que les fondateurs de la monarchie étoient des conquérans, et que la constitution de l'Etat est militaire. On exerce cette profession avec honneur, rarement avec application, et presque jamais comme un objet d'étude. La plupart de ceux qui s'y livrent avec le plus d'ardeur, ne soupçonnent pas que la guerre exige autre chose que du courage, et croient que d'avoir vieilli, c'est avoir de l'expérience.

Les subalternes roulent de garnison en garnison, où l'oisiveté fait leur existence. Ils savent le détail du régiment où ils servent, et n'ont jamais pensé qu'il y eût un art de la guerre. Ceux que leur naissance place dans un rang plus élevé, n'en ont pas plus d'idée,

et remplacent l'oisiveté par les plaisirs. Ainsi toute la valeur qui est naturelle à la nation, lui seroit souvent inutile et quelquefois funeste, s'il ne s'élevoit de tems en tems des génies heureux qui naissent avec le talent, et acquierent l'art d'employer tant de bras et de courage pour la défense et la gloire de l'Etat.

Je ne prétens pas que cette négligence de s'instruire soit un vice universel. Il faut même avouer qu'il y a déjà quelque tems que les choses commencent à changer. On voit des officiers de différens grades observer, réfléchir et se former une théorie. Peut-être l'émulation deviendra-t-elle générale, et alors il sera aussi honteux d'ignorer les principes de sa profession, qu'il a fallu d'abord de courage pour chercher à s'en instruire.

Un grand homme a dit que la guerre étoit un art pour les hommes ordinaires, et une science pour les hommes supérieurs; il y en a encore beaucoup pour qui ce n'est qu'un métier.

Ces réflexions me vinrent d'autant plus à propos, qu'on étoit près d'entrer en campagne. Je joignis mon régiment plutôt qu'à l'ordinaire. On sait qu'il n'y a pas un colonel qui

ne soit sincérement persuadé que son régiment est le mieux composé de l'armée, celui où l'exercice se fait le mieux, où la discipline est la plus exacte, la subordination la mieux établie, que ce bon ordre est particulièrement dû à ses soins, et qu'il ne s'en est pas reposé sur un vieux lieutenant-colonel.

J'étois plus que personne dans cette opinion, et il est certain que personne n'avoit jamais été plus que moi le modèle de son régiment. Je m'en applaudissois; mais lorsque j'y revins avec l'esprit du devoir, je fus fort étonné du peu de discipline que j'y trouvai; la valeur étoit la seule qualité militaire qui s'y fit remarquer avec éclat.

Comme j'étois dans la disposition de réfléchir, je ne fus pas long-tems à reconnoître que j'étois le principal auteur du désordre que je voyois. Tous, jusqu'aux derniers subalternes, étoient mes imitateurs, et ils m'avoient si fidellement copié, que tous étoient gens de bonne compagnie; aucun n'étoit officier, mais aussi aucun n'auroit été déplacé dans le monde, et la plupart auroient été, comme leur modèle, extravagans à la cour, impertinens à la ville, et par tout insupportables aux gens sensés.

J'avois trop de part au dérangement qui me blessoit, pour être en droit de le reprendre avec hauteur. Je résolus donc de détruire le mal comme je l'avois fait naître, c'est-à-dire, par mon exemple.

Après avoir donné les premiers jours au plaisir de me retrouver avec mes camarades, je m'appliquai à gagner leur confiance sur nos devoirs, comme je l'avois eue sur les plaisirs.

Je leur dis que je desirois fort qu'il y eût dorénavant plus d'application au service qu'il n'y en avoit, que je le demandois d'amitié, et que c'étoit la plus grande marque qu'ils pussent me donner de la leur. Ils me répondirent d'une manière assez satisfaisante; mais ils crurent apparemment que ce n'étoit de ma part qu'un caprice de raison qui ne devoit pas avoir le privilége de durer plus qu'un autre; car je ne m'apperçus pas que mes exhortations produisissent beaucoup d'effet. Je leur en fis mes plaintes avec sécheresse, et voyant que je n'opérois rien, je parlai avec dureté, et m'adressant à un des principaux officiers, je le traitai publiquement avec une hauteur outrageante. Je crus que l'exemple seroit d'autant plus frappant que c'étoit de tout le corps l'homme le plus estimé.

Ce fut sans doute ce qui m'engagea à m'adresser à lui de préférence, pour faire plus d'impression sur les autres. J'aurois dû faire attention que cet officier, d'une naissance obscure, n'étoit parvenu que par une sagesse égale à sa valeur, que je lui avois même rendu des services, et que s'ils imposent des devoirs d'obligation à ceux qui les reçoivent, ils en exigent de délicatesse de ceux qui les rendent. J'avois épuisé les airs, je commençois à avoir des sentimens, mais j'ignorois encore les égards.

Je ne tardai pas à faire ces réflexions, et à me reprocher ma vivacité. J'aurois fait à cet officier une excuse publique, si je n'avois pas craint de donner atteinte dans cette circonstance au projet que j'avois de rétablir la subordination. Je résolus donc de réparer à force de distinctions la mortification que j'avois pu causer à un homme estimable.

J'étois dans ces dispositions, lorsque le lendemain matin il vint chez moi. Vous n'ignorez pas sans doute, me dit-il, ce qui m'amène ; ne croyez pas cependant que je fasse une telle démarche sans répugnance. Je vous ai des obligations, je vous sacrifierois ma vie, mais je ne dois pas vous sacrifier mon honneur, et vous l'avez blessé. Je sais la distance qu'il

y a de vous à moi; plus d'égalité me rendroit peut-être moins sensible; quelques-uns de mes camarades pourroient trouver des dédommagemens dans leur naissance et leur fortune; pour moi qui sans naissance et sans biens n'ai d'existence que dans l'honneur, il ne m'est pas permis d'y être insensible.

Mon premier mouvement fut d'être révolté, que le moindre subalterne fût en droit de demander raison à son supérieur d'une offense, quelle qu'elle fût, dont le service eût pu être l'occasion. La subordination n'est sans doute pas parmi nous telle qu'elle devroit être, et je fus sur le point de le traiter encore avec plus de hauteur que je ne l'avois fait; mais comme il y a dans nos mœurs des points délicats sur lesquels il eût été dangereux pour un homme de mon âge d'écouter la raison au mépris du préjugé, je répondis froidement à cet officier que j'allois le satisfaire. Je m'habillai sur le champ, nous sortîmes ensemble, et nous fûmes nous battre dans un lieu écarté. Le combat ne fut pas long, je fus dangereusement blessé, et je tombai. Il courut à l'instant me chercher les secours dont j'avois besoin, et me fit transporter chez moi.

Je ne doutois pas qu'il ne prît aussitôt la

fuite, mon premier soin fut de lui faire signe de s'approcher. Il le fit avec toutes les marques du désespoir, je lui dis à l'oreille que je lui défendois de s'éloigner, de fournir par sa retraite des preuves contre lui, et qu'il pouvoit compter sur ma discrétion. Il resta donc auprès de moi, son obéissance coûtoit à ses remords il en paroissoit déchiré, et l'excès de sa douleur auroit suffi pour découvrir la vérité, qui d'ailleurs ne fut ignorée de personne. Ce sont de ces occasions où l'on ne dit rien, parce qu'on sait tout.

Je fus plusieurs jours dans le plus grand danger, et il n'étoit pas encore cessé, lorsque je vis arriver le comte de Canaples. Je fus également touché et confus de son attention par les raisons que je dirai.

Il étoit avec madame de Canaples dans une de ses terres qui n'étoit qu'à quelques lieues de la ville où mon régiment se trouvoit alors, et sur la nouvelle de mon aventure il étoit parti pour venir me chercher, et me faire transporter chez lui, où il jugeoit que je serois plus agréablement pendant ma convalescence que dans une ville de garnison.

A peine fus-je en état de souffrir le transport qu'il donna des ordres en conséquence, sans

sans me consulter, et me dit avec l'autorité de l'âge et de l'amitié, qu'il falloit partir avec lui. Je me laissai plutôt conduire que je n'y consentis ; je ne savois pas trop moi-même quelles étoient mes dispositions. Le fonds de tendresse que j'avois conservé pour madame de Canaples, portoit une secrete satisfaction dans mon ame; mais le respect que je lui devois, la négligence que je lui avois témoignée depuis plusieurs années me faisoit rougir intérieurement de paroître devant une femme avec qui j'avois de ces torts qui blessent le sentiment, et qu'elle devoit sentir d'autant plus vivement, qu'elle avoit trop de hauteur pour me les reprocher, et qu'elle s'étoit fait un devoir d'en oublier les motifs.

En effet, depuis que je m'étois livré au torrent de la dissipation, la maison du comte de Canaples étois celle où je paroissois le moins : je n'y allois plus que par devoir, et quand on ne fait que ces sortes de visite, on n'en fait pas même autant que le devoir l'exige.

Je ne doutois point que la comtesse ne l'eût remarqué, et je ne m'estimois pas assez peu, pour croire que c'eût été avec indifférence. Pour le comte de Canaples c'étoit l'homme le plus essentiel, le moins attentif, et qui exigeoit

le moins d'attentions. Il m'aimoit, il m'avoit rendu service, et cela lui suffisoit pour compter sur mon amitié et ma reconnoissance ; du reste il s'embarrassoit peu que je lui rendisse des soins, il mettoit mes absences sur le compte des plaisirs qu'il regardoit comme une excuse, et comme le privilége de mon âge.

Madame de Canaples me reçut avec toutes les marques de l'amitié la plus tendre ; elle eût pour moi toutes les attentions possibles, et telles qu'elle auroit pu les avoir pour l'amant ou le fils le plus cher. Les sentimens que je n'avois jamais perdus, et qui se réveillent si aisément pour le premier objet qu'on a aimé, se ranimerent bientôt dans mon cœur. Je jugeai qu'elle n'avoit pu cesser de m'aimer ; que mes dissipations, loin de l'avoir guérie, n'avoient fait qu'irriter sa passion, que j'avois eu trop d'impatience, et que si j'avois persévéré encore quelque tems auprès d'elle, j'en aurois infailliblement triomphé. Je conclus de là que mon bonheur n'avoit été que différé, et qu'il n'en étoit que plus sûr. Je n'étois plus comme autrefois ce jeune homme timide, modeste, présumant peu de soi, et dont les desirs pouvoient être réprimés par le respect ou par sa propre vertu.

J'étois bien dans la résolution de quitter le rôle méprisable d'homme à la mode que je jouois depuis quelques années avec le scandale le plus brillant ; mais je ne voulois pas renoncer aux plaisirs. Je pensois au contraire qu'un attachement honnête étoit ce qui convenoit mieux au nouveau plan de vie que je projettois.

Plein de ces idées je résolus de m'expliquer et de renouer avec madame de Canaples ; car je n'y voyois seulement pas la moindre difficulté. Je me croyois si sûr de son cœur, j'étois si persuadé de la satisfaction que lui causeroit mon retour, que je crus devoir par générosité lui demander pardon de mes crimes, pour ménager du moins son amour-propre.

L'image que je me formois de la vie délicieuse que j'allois mener, me rendit en peu de tems la santé ; et comme il ne m'étoit pas difficile de trouver l'occasion d'entretenir madame de Canaples, je lui dis un jour que j'étois bien honteux d'avoir si peu senti le bonheur de lui plaire, et d'avoir préféré au charme de vivre auprès d'elle, les vains amusemens où je m'étois livré, que les remords que j'en avois.... J'allois continuer, et me répandre en protestations vives ; mais je fus si étonné de voir madame de Canaples me regarder avec une hau-

teur imposante, que je n'eus pas la force de poursuivre. Elle ne m'en laissa pas même la liberté; car elle me quitta sur le champ, et pour toute réponse laissa tomber sur moi un regard fier et méprisant.

Qu'on se figure un homme avantageux, gâté, convaincu de son mérite, et qui se voit humilié par celle à qui il croyoit aller faire grâce. Je fus étourdi de l'accueil; cependant ce ne fut pas ma vanité qui souffrit le plus: je ressentis plus de douleur que de honte, parce que j'avois autant d'amour que de respect pour madame de Canaples.

Aussitôt que je fus revenu à moi, je fis beaucoup de réflexions sur le mauvais succès de ma démarche; je tâchai de pénétrer si je devois absolument renoncer à tout espoir, et je restai dans l'indécision, sans pouvoir prendre de parti.

Dès ce moment madame de Canaples ne me mit plus à portée de la trouver seule; au lieu de me traiter avec amitié devant le monde, comme auparavant, elle se bornoit à la politesse, et je voyois qu'il n'y avoit que la prudence qui l'empêchât d'aller jusqu'au dédain.

Je compris que je devois renoncer à mes prétentions; mais comme je ne voulois renoncer ni à son amitié ni à son estime, je ne cher-

chai plus qu'à lui marquer le repentir de lui avoir déplu. Je me flattois de le lui prouver par ma conduite; mais comme je devois bientôt partir avec le comte de Canaples pour l'armée, je ne croyois pas que le peu de tems que je resterois chez lui fût suffisant pour que madame de Canaples pût appercevoir dans ma conduite seule les dispositions où j'étois à son égard, ainsi je résolus de lui parler quelque précaution qu'elle prît pour m'éviter.

Deux jours après l'ayant vue entrer seule dans le parc, je la suivis sans être apperçu, et je la laissai s'engager assez avant, pour qu'elle n'eût pas le tems de retourner si promptement au château, que je ne pusse m'expliquer. Je pris si bien mes mesures, que je la croisai au détour d'une allée. Aussitôt que je me présentai à ses yeux, elle se détourna pour s'éloigner. Madame, lui dis-je en la suivant, daignez m'entendre. Alors voyant qu'elle ne pouvoit m'éviter, elle s'arrêta et me regardant avec une fierté mêlée de colère: Je trouve bien singulier, dit-elle, que je ne sois pas libre chez moi, et que vous osiez me suivre sans mon aveu. Je suis persuadé, lui dis-je, madame, que le motif de ma témérité me le fera pardonner. J'ai eu le malheur de vous déplaire,

j'en suis assez puni par mon repentir ; mais je le serois trop, si vous l'ignoriez. Je n'aurois pas eu la force de partir, sans vous en instruire ; je serois trop malheureux, si en renonçant aux sentimens les plus chers à mon cœur, je ne conservois pas du moins quelques droits à votre compassion, à votre estime, et, si je l'ose dire, à votre amitié. Je vous promets que vous n'aurez pas lieu de regretter de m'avoir accordé la grâce que je vous demande, et quels que soient mes sentimens, vous n'aurez pas le moindre reproche à me faire. Je ne vous en ferai donc point, reprit madame de Canaples, puisque vous reconnoissez votre faute, je l'oublie dès ce moment, n'en parlons plus, et soyez sûr qu'à ce prix vous n'aurez point de meilleure amie que moi.

La douceur de sa réponse m'ayant rassûré, me permettez-vous, lui dis-je, madame, de vous demander par quelle raison vous avez eu avec moi deux procédés si différens sur le même sujet ? Lorsque j'osai, il y a quelques années, vous déclarer l'impression que vous aviez faite sur mon cœur, vous m'interdîtes à la vérité toute espérance ; mais vous me parlâtes du moins avec intérêt, votre bonté tâcha de me consoler de la loi sévère que m'imposoit

votre vertu. Qu'ai-je fait depuis que de vous déclarer que j'ai conservé des sentimens que leur constance n'a rendus que plus excusables? Cependant loin d'y compatir, avec quel mépris n'en avez-vous pas reçu l'aveu ! Suis-je devenu méprisable à vos yeux ? Pardon, madame, si j'ose vous rappeler vos bontés passées, et si je vous prie de m'éclaircir. S'il me restoit le moindre doute sur un article si important pour moi, comment pourrois-je me flatter de l'amitié, et par conséquent de l'estime à laquelle vous me permettez de prétendre ?

Quoique la question que vous me faites, répondit madame de Canaples, soit presque déjà manquer à la promesse que vous venez de me faire de ne jamais me rappeler le passé, je compte assez sur votre parole à l'avenir, pour vous donner le dernier éclaircissement que vous desirez sur un sujet dont il ne sera désormais plus question entre nous.

Si je reçus avec une sorte d'indulgence l'aveu que vous osâtes, dites-vous, faire autrefois, ce fut précisément parce que vous ne l'osâtes pas : ce ne furent pas la témérité, la confiance et encore moins l'espoir qui vous guiderent; vous cedâtes à un sentiment ignoré, à un mouvement involontaire ; une surprise réciproque

ajouta-t-elle, en rougissant, nous fit obéir à une impression dont l'effet seul nous dévoila le principe. Mais aujourd'hui que le commerce du monde vous a éclairé, et peut-être perverti; aujourd'hui que vous connoissez vos devoirs, et que vous devez respecter les miens, l'aveu de vos sentimens qui pouvoient être innocens dans leur naissance, et peu-être flatteurs, si mon état l'eût permis, ne seroit maintenant pour moi qu'un outrage qui vous rendroit criminel et méprisable à mes yeux. Pourriez-vous sans rougir, oublier ce que vous devez à moi, à monsieur de Canaples, à ses bontés, à sa confiance, je dirai plus, à l'erreur où il est à votre égard, ce qui vous rendroit plus coupable, que si vous lui étiez suspect ?

Quoique le discours, ou du moins le dessein de madame de Canaples ne tendît pas à m'inspirer de l'espoir, peut-être s'en glissa-t-il dans mon cœur; car je cherchai à prolonger cette conversation; c'étoit au moins parler de ma passion; et fut-elle sans retour, c'est déjà une faveur que d'en occuper l'objet aimé. J'allois donc répondre; mais madame de Canaples m'imposa silence. Brisons là, dit-elle, en voilà peut-être trop, souvenez-vous de votre parole, et que ce soit pour la dernière fois. Nous

étions alors près du château, où elle rentra; je la suivis sans oser lui répliquer, et nous rejoignîmes la compagnie.

Depuis ce moment-là je fus plus occupé que jamais de madame de Canaples; mais je ne tentai pas de lui reparler de mes sentimens, j'aurois même été fâché, ou embarrassé de me trouver seul avec elle, dans la crainte de l'irriter par mes discours, ou de me rendre suspect par la façon dont j'aurois gardé le silence. Je me bornai à l'aimer en secret, et à lui prouver mon respect et ma soumission, sans examiner quel pouvoit être le fruit de ma persévérance.

La manière dont j'étois obligé de vivre avec madame de Canaples étoit pour moi une contrainte assez dure; cependant je la quittai avec un regret infini, lorsqu'il fallut partir avec monsieur de Canaples.

Je servis presque toute la campagne sous ses ordres; et comme il n'aimoit pas à écrire, il me chargeoit de répondre pour lui à toute les lettres qu'il recevoit de sa femme. Je m'acquittois de cette commission avec un plaisir vif, mais avec autant de simplicité qu'un secrétaire l'auroit pu faire, à peine me permettois-je de parler de mon respect, tant je craignois d'y mêler d'autres sentimens qu'elle m'avoit

défendu de lui rappeler. Monsieur de Canaples n'avoit pas la moindre part à ma discrétion ; car il ne se donnoit seulement pas la peine de lire ce que j'écrivois ; mais il remarqua bientôt que sa femme ne faisoit pas, dans ses lettres, la moindre mention de moi ; il en parut piqué, et me dit de lui en faire des reproches dans la première lettre. Je m'en étois aussi bien apperçu que lui ; mais je n'en avois pas été aussi piqué. Je savois qu'elle étoit incapable d'une telle impolitesse ; elle m'avoit permis de compter sur son amitié, ainsi son procédé ne pouvoit partir ni du dédain, ni de l'indifférence. J'en conclus donc qu'elle ne gardoit le silence, à mon égard, que dans la crainte d'en parler avec trop d'intérêt ; je vis enfin ce qu'elle vouloit me cacher, et ce fut par les précautions même qu'elle prenoit pour me le cacher ; les précautions des ames honnêtes sont presque toujours des indiscrétions.

Je me gardai bien de lui faire les reproches dont monsieur de Canaples m'avoit chargé ; mais lorsque je lui présentai la réponse que j'avois faite, il me demanda si j'avois eu soin de dire à sa femme ce qu'elle méritoit. Je crois que oui, lui dis-je. J'en suis bien aise, reprit-il ; voyons un peu, et là dessus il prit la lettre et

la lut : eh ! que diable, dit-il, après avoir lu, il n'y en a pas un mot ; voilà de beaux ménagemens que vous avez-là, oh je vais ajouter, moi, ce qui manque à l'épître. Il prit la plume et écrivit à madame de Canaples qu'elle ne méritoit guère l'attachement que j'avois pour elle par l'indifférence qu'elle montroit pour moi ; qu'il m'avoit toutes les obligations possibles, que je lui étois devenu nécessaire, qu'il ne pouvoit trop se louer de mon amitié, ni me donner assez de marques de la sienne. Qu'il falloit bien qu'il lui fit des reproches, puisqu'elle les méritoit, et que je refusois de les lui faire. Il finissoit par l'exhorter à m'aimer un peu plus qu'elle ne faisoit.

J'ignore quelle eût été sa réponse, car elle n'eut pas le tems de la faire, elle reçut presque aussitôt une nouvelle trop intéressante, pour qu'elle fût occupée d'autre chose. Nous étions à la veille d'une action, et nous avions jugé à propos de n'en rien marquer à madame de Canaples, pour lui épargner des inquiétudes. Il y eut en effet le lendemain une affaire fort vive, où monsieur de Canaples et moi fûmes blessés.

Madame de Canaples apprit bientôt avec le public la nouvelle de la bataille, et son mari

étant un officier trop considérable pour n'être pas nommé dans les nouvelles générales, elle sut qu'il étoit blessé : ne recevant point alors de lettres particulières qui calmassent ses craintes, elle partit et arriva peu de jours après nous dans la ville où nous avions été transportés.

L'état où elle trouva monsieur de Canaples la pénétra de la plus vive douleur. La blessure qui d'abord n'avoit pas paru dangereuse, l'étoit devenue au point qu'il n'y avoit plus d'espérance. Monsieur de Canaples le sentit lui-même ; il témoigna à sa femme combien il étoit sensible à l'empressement qu'elle avoit eu de le venir voir, lui demanda son amitié pour moi, la pria de me faire ses adieux, de me donner tous les soins dont j'aurois besoin, et mourut entre ses bras.

Je ne fus pas témoin d'un si triste spectacle, quoique je fusse dans la même maison, ma blessure me retenoit au lit malgré moi, et j'y demeurai encore long-tems. Je n'ai jamais éprouvé de douleur plus vive et plus sincère que celle que me causa la mort de monsieur de Canaples. Je ne sentis alors que la perte de mon ami, je ne vis dans madame de Canaples qu'une femme à qui la mémoire de son mari

devoit être chère. Il sembloit que l'amour que j'avois pour elle fut suspendu dans mon cœur, pour le laisser tout entier à l'amitié.

Madame de Canaples ne m'avoit fait qu'une visite en arrivant, après avoir vu son mari; et depuis ce moment jusqu'à celui de sa mort, elle ne l'avoit pas quitté; mais un objet si affligeant ne lui permettant pas de demeurer ensuite dans son appartement, elle passa dans le mien. Nous pleurâmes ensemble, et ce ne fut qu'en partageant sa douleur que j'essayai de la consoler. Elle me fit part des derniers sentimens de monsieur de Canaples, me témoigna qu'elle étoit fâchée que sa situation et la décence ne lui permissent pas de me donner elle-même les soins dont je pouvois avoir besoin, et partit le jour même pour retourner dans ses terres.

A peine étoit-elle partie qu'on me remit le testament de monsieur de Canaples, qui, n'ayant que des parens éloignés, donnoit à sa femme généralement tous ses biens. Je lui écrivis à l'instant pour l'en instruire, et lui mandai qu'aussitôt que je serois en état de partir, j'irois lui rendre compte de ses affaires. J'y allai un mois après. Il ne parut pas que les biens considérables dont elle se trouvoit maîtresse

absolue, eussent diminué le sentiment de la perte qu'elle avoit faite. Mais si elle étoit peu sensible à une fortune brillante, ceux de la cour, qui pensoient à des établissemens, n'eurent pas la même indifférence. Madame de Canaples étoit par elle-même en état de prétendre à tout; et les nouveaux avantages qu'elle tenoit de la fortune, faisoient que peu de gens étoient en droit d'aspirer à elle. Belle, jeune encore, à peine avoit-elle trente-deux ans, riche, et jouissant de la considération qu'une conduite soutenue donne toujours à une femme raisonnable, elle fut recherchée par tous ceux qui pouvoient se présenter sans présomption, et il n'y en eut aucun à qui elle n'interdît toute espérance; de sorte qu'on la regarda bientôt comme une femme qui étoit déterminée à jouir tranquillement de son opulence, et de l'indépendance de son état de veuve, et je le crus comme les autres.

Je n'en avois jamais été aussi amoureux que je l'étois alors, parce que je ne l'avois jamais si bien connue, et j'osois moins lui en parler qu'auparavant. Le rang et l'état de ceux qu'elle avoient refusés, n'étoient pas propres à me donner des espérances; et il y auroit encore eu plus de témérité et d'offense à lui parler de ma

passion, sans lui avouer en même-tems que j'osois aspirer à m'unir avec elle. Je me bornois à chercher de plus en plus à lui plaire, sans porter mes vues plus loin.

Il y avoit déjà du tems que je vivois ainsi chez elle; et comme il n'eût pas été décent que j'y eusse, pour ainsi dire, passé ma vie, sans le prétexte de ses affaires, je n'en avois pas pressé la conclusion. On étoit près de rentrer en campagne, et j'aurois voulu, avant de partir, être moins incertain que je ne l'étois, sur mon sort; madame de Canaples m'en fournit enfin l'occasion.

J'avois eu la discrétion de ne lui pas parler des différentes propositions de mariage qui lui avoient été faites, elle m'en fit elle-même la confidence. Je n'ai point été étonnée, me dit-elle, qu'on ait supposé que ma fortune présente me feroit penser à quelque établissement brillant, mais il ne feroit pas mon bonheur, et ma vanité n'en seroit pas flattée; et peut-être ai-je celle de croire que je n'en ai pas besoin. Quoi qu'il en soit, je me propose de faire un autre usage des bienfaits de monsieur de Canaples, un usage qui soit digne de moi et du respect que je conserve pour sa mémoire. C'est ce même respect qui m'a fait accepter le don de ses

biens. Quoiqu'il n'eût que des parens assez éloignés, pour qu'ils n'cussent pas dû compter avec certitude sur sa succession, s'ils n'ont pas eu part aux dispositions qu'il a faites, je veux qu'ils en retirent les mêmes avantages: et comme il n'y en a aucun qui lui appartint de plus près que vous, ni qu'il vous eût préféré, je prétends contribuer à votre avancement, vous mettre en état d'épouser une fille d'une naissance égale à la vôtre, et vous faire un sort qui vous dispense de vous mésallier; sacrifice toujours dur à un homme de qualité, et dont il est rarement dédommagé par les suites.

Ah! madame, lui dis-je, pouvez-vous me marquer à la fois, tant de bonté et de rigueur! vous voulez, dites-vous, contribuer à mon bonheur, vous savez qu'il n'y a qu'un moyen de l'assurer. Vous n'ignorez pas que mon premier sentiment a été de vous aimer; le tems, l'expérience et le parallèle de vous et de toutes les femmes, n'ont fait que le fortifier dans mon cœur. J'ai osé vous en reparler une seule fois, plus emporté par la passion, qu'animé par l'espoir; mais le remords de vous avoir déplu, mon respect pour vous et pour monsieur de Canaples, la réflexion sur l'amitié dont il m'honoroit, m'ont fait garder le silence, et même combat-

tre

tre mes sentimens sans succès. Lorsque nous avons eu le malheur de le perdre, je n'ai d'abord senti que mes regrets et votre douleur; mais enfin, ma passion pour vous n'ayant pu s'affoiblir pendant qu'il vivoit, et étant aujourd'hui devenue légitime; j'ai été retenu par la décence. Les partis distingués que vous avez refusés, et que je n'ignorois pas, m'ont fait voir avec chagrin, combien je vous conviendrois peu. Je n'aurois pas craint, en me présentant, d'être suspect d'intérêt, mais de consulter trop peu le vôtre. Les bontés que vous venez de me marquer, m'inspirent la confiance dont j'avois besoin; dispensez-moi de les accepter, madame, ou mettez-y le comble en m'accordant votre main; je ne dois les recevoir qu'à ce prix.

Avez-vous dû penser, reprit madame de Canaples, qu'une augmentation dans ma fortune m'eût rendue plus considérable à mes yeux que je ne l'étois auparavant, et que si je vous eusse dans un tems jugé digne de mon choix, j'eusse pu dans un autre penser différemment, sans autre raison que le caprice du sort? Croyez que je m'estime assez, pour ne pas faire dépendre des événemens, l'opinion que j'ai de moi. Ce dont je pourrois encore être plus offensée, est la répugnance que vous

montrez à recevoir quelques légers services de ma part. Votre délicatesse seroit placée à l'égard de tout autre ; mais les offres que je vous fais ne sont qu'une disposition naturelle, un usage honnête et légitime des biens de monsieur de Canaples ; et quand il en seroit autrement, si vous m'estimez autant que vous le dites, vous ne devez par craindre, ni être humilié de m'avoir obligation. L'amitié ne se prouve pas moins par les biens qu'on reçoit d'un ami que par ceux qu'on lui fait ; trop de délicatesse est une défiance injurieuse, et l'on en doit quelquefois le sacrifice au plaisir qu'il a de nous obliger.

Non, madame, lui dis-je, je ne rougirois point de vous devoir : l'intérêt que vous voudriez bien prendre à mon sort, ne pourroit que me faire honneur ; mais j'attends encore plus de vos bontés. Pourquoi vous occuper simplement de ma fortune, quand vous pouvez faire mon bonheur ? Si quelqu'un est assez heureux pour avoir touché votre cœur, j'en gémirai, je respecterai votre goût, et me condamnerai au silence, mais si je puis me flatter que cela n'est pas, qu'il me soit permis de vous rappeler que vous avez daigné m'avouer autrefois que votre cœur m'étoit favorable. Si

votre devoir me fut contraire, il ne l'est plus, rendez-moi le plus heureux des hommes en unissant mon sort au vôtre.

Comme je n'ai point à rougir de mes sentimens pour vous, répondit-elle, je ne chercherai point à les dissimuler. Vous êtes le seul pour qui j'aie eu ceux que je n'aurois dû qu'à monsieur de Canaples, et que j'aurois eus pour lui, si l'estime et les efforts les faisoient naître. Le peu de liaisons qu'il y a eu entre vous et moi, depuis que je m'apperçus de mon goût pour vous, a empêché qu'il ne devînt peut-être une passion, qui sans me rendre criminelle, m'eût rendue malheureuse. Cependant vous m'avez toujours été cher; et les sentimens où je me suis habituée pour vous, sans troubler mon repos, me préserveront d'avoir la même sensibilité pour qui que ce soit. Je vous donne tous les droits qu'on peut avoir à l'amitié, et je serai très-flattée de la vôtre.

Vous savez que je vous ai toujours parlé avec candeur, je vais vous en donner une nouvelle preuve. Quoique je sois persuadée que mes sentimens seront toujours les mêmes, l'habitude de vivre avec vous, et la liberté de m'y livrer, pourroient les rendre plus vifs; mais je sais par expérience ce que le devoir peut sur

moi, et je suis sûre, qu'aussi-tôt que votre sort sera lié à celui d'une autre, et qu'il me sera défendu de vous regarder autrement que comme un ami, rien ne pourra altérer l'habitude, l'innocence et la tranquillité de mon amitié pour vous. Ne pensons donc point à un engagement qui ne feroit point notre bonheur, et pour en perdre toute idée, prêtez-vous aux vues d'établissement que je vous ai proposées.

Non, madame, lui dis-je, je n'en voudrai jamais qu'avec vous, il feroit certainement mon bonheur, sur quoi jugez-vous qu'il seroit contraire au vôtre? sur la disproportion de nos âges, reprit-elle. Quoiqu'elle ne soit pas considérable, elle le deviendra un jour davantage, ou sera jugée telle, ce qui revient au même dans le public. Les avantages de la fortune que je veux vous procurer, que je compte pour peu, mais que le monde compte pour beaucoup, me feroient regarder comme une femme peu sensée qui n'auroit pu résister à la foiblesse d'acheter la complaisance d'un jeune homme au hazard d'en essuyer un jour les mépris. J'aime mieux que vous deviez tout à mon amitié.

Quoi, madame, repris-je, vous dont l'ame et les vertus ont si peu de rapport avec les

idées du vulgaire, ne céderez-vous à son opinion, que lorsqu'elle est contraire à mon bonheur?

Elle n'est que trop fondée sur l'expérience, répliqua madame de Canaples, j'aurois d'ailleurs tout à craindre de la différence de nos caractères, de la vivacité du vôtre, de la dissipation dont vous avez contracté l'habitude, et peut-être la nécessité. Tous ces plaisirs que vous croyez avoir usés, soit pour en avoir joui, soit par la simple facilité d'en jouir, peuvent vous être devenus nécessaires, même en vous devenant insipides. Quelle seroit ma douleur! si après m'être flattée d'être aimée aussi constamment que je croirois mériter de l'être, et que j'aimerois moi-même, je vous voyois remplacer les sentimens, par des procédés d'autant plus cruels, qu'ils interdisent les plaintes dont ils sont les motifs les plus amers. Je connois cette sorte de respect que certains maris perfides ont pour leurs femmes, et dont ils ont l'audace et la lâcheté de se faire honneur. Qui dit aujourd'hui une femme respectée, dit une infortunée trop décente pour se plaindre de certains torts, et qui se respecte assez elle-même pour dévorer ses chagrins. Eh! que gagneroit-elle en effet à récla-

mer l'équité naturelle si différente de la justice humaine, puisque le mari le plus injuste et le plus authentiquement méprisable trouve souvent encore de la protection dans les lois et de l'approbation parmi les hommes? Il faut qu'il ait bien scandaleusement tort avant que d'en être taxé. Je veux croire que vous seriez moins injuste que les autres; mais ce n'est pas à moi qu'il convient d'en faire l'épreuve. Ainsi, monsieur, je ne dois point... N'achevez pas de grâce, lui dis-je, madame, laissez-moi nourrir l'espoir que vous consentirez un jour à combler mes vœux. Cette idée contribuera à me rendre plus estimable par les efforts que je ferai pour être digne de vous.

Madame de Canaples sourit, et ne me répondit rien. Depuis ce moment je m'attachai de plus en plus à lui plaire, et sans lui parler positivement de ma passion, je vécus avec elle dans cette intimité qui sans être celle de l'amour, est fort au-dessus de la simple amitié. Je n'ai jamais mieux senti combien la vertu, l'amour, le respect et la confiance peuvent rendre heureux.

Il fallut cependant m'arracher d'auprès d'elle, pour joindre l'armée. Je me livrai plus que jamais à mes devoirs, afin de dissiper l'ennui

d'être séparé d'elle, et l'impatience de la revoir.

Je ne fus pas long-tems à remarquer que l'application à mes devoirs, me donnoit de la considération; mais je m'apperçus aussi, avec un étonnement que je n'aurois pas aujourd'hui, que l'estime qu'on mérite ne va guère sans jaloux qui, dans la route de la fortune, deviennent des ennemis suivant les occasions.

Mes folies passées en me faisant des censeurs parmi les gens sages, les engageoient quelquefois eux-mêmes à me donner des conseils. A peine commençai-je à me faire une réputation honnête, que je devins suspect à mes concurrens. Je fus bientôt regardé comme un ambitieux adroit; les étourderies qui avoient pensé me perdre, étoient données pour des vues fines et du manége. Combien de fois ai-je vu donner à la conduite la plus louable des interprétations plus dangereuses qu'une accusation ouverte, qui fourniroit à un homme l'occasion de confondre ses ennemis? Il est bien moins cruel pour un honnête homme d'être accusé que suspect; et je n'oserois pas décider si le mal qu'on fait à la cour l'emporte sur celui dont on y est faussement accusé.

J'étois fort indifférent sur tout ce qu'on pouvoit penser de moi, l'amour ferme le cœur

à tout autre sentiment. Je n'avois d'autre plaisir que d'écrire continuellement à madame de Canaples. Ce fut d'abord avec beaucoup de circonspection; mais soit que mes sentimens devinssent trop vifs, pour que je pusse longtemps les contraindre, ou que les lettres donnent plus de hardiesse que le tête à tête à un amant respectueux, je me permis insensiblement de parler de ma passion, et bientôt je m'y livrai sans réserve. Madame de Canaples ne me répondoit pas sur le même ton; mais elle ne me faisoit aucuns reproches sur le mien, et je me trouvai en droit de retourner auprès d'elle amant déclaré et avoué. Je soupirois après ce moment, et aussitôt que l'armée fut séparée, je partis.

Quelques jours avant mon départ, madame de Canaples m'avoit écrit qu'ayant su qu'il y avoit dans un couvent de province une jeune personne parente de monsieur de Canaples, elle l'avoit fait venir auprès d'elle; qu'elle s'y étoit crue obligée par respect pour la mémoire de son mari et par humanité; que mademoiselle de Foix, c'étoit le nom de cette personne, étoit une orpheline, ayant à peine de quoi subsister, et d'autant plus à plaindre, qu'un nom illustre, qui peut être une ressource

et un moyen de fortune pour un homme, n'est qu'un malheur de plus pour une fille de qualité que sa naissance met au-dessus des secours d'une certaine nature et au-dessous d'un établissement convenable, et qui souvent n'a pas même le choix des partis dont elle auroit à rougir.

Madame de Canaples ajoutoit que ce qu'elle avoit connu du caractère de mademoiselle de Foix, depuis qu'elle l'avoit avec elle, la faisoit s'applaudir du parti qu'elle avoit pris, et qu'elle étoit persuadée que j'y donnerois mon approbation.

L'action de madame de Canaples étoit très-louable; mais comme elle n'avoit pas besoin de mon aveu, je trouvai que la politesse qu'elle me faisoit à ce sujet, étoit une sorte d'engagement de sa part, une façon adroite et obligeante de me faire connoître qu'elle regardoit nos intérêts comme les mêmes. J'arrivai donc avec la certitude du bonheur que je désirois si ardemment.

Ce fut avec le plaisir le plus sensible que je me trouvai auprès de madame de Canaples, et j'eus encore celui de voir que sa satisfaction égaloit la mienne. Après avoir donné les premiers momens aux épanchemens dont le

cœur a tant de besoin quand il a souffert une longue absence, madame de Canaples fit avertir mademoiselle de Foix à qui elle me présenta.

Je fus frappé de sa figure, je n'en ai point vu de plus noble, ni de physionomie qui réunît à la fois tant de modestie et de fierté, et ses propos me parurent pleins de décence et de raison.

Comme rien n'affoiblit plus un droit que de paroître en douter, et qu'on l'établit souvent en le présentant comme certain, je résolus dès le lendemain de mon arrivée, de presser madame de Canaples de consentir à me donner la main. Je lui en parlai avec autant de respect que d'empressement, et j'y mis cette confiance qui ne convient qu'à ceux à qui on a permis d'avoir de l'espoir. Elle me répondit à peu près ce qu'elle m'avoit dit avant mon départ; mais ce fut avec le ton d'une personne qui ne veut pas paroître avoir oublié sitôt ses principes, et qui veut bien s'en laisser dissuader; elle ajouta que son deuil étant à peine fini, il n'y avoit pas de décence dans le parti que je voulois lui faire prendre. Enfin elle n'employa que de ces raisons qui laissent la liberté de suivre son penchant. Je com-

pris qu'elle céderoit bientôt à mon empressement, et que je n'avois plus que peu de tems à attendre. Au lieu d'insister davantage, je lui fis une espéce de remerciment, comme si elle eût consenti à ce que je venois de lui proposer.

Je passai un mois avec elle, n'ayant que mademoiselle de Foix en tiers, qui, en coupant quelquefois le tête à tête, y mettoit plus d'agrément que d'importunité. Nous prenions chaque jour, madame de Canaples et moi, une estime plus forte pour elle, à mesure que nous la connoissions davantage.

Cette estime devint insensiblement de ma part, et sans que je m'en apperçusse, plus tendre que je n'aurois dû l'avoir. Je n'avois d'abord eu pour mademoiselle de Foix que les égards dus à sa naissance, et le respect dû à son infortune : mais un sentiment plus vif mit bientôt dans mes attentions une chaleur que la simple générosité n'inspire pas, et je crus remarquer qu'elle les recevoit avec une sensibilité que ne donne pas la simple reconnoissance.

Ce que je n'appercevois pas encore distinctement fut bientôt senti par madame de Canaples. Elle connoissoit trop mon caractère,

pour que mes sentimens échappassent à son attention. En effet j'étois naturellement impatient dans mes desirs, et s'ils avoient eu la même vivacité, j'aurois pressé madame de Canaples d'accepter ma main, et je n'aurois point cessé, qu'elle n'y eût consenti, ou qu'elle ne m'eût absolument interdit tout espoir, ce qu'elle n'avoit pas fait.

Je pris d'abord de bonne foi ma conduite pour une discrétion respectueuse ; mais le respect est très-différent du refroidissement. Une femme qui en est l'objet ne s'y méprend point. La réserve que je remarquai bientôt moi-même dans la manière d'agir que madame de Canaples prit avec moi, m'ouvrit les yeux. Je m'examinai avec attention, je sondai mon cœur, je sentis des remords, et je ne pus me dissimuler que j'aimois mademoiselle de Foix. Je m'en fis des reproches, et je voulus combattre mon penchant ; mais les reproches que nous nous faisons étant un témoignage à nous-mêmes de notre vertu, achevent de nous la faire perdre, parce qu'en flattant notre amour-propre, ils nous empêchent de nous mépriser, même en nous condamnant. D'ailleurs comme je commençois à me flatter de n'être pas indifférent à mademoiselle de Foix, je trouvois

une sorte d'injustice à trahir les sentimens que j'avois pu lui inspirer. Insensiblement je me trouvai plus malheureux que coupable. On se juge avec tant d'indulgence, quand on est justifié par son cœur, et qu'on n'est accusé que par la raison.

Il n'y avoit qu'un parti qui pût être digne de madame de Canaples et de moi; c'étoit de lui faire un aveu sincère de l'état de mon cœur, et de la prier de prononcer sur mon sort.

Ce parti que l'honneur me prescrivoit, qu'il étoit humiliant pour moi! Il falloit donc avouer à une femme respectable, digne d'être aimée, qui avoit dédaigné les partis les plus brillans, et qui avoit, de plus, sur moi le droit des bienfaits; il falloit, dis-je, lui avouer qu'une passion qui étoit, pour ainsi dire, née avec moi, que la dissipation n'avoit point altérée, que le tems auroit dû fortifier, puisqu'il ne l'avoit pas éteinte, que cette passion ne s'évanouissoit que lorsqu'elle devenoit un devoir. Quelle opinion madame de Canaples alloit-elle prendre de mon caractère!

Je voyois la nécessité d'un tel aveu, et je frémissois de le faire. Cependant, plus je le retardois, plus il devenoit indispensable; et en le différant davantage, j'allois en perdre le mé-

rite. La contrainte qui augmentoit de jour en jour, entre madame de Canaples et moi, commençoit à se faire remarquer par mademoiselle de Foix, et lui donnoit, à elle-même, une sorte d'embarras.

Cet aveu si nécessaire n'étoit pas la seule chose qui m'inquiétoit. Quel seroit le fruit de ma démarche? Pouvois-je me flatter que mademoiselle de Foix prendroit pour moi les sentimens qu'elle m'inspiroit, et quand elle y auroit eu du penchant, ma légéreté ne suffisoit-elle pas pour l'empêcher d'y céder?

Quoique madame de Canaples n'eût pris avec moi aucun engagement, j'en avois pris avec elle, et ma proposition n'ayant pas été rejetée formellement, elle étoit libre, et je ne l'étois plus.

J'étois agité de tant de réflexions différentes, que j'avois toutes les peines du monde à me déterminer. Je pris enfin le parti d'aller la trouver, et de lui découvrir l'état de mon ame. Mais à peine fus-je devant elle, que je me trouvai interdit; je n'osois proférer un mot: mon inquiétude n'en étoit que plus marquée; et j'allois me retirer sans lui rien dire, si elle ne m'eût elle-même adressé la parole.

Votre état, me dit-elle, me fait compassion;

je lis dans votre ame tout ce que vous craignez de me dire, et je dois vous épargner un si cruel supplice, puisque votre cœur est assez vertueux pour l'éprouver.

A ces mots je fus pénétré de douleur. Quoi, madame, lui dis-je, pouvez-vous porter la bonté au point de me trouver de la vertu, quand je n'ai que des sujets de remords, et que j'en suis déchiré. Mais je me suis, sans doute, alarmé sans motifs; non, il n'est pas possible que j'aie cessé de vous adorer : j'ai craint mal-à-propos d'avoir cédé aux charmes de mademoiselle de Foix. Quelque digne qu'elle soit d'être aimée, il n'est pas possible de vous la préférer; ma raison réclame, en ce moment, contre un moment de surprise. Madame de Canaples ne me permit pas de continuer : songez-vous, me dit-elle, que les remords que vous osez me faire paroître, sont très-offensans pour moi? Sur quoi jugez-vous que vous ayez le droit de vous faire des reproches à mon sujet? Ah! pardon, lui dis-je, madame, j'ai pour vous le respect le plus inviolable, et mon dessein n'est assurément pas..... Monsieur, reprit-elle en m'interrompant, j'approuve les sentimens que vous avez pour mademoiselle de Foix, et je desire fort qu'elle y réponde;

voilà tout ce que je vous permets de croire.

Elle me quitta en finissant ces mots, et me laissa dans la plus pénible des situations. Je voyois que je l'avois perdue sans retour, sans prévoir ce que je devois attendre de mademoiselle de Foix. Madame de Canaples ne parut point du reste de la journée; le soir elle nous fit dire qu'elle étoit incommodée, et qu'elle avoit besoin de repos. Nous restâmes donc ensemble, mademoiselle de Foix et moi. L'inquiétude que nous avions sur la santé de madame de Canaples, fit d'abord le sujet de notre entretien; et mademoiselle de Foix saisissant cette occasion d'exprimer sa reconnoissance à l'égard des procédés qu'elle en avoit éprouvés, je ne pus m'empêcher de l'interrompre. Madame de Canaples, lui dis-je, mademoiselle, est capable des sentimens les plus généreux; mais permettez-moi de vous dire que vous ne pouvez pas être regardée comme en étant la preuve. Si elle mérite, d'ailleurs, tous les éloges possibles, on ne peut que lui envier le bonheur de vous avoir obligée. J'ignore, reprit mademoiselle de Foix, si j'aurois trouvé en quelqu'autre la même bienveillance; mais il est heureux pour moi de l'avoir éprouvée de la seule personne qui, par l'honneur que j'ai de lui

lui appartenir, fut en droit de me faire accepter ses services.

J'avois déjà reconnu que mademoiselle de Foix avoit de la noblesse dans le caractère, je remarquai que sa situation y mettoit de la fierté; l'indigence relève encore ceux qu'elle ne sauroit avilir.

Soit qu'elle fût embarrassée d'une conversation sur un sujet toujours un peu humiliant pour la reconnoissance la plus courageuse; soit qu'elle jugeât qu'un tête à tête avec moi n'étoit pas assez décent pour elle, elle me quitta sous prétexte d'aller s'informer des nouvelles de madame de Canaples, si elle ne pourroit pas la voir.

Je n'osai la suivre, dans la crainte de la gêner, ou peut-être parce que je redoutois la présence de madame de Canaples. Le tourment que j'éprouvois, venoit d'aimer à-la-fois deux personnes estimables. Ce partage me rendoit déjà criminel aux yeux de l'une, et pouvoit bientôt produire le même effet sur l'autre.

Le lendemain je sus que mademoiselle de Foix avoit été long-tems enfermée avec madame de Canaples, j'envoyai demander à celle-ci la permission de la voir, qu'elle m'accor-

da, et malgré l'agitation cruelle où j'étois, j'allai lui rendre les devoirs dont je n'aurois pu me dispenser sans indécence. Je crois, dit-elle aussi-tôt que j'entrai, que vous serez bientôt heureux, j'y ai déjà disposé mademoiselle de Foix.

Je ne pourrois pas exprimer les sentimens que ces paroles exciterent dans mon ame. Je fus frappé d'une admiration à laquelle je n'étois pas préparé, et qui étoit mêlée de honte et de douleur. Je connoissois trop madame de Canaples pour la sonpçonner de la moindre dissimulation, et je fus confondu de tant de générosité. Je restai quelques momens interdit, et tombant à ses genoux: n'attendez point, lui dis-je, mes remercîmens, je suis trop humilié de l'excès de vos bontés, j'en serois indigne, si j'osois en profiter. Laissez-moi les mériter par mes refus, et par un respect inviolable; je ne dois plus vivre que pour vous consacrer mes jours.

Levez-vous, reprit-elle, je ne suis point étonnée des sentimens que vous me faites paroître. Vous avez à vous louer des miens dans ce moment, vous le sentez, et avec une ame noble on n'est jamais l'objet d'un procédé estimable, qu'on ne soit d'abord échauffé d'une

reconnoissance généreuse. Mais, croyez-moi, l'amour que vous a inspiré mademoiselle de Foix est trop bien fondé, pour qu'il ne reprenne pas bientôt son empire. Je ne veux pas vous laisser vous abuser vous-même. Vous n'avez eu pour moi que le goût qui naît de l'impression que la première femme aimable doit faire sur le cœur d'un jeune homme, impression qui se fortifie par l'habitude de vivre auprès d'elle. Vous avez conservé ce goût, parce que vous n'avez point apparemment rencontré de femme assez estimable pour vous attacher constamment. Mademoiselle de Foix unissant la vertu aux grâces de la jeunesse et de la beauté, a droit de vous plaire et de vous fixer. Si j'acceptois les sermens que vous m'offrez, le repentir ne tarderoit pas à les suivre, l'honneur ou la honte vous les feroit garder quelque tems, dans peu je serois à charge, vous finiriez par vous rétracter avec éclat, et mon injustice vous justifieroit.

Ah madame, m'écriai-je, devez-vous penser qu'après tout ce que je vous dois je puisse jamais cesser d'avoir pour vous l'attachement le plus vif. Qui moi, je deviendrois un ingrat! Quand vous m'auriez, répliqua-t-elle, les obligations que vous prétendez m'avoir, je sais

jusqu'où doit s'étendre la chaîne de la reconnoissance. Un bienfaiteur injuste est bien plus à craindre qu'un ingrat. L'ingratitude doit exciter plus de mépris que de douleur ; la plus cruelle situation pour une ame haute est d'avoir à se plaindre de ceux à qui l'on doit, et vous seriez dans ce cas-là à mon égard.

J'écoutois madame de Canaples avec un étonnement qui me mettoit hors d'état de lui répondre. Elle m'en épargna l'embarras ; elle sortit de son appartement, et je la suivis dans le salon, où nous trouvâmes mademoiselle de Foix.

Les différentes réflexions dont nous avions tous trois l'esprit occupé, mettoient nécessairement de la contrainte entre nous. Nous n'avions plus cette confiance qui naît d'un état tranquille. Quelque liberté d'esprit que madame de Canaples tâchât de faire paroître, j'y démêlois un fond de tristesse qui redoubloit la mienne. Mademoiselle de Foix paroissoit inquiette sur madame de Canaples, et embarrassée avec moi. Il n'y avoit enfin entre nous que des propos commencés, coupés par des intervalles de silence, et renoués par réflexion.

Nous passâmes ainsi la journée, et sur le soir madame de Canaples passa dans son ap-

partement pour quelques affaires. Je vis bien que mademoiselle de Foix ne tarderoit pas à la suivre, je crus devoir profiter de cet instant pour lui parler, non dans le dessein de chercher mon bonheur particulier, et de retirer le fruit de la générosité de madame de Canaples; mais pour tenter de faire cesser la gêne que je pouvois causer à l'une et à l'autre.

Est-il vrai, lui dis-je, mademoiselle, que madame de Canaples ait eu la bonté de vous instruire de mes sentimens, et que vous ayez daigné ne les pas rejetter? Il est vrai, répondit mademoiselle de Foix en rougissant, que j'ai assuré madame de Canaples qu'elle étoit la maîtresse absolue de mon sort, et qu'elle pourroit toujours compter, quels que fussent ses desseins, sur une obéissance aveugle de ma part.

Je ne devrois donc rien, repris-je, qu'à votre soumission pour elle, et je lui devrois toute ma reconnoissance. Il me semble, répondit-elle, que respectant madame de Canaples comme vous faites, et comme elle le mérite, vous devez approuver que je ne me conduise que par ses conseils. D'ailleurs ce que je dois à vos sentimens ne me fait pas ou-

blier ce que je me dois à moi-même, et il me reste une inquiétude sur celle que je remarque depuis quelques jours dans madame de Canaples. J'en ignore le sujet ; mais il me semble que ce n'est que depuis qu'elle s'occupe de mon établissement. Serois-je l'objet de son chagrin, et dans ce cas-là pourquoi s'intéresseroit-elle à mon sort ? Je ne sais que penser, et je n'en suis que plus inquiète. Vous qui êtes son ami, vous ne l'ignorez peut-être pas, daignez m'en instruire. On doit pardonner la curiosité qui ne part que du sentiment.

La question de mademoiselle de Foix me causa une émotion dont elle auroit pu s'appercevoir. J'en fus d'autant plus interdit que je n'étois pas en état d'y répondre. Je n'aurois jamais osé avouer mes torts avec madame de Canaples. Le respect que je lui devois me faisoit un devoir de la dissimulation sur ce sujet ; c'eût été l'outrager à l'excès que de présenter son chagrin comme un effet de son inconstance.

Madame de Canaples qui rentra dans ce moment me tira de la peine où j'étois. Comme je m'étois fait une loi de ne lui rien cacher, aussitôt que je me retrouvai seul avec elle,

je lui rendis compte de ce que j'avois dit à mademoiselle de Foix, et de ce qu'elle m'avoit répondu, sans dissimuler l'inquiétude qu'elle m'avoit fait paroître. Madame de Canaples me dit qu'elle la convaincroit bientôt de la sincérité avec laquelle elle s'intéressoit à son sort.

Dès cet instant je crus remarquer dans madame de Canaples plus de sérénité, ce qui me procura aussi un peu plus de calme. Je passai quelque tems sans oser hazarder le moindre propos qui eut rapport à la situation où je me trouvois, me bornant à rendre des soins à mademoiselle de Foix, et des devoirs à madame de Canaples, et me remettant de tout au tems et à la fortune.

Enfin madame de Canaples me dit qu'ayant reconnu que mademoiselle de Foix avoit du penchant pour moi, elle la regardoit comme le parti qui me convenoit le mieux, et qu'elle vouloit contribuer à notre union; que pour cet effet, elle assuroit ses biens à mademoiselle de Foix, et me remettoit dès ce moment tous ceux de monsieur de Canaples.

A ces mots je fus saisi de honte plus que de reconnoissance, je lui répondis que je ne souscrirois jamais à tant de générosité, et que si

elle avoit absolument résolu de m'unir avec mademoiselle de Foix, ma fortune étoit suffisante pour elle et pour moi.

Je ne veux pas, reprit madame de Canaples, que mademoiselle de Foix vous doive trop, même pour votre intérêt; sa tendresse pour vous en sera moins contrainte, et peut-être plus vive. A mon égard, puisque vous m'obligez à vous parler plus ouvertement que je ne me le proposois, je croyois que vous aviez assez à réparer avec moi, pour ne pas gêner mes arrangemens. Quoique je n'aie jamais eu dessein de céder à l'empressement que vous marquiez de vous unir avec moi; peut-être a-t-il fait sur mon cœur plus d'impression qu'il ne l'auroit dû. J'ai pu me prêter à vos sentimens avec trop de complaisance. Si cela étoit, pourrois-je me répondre à moi-même des foiblesses et de l'injustice de l'amour-propre? Malgré l'amitié que j'ai pour vous et pour mademoiselle de Foix, vous pourriez être dans des momens des objets un peu humilians pour moi. Peut-être est-il nécessaire que je contribue à votre bonheur pour le voir toujours avec plaisir. Je ne dois rien oublier pour que vous me soyez chers l'un et l'autre, et vous avez perdu le

droit de refuser mes bienfaits; laissez-moi les répandre sur vous, autant par intérêt que par générosité. Je vous donne en ce moment la plus forte preuve de confiance dont je sois capable et dont vous puissiez être digne. Votre reconnoissance n'y doit répondre que par le silence, et j'ose dire par le respect et par une soumission parfaite à mes volontés.

Je n'aurois pu, quand je l'aurois osé, exprimer à madame de Canaples par des paroles les sentimens dont j'étois pénétré; ceux d'amour, de reconnoissance et de respect étoient au-dessous d'elle, il ne m'étoit plus permis de sentir que la vénération la plus profonde, et je ne l'exprimois que par mon trouble.

Deux jours après, elle fit tous les arrangemens tels qu'elle les jugea à propos pour mon mariage: je remarquai avec quelle adresse décente elle cherchoit à fortifier par des motifs d'estime l'inclination que mademoiselle de Foix paroissoit avoir pour moi. Enfin notre mariage fut célébré, et depuis ce jour ma femme n'est occupée que du soin de me plaire, madame de Canaples paroît faire son bonheur du nôtre; et ce qui augmente notre félicité, c'est de la lui devoir, et de trouver en elle une bienfai-

trice, une mère, une amie, un guide et un modèle pour la vertu. La situation tranquille et heureuse dont je jouis me prouve à chaque instant qu'il n'y a de vrai bonheur que dans l'union du plaisir et du devoir.

Fin de la seconde et dernière partie.

ACAJOU
ET
ZIRPHILE,

CONTE.

ÉPITRE

AU PUBLIC.

Un auteur instruit de ses devoirs, doit vous rendre compte de son travail : je vais donc y satisfaire. Excité par l'exemple, encouragé par les succès dont je suis depuis long-tems témoin et jaloux, mon dessein a été de faire une sottise. Je n'étois embarrassé que sur le choix. Politique, morale, littérature ; tout étoit de mon ressort, pour parvenir au but que je me proposois : mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que j'ai trouvé toutes les matières épuisées par des gens qui sembloient avoir travaillé avec les mêmes vues que les miennes. Je trouvois des sottises en tout genre, et je me suis vu presque dans la nécessité d'embrasser le raisonnable pour être singulier, de sorte que je ne désespère pas qu'on ne parvienne à trouver la vérité, à force d'avoir épuisé les erreurs.

J'avois d'abord eu dessein de faire un morceau contre l'érudition, pour me donner l'air d'un génie libre, indépendant, fécond par lui-même, et qui ne veut rien devoir aux secours étrangers; mais j'ai remarqué que c'étoit un lieu commun, trop usé, inventé par la paresse, adopté par l'ignorance, et qui n'ajoute rien à l'esprit.

La géométrie, qui a succédé à l'érudition, commence à passer de mode. On sait à présent qu'on peut être aussi sot en résolvant un problême, qu'en restituant un passage. Tout est compatible avec l'esprit, et rien ne le donne.

Pour le bel esprit, si envié, si décrié, et si recherché, il est presqu'aussi ridicule d'y prétendre, que difficile d'y atteindre.

On méprise l'érudit, le géomètre ennuie, le bel esprit est sifflé: comment faire?

J'étois tout occupé de ces réflexions et de mon projet, lorsque le hazard a fait tomber entre mes mains un recueil d'estampes, qui, sans doute, ont dû être faites pour quelque his-

toire fort ancienne, du moins je n'en connois point de moderne à laquelle elles pussent convenir: j'ai extrêmement regretté un si rare morceau; mais comme il n'y a pas d'apparence de le retrouver, j'ai tâché d'imaginer sur les estampes quel en pouvoit être le sujet, et d'en deviner l'histoire, qui sera peut-être aussi vraie que bien d'autres. Cependant comme je pourrois bien n'avoir pas deviné juste, je ne donnerai ceci que pour un conte (1). Je ne sais, mon cher public, si vous approuverez mon dessein; cependant il m'a paru assez ridicule pour mériter votre suffrage; car, à vous parler en ami, vous ne réunissez tous les âges que pour en avoir tous les travers. Vous êtes enfant pour courir après la bagatelle; jeune, les passions vous gouvernent: dans un âge plus mûr, vous vous

(1) Les estampes ont été faites originairement pour un conte qui a été imprimé, et dont il n'a jamais été tiré que deux exemplaires. On a essayé de faire un autre conte sur les estampes seules: c'est celui qu'on va lire.

croyez plus sage, parce que votre folie devient triste, et vous n'êtes vieux que pour radoter : vous parlez sans penser : vous agissez sans dessein, et vous croyez juger parce que vous prononcez.

Je vous respecte beaucoup, je vous estime très-peu : vous n'êtes pas digne qu'on vous aime : voilà mes sentimens à votre égard : si vous en exigez d'autres, je suis votre très-humble et très-obéissant serviteur. * * *.

ACAJOU

ACAJOU
ET
ZIRPHILE,
CONTE.

L'ESPRIT ne vaut pas toujours autant qu'on le prise, l'amour est un bon précepteur, la providence sait bien ce qu'elle fait; c'est le but moral de ce conte: il est bon d'en avertir le lecteur, de peur qu'il ne s'y méprenne. Les esprits bornés ne se doutent jamais de l'intention d'un auteur, ceux qui sont trop vifs l'exagèrent; mais ni les uns ni les autres n'aiment les réflexions: c'est pourquoi j'entre en matière.

Il y avoit autrefois, dans un pays situé entre le royaume des Acajous et celui de Minutie, une race de génies malfaisans, qui faisoient la honte de ceux de leur espéce, et le malheur de l'humanité. Le ciel fut touché des prières qu'on faisoit contre cette race maudite: la plupart périrent d'une mort tragique, il n'en restoit plus que le génie Podagrambo et la fée Harpagine; mais il sembloit que ces deux derniers eussent hérité de toute la méchanceté de leurs ancêtres.

Ils avoient tous deux peu d'esprit: la qua-

lité de génie ou de fée ne donne que la puissance ; et la méchanceté se trouve encore plus avec la sottise qu'avec l'esprit. Podagrambo, quoique très-noble, très-haut et très-puissant seigneur, étoit encore très-sot ; Harpagine passoit pour avoir plus d'esprit, parce qu'elle étoit plus méchante : ces deux qualités se confondent encore aujourd'hui ; ce qui prouve cependant qu'elle en avoit peu, c'est qu'elle étoit ennuyeuse, quoique médisante. Pour le génie, il étoit assez méchant pour ne desirer que le mal, et assez imbécille pour qu'on lui eût fait faire le bien, sans qu'il s'en fut aperçu : il avoit une taille gigantesque avec toute la disgrace possible. Harpagine étoit encore plus affreuse, grande, sèche, noire ; ses cheveux ressembloient à des serpens : et, lorsqu'elle se transformoit, c'étoit ordinairement en araignée, en chauve-souris, ou en insecte.

Ces deux monstres n'en avoient pas moins de présomption. Harpagine se piquoit d'agrémens, et Podagrambo de bonnes fortunes : ils avoient une petite maison élégamment meublée, où l'on voyoit des magots de la Chine, des vernis de Martin, des chaises longues et des coussins ; c'étoit là qu'ils alloient s'ennuyer : ils menacerent enfin le public de se

marier, pour perpétuer leur nom. La *Postéromanie* est le tic commun des grands; ils aiment leur postérité, et ne se soucient point de leurs enfans. Cette proposition fut reçue comme une déclaration de guerre.

Les génies et les fées crurent l'affaire assez importante, pour indiquer une assemblée générale. La chose fut exposée, agitée, discutée; on parla, on délibéra beaucoup, et cependant on résolut quelque chose.

Il fut décidé que Podagrambo et Harpagine ne pourroient jamais se marier, à moins qu'ils ne se fissent aimer: cet arrêt sembloit condamner l'un et l'autre au célibat; ou, s'ils pouvoient devenir aimables, il falloit qu'ils changeassent de caractère: et c'étoit tout ce qu'on desiroit.

Ils cherchèrent aussitôt dans leur Colombat quelle maison ils honoreroient de leur choix; mais, comme il falloit qu'ils se fissent aimer, ils comprirent qu'ils n'y réussiroient jamais, sans un artifice singulier. Quelque aveugle que soit l'amour-propre, on connoît bientôt ses défauts, quand l'intérêt s'en mêle.

Harpagine plus inventive que le génie, lui tint à-peu-près ce discours: « Mon dessein est » de prendre des enfans si jeunes, qu'ils n'aient

» encore aucunes idées ; nous les éleverons » nous-mêmes ; ils ne verront jamais d'autres » personnes, et nous leur formerons le cœur » à notre gré : les préjugés de l'enfance sont » presque invincibles. Mon parti, ajouta-» t-elle, est déjà trouvé : le roi des Acajous n'a » qu'un fils qui a environ deux ans, je vais lui » demander de m'en confier l'éducation ; il n'o-» seroit me refuser ; il craindroit mon ressen-» timent : et l'on fait plus pour ceux que l'on » craint, que pour ceux que l'on estime. J'au-» rai soin d'en user ainsi pour vous à l'égard » de la premiere petite princesse qui naîtra ».

Podagrambo approuva un plan si bien concerté, et la fée partit sur son grand dragon à moustaches, arriva chez le roi des Acajous, et lui fit sa demande, que le pauvre prince n'osa refuser.

Harpagine, charmée d'avoir entre ses mains le petit prince Acajou, repartit, et ne songea plus qu'à exécuter son projet. D'un coup de baguette, elle lui bâtit un palais enchanté, que je prie le lecteur d'imaginer à son goût, et dont je lui épargne la description, de peur de l'ennuyer ; mais ce que je suis obligé de lui dire, parce qu'il n'est pas obligé de le deviner, c'est qu'Harpagine, en destinant le jardin

de ce palais à servir de promenade au petit prince, y attacha un talisman qui l'empêchoit d'en sortir, à moins qu'il ne devînt amoureux; et comme elle étoit la seule femme qu'il pût voir, elle ne doutoit point que son sexe seul ne lui tint lieu de beauté, et que les desirs de l'adolescence ne fissent naître l'amour dans le cœur d'Acajou. Un accident qu'Harpagine n'avoit pas prévu, contraria d'abord son dessein, et l'obligea de corriger son plan. Acajou avoit reçu, en naissant, le don de la beauté, il devoit être le prince le mieux fait de son tems; cela flattoit merveilleusement les espérances de la fée, qui savoit d'ailleurs que les prémices des jeunes gens les plus aimables appartiennent de droit à des vieilles; mais ce qui la chagrina, fut de connoître que l'enfant avoit été doué de toutes les qualités de l'esprit. Harpagine sentoit qu'il n'en seroit que plus difficile à séduire; elle résolut sur-le-champ de corriger par l'art ce que son pupille avoit reçu de la nature, et de lui gâter l'esprit, ne pouvant pas l'en priver. Elle entra dans le laboratoire où elle composoit ses drogues; les paroles les plus efficaces, les charmes les plus puissans furent employés; elle composa deux boules de sucre magique; dans l'une il y avoit

des pastilles dont la vertu étoit d'inspirer le mauvais goût, et de rendre l'esprit faux; l'autre renfermoit des dragées de présomption et d'opiniâtreté : celui qui en mangeroit devoit toujours juger faux, raisonner de travers, soutenir son sentiment avec opiniâtreté, et donner dans tous les ridicules; de sorte que la maligne fée avoit tout lieu d'espérer que si le prince en mangeoit, il sentiroit pour elle une passion d'autant plus forte, qu'elle seroit plus extravagante. Elle vint aussitôt présenter les bombons à l'enfant; mais comme elle l'engageoit par ses caresses à en manger, elle voulut prendre un air riant, qui lui fit faire une si affreuse grimace, que l'enfant en eut peur, et lui rejeta les boules au nez. Un homme de ceux qu'on appelle raisonnables, auroit été plus aisé à séduire; mais la nature éclairée donne à ceux qu'elle n'a pas encore livrés à la raison un instinct plus sûr, qui les avertit de ce qui leur est contraire. La fée ne regrettoit plus les dragées de présomption; elle ne doutoit point que la naissance d'Acajou ne lui en donnât toujours assez; mais jamais elle ne put lui faire goûter ni les unes ni les autres : elle les donna à un voyageur comme une curiosité très-précieuse, en y ajoutant la vertu de

se multiplier. Celui qui les reçut les apporta en Europe, où elles eurent un sueeès brillant. Ce furent les premières dragées qu'on y vit. Tout le monde en voulut avoir; on se les envoyoit en présent; chacun en portoit sur soi dans de petites boîtes; on se les offroit par galanterie, et cet usage s'est conservé jusqu'aujourd'hui. Elles n'ont pas toutes la même vertu; mais les aneiennes ne sont pas absolument perdues. Cependant Harpagine imagina de donner une si mauvaise éducation au prince Aeajou, que cela vaudroit toutes les dragées du monde.

On apprit alors par les nouvelles à la main, que la reine de Minutie étoit prête d'aeeoucher, et que toutes les fées étoient eonvoquées pour assister aux eouehes; Harpagine s'y rendit comme les autres. La reine accoueha d'une fille, qui étoit, comme on se l'imagine bien, un miracle de beauté, et qui fut nommée Zirphile. Harpagine comptoit demander à la reine qu'elle lui en confiât l'éducation; mais la fée Ninette l'avoit déjà prévenue, et s'étoit chargée d'élever la prineesse.

Ninette étoit la proteetriee déelarée du royaume de Minutie. Elle n'avoit pas plus de deux pieds et demi de haut; mais sa petite

figure réunissoit tous les agrémens, et toutes les grâces imaginables. On ne pouvoit lui reprocher qu'une vivacité extrême, il sembloit que son esprit se trouvoit trop resserré dans un aussi petit corps; toujours pensante, et toujours en action, sa pénétration l'emportoit souvent au-delà des objets, et l'empêchoit de les discerner plus exactement que ceux qui n'y pouvoient atteindre. Sa vue perçante et sa démarche vive étoient l'image des qualités de son esprit. Pour remédier à cet excès de vivacité que les sots s'efforcent d'imiter, et qu'ils appellent étourderie, pour se consoler de n'y pas réussir, le conseil des fées avoit fait présent à Ninette d'une paire de lunettes et d'une béquille enchantées. La vertu des lunettes étoit, en affoiblissant la vue, de tempérer la vivacité de l'esprit par la relation de l'ame et du corps. Voilà la premiere invention des lunettes; on les a depuis employées pour un usage tout opposé: et c'est ainsi qu'on abuse de tout. Ce qui prouve cependant combien les lunettes nuisent à l'esprit, c'est de voir que de vieux surveillans sont tous les jours trompés par de jeunes amans sans expérience, et l'on ne peut s'en prendre qu'aux lunettes. A l'égard de la béquille, elle servoit à rendre la démarche

plus sûre en la ralentissant. Ninette ne se servoit du présent des fées, que lorsqu'il étoit question de conduire une affaire délicate; elle étoit d'ailleurs la meilleure créature qu'on pût voir, l'ame ouverte, le cœur tendre, et l'esprit étourdi la rendoient une femme adorable. Les fées qui assistoient à la naissance de la princesse, songeoient à la douer suivant la coutume, et en vraies femmes, commencerent leurs dons par la beauté, les grâces et tous les dehors séduisans, qnand Harpagine, dont la malice étoit plus éclairée que la bienveillance des autres, dit, en gromelant entre ses dents: « Oui, » oui, vous avez beau faire, vous n'en ferez » jamais qu'une belle bête, c'est moi qui vous » en réponds, car je la doue de la bêtise la » plus complète ». Elle partit aussitôt.

Les fées ne furent pas long-tems à s'appercevoir de leur négligence; mais Ninette ayant mis ses lunettes, dit qu'elle suppléeroit par l'éducation à ce qui manquoit à l'enfant du côté de l'esprit.

Les autres fées ajouterent que, pour remédier en partie au mal qu'elles ne pouvoient pas absolument détruire, l'imbécillité de la princesse cesseroit dans le moment qu'elle ressentiroit de l'amour. Une femme qui n'a be-

soin que de ce remède-là, n'est pas absolument dénuée de ressource. Ninette ayant pris Zirphile entre ses bras, la transporte dans son palais, malgré tous les piéges de la méchante fée.

D'un autre côté, Harpagine ne s'occupa plus que du soin de donner à son pupille la plus mauvaise éducation qu'elle imagina, afin d'étouffer l'esprit par la mauvaise culture; comme elle espéroit que la stupidité rendroit inutiles tous les soins qu'on prendroit de Zirphile, elle ordonna aux gouverneurs du petit prince de ne lui parler que de revenans, de fantômes, de la grande bête, et de lui lire des contes de fées pour lui remplir la tête de mille fadaises. On a conservé de nos jours, par sottise, ce que la fée avoit inventé par malice.

Lorsque le prince fut un peu plus grand, la fée manda des maîtres de tous côtés, et comme en fait de méchanceté, elle ne restoit jamais dans le médiocre, elle changea tous les objets de ses maîtres. Elle fit venir un fameux philosophe, le Descarte ou le Newton de ce tems-là, pour montrer au prince à monter à cheval et à tirer des armes. Elle chargea un musicien, un maître à danser, et un poëte lyrique de lui apprendre à raisonner, les autres furent

distribués suivant ce plan, et ils en firent d'autant moins de difficulté, que tous se piquent particulièrement de ce qui n'est pas de leur profession. Qu'il y a de gens qui feroient croire qu'on a pris les mêmes soins pour leur éducation!

Avec tant de précautions, Harpagine ne doutoit point du succès de son projet; cependant, malgré les leçons de tous ses maîtres, Acajou réussissoit dans tous ses exercices; il n'acquéroit, à la vérité, aucune connoissance utile, mais les erreurs ne prenoient point sur son esprit. Heureux dédommagement! après les bonnes leçons, ce qu'il y a de plus instructif, sont les ridicules, et ceux des maîtres d'Acajou le mettoient en garde contre leurs préceptes. Il devenoit beau comme l'amour, et il étoit fait à peindre, toutes ses grâces se développoient. Harpagine prétendoit que tout cela croissoit pour elle: il faut la laisser prétendre, et voir ce qui arriva.

Tandis qu'Harpagine travailloit de toute sa force pour faire un sot d'Acajou, la fée Ninette perdoit l'esprit en tâchant d'en donner à Zirphile. La cour de la petite fée rassembloit tout ce qu'il y avoit de gens aimables dans le royaume de Minutie. Les jours qu'elle

tenoit appartement, rien n'étoit si brillant que la conversation. Ce n'étoit point de ces discours où il n'y a que du sens commun, c'étoit un torrent de saillies, tout le monde interrogeoit, personne ne répondoit juste, et l'on s'entendoit à merveille, ou l'on ne s'entendoit pas, ce qui revient au même pour les esprits brillans; l'exagération étoit la figure favorite et à la mode, sans avoir de sentimens vifs, sans être occupé d'objets importans, on en parloit toujours le langage; on étoit *furieux* d'un changement de tems; un ruban ou un pompon étoit *la seule chose qu'on aimoit au monde*; entre les nuances d'une même couleur, on trouvoit *un monde de différence*; on épuisoit les expressions outrées sur les bagatelles, de façon que si par hazard on venoit à éprouver quelques passions violentes on ne pouvoit se faire entendre, et l'on étoit réduit à garder le silence; ce qui donna occasion au proverbe: *Les grandes passions sont muettes.*

Ninette ne doutoit point que l'éducation que Zirphile recevoit à sa cour ne dût à la fin triompher de sa stupidité; mais le charme étoit bien fort. Zirphile devenoit tous les jours la plus belle et la plus sotte enfant qu'on pût

voir. Elle rêvoit au lieu de penser, et n'ouvroit la bouche que pour dire une sottise. Quoique les hommes ne soient pas bien difficiles sur les propos d'une jolie femme, et trouvent toujours qu'elle parle comme un ange, ils ne pouvoient la louer que sur sa beauté; la pauvre enfant toute honteuse recevoit leurs éloges comme une grâce, et leur répondoit qu'ils lui faisoient bien de l'honneur. Ce n'étoit pourtant pas ce qu'ils vouloient, ils rioient de ses naïvetés, et cherchoient à séduire son innocence.

Il faut un peu connoître le vice pour en redouter les piéges. Zirphile étoit la candeur même, et ce n'est point du tout la sauve-garde de la vertu; mais Ninette veilloit attentivement sur sa chère pupille. Elle la mit parmi ses filles d'honneur où il y avoit souvent des places vacantes; la plupart en sortoient avant que leur tems fut fini; il n'y a point à la cour de corps plus difficile à recruter. Zirphile ne fut point gâtée par l'exemple, c'étoit en vain que les jeunes courtisans s'empressoient auprès d'elle. Un trop grand desir de paroître aimables, les empêche souvent de l'être. Zirphile étoit peu touchée de leur hommage, tous leurs discours lui paroissoient des

fadeurs ou des fatuités. D'ailleurs, les hommes sont gouvernés par leurs sens avant de connoître leur cœur ; mais la plupart des femmes ont besoin d'aimer, et seroient rarement séduites par les plaisirs, si elles n'étoient pas entraînées par l'exemple. Quoi qu'il en soit, il n'arriva point d'accidens à Zirphile, parce que, pour plus de sûreté, Ninette ne la laissoit approcher d'aucun homme pour son honneur, ni même de certaines femmes pour son innocence.

Tandis qu'elle vivoit ainsi à la cour de Ninette, Acajou s'ennuyoit chez Harpagine. Il étoit déjà dans sa quinzième année ; son esprit ne servoit qu'à lui faire connoître qu'il n'étoit pas fait pour vivre avec tout ce qui l'entouroit. Il commençoit à ressentir ces desirs naissans de la nature, qui sans avoir d'objet déterminé, en cherchent un par tout ; il s'appercevoit déjà qu'il avoit un cœur dont les sens ne sont que les interprètes. Il éprouvoit cette mélancolie, qu'on pourroit mettre au rang des plaisirs, quoiqu'elle en fasse désirer de plus vifs ; il soupiroit après quelqu'un qui pût dissiper ce trouble, et cherchoit cependant la solitude. Il se retiroit dans les lieux les plus écartés du parc ; c'étoit-là qu'en cherchant à débrouiller ses idées, il faisoit

quelquefois une assez sotte figure, comme il est aisé de le voir dans l'estampe.

Harpagine qui connoissoit le mal d'Acajou, se flattoit d'en être bientôt le remède; mais elle voyoit avec chagrin que toutes les caresses qu'elle vouloit lui faire ne faisoient que le révolter et lui donner de l'humeur, Les caresses offertes réussissent rarement, et il est encore plus rare qu'on les offre, quand elles méritent d'être recherchées.

Harpagine étoit au désespoir. Le conseil des fées avoit prononcé que le prince ne resteroit entre ses mains que jusqu'à l'âge de dix-sept ans, après quoi elle n'auroit aucun pouvoir sur lui.

Le roi des Acajous et celui de Minutie attendoient avec impatience cet heureux instant, pour unir leurs états par le mariage de leurs enfans.

Le génie n'eut pas plutôt appris ce projet, qu'il jura que cela ne se passeroit pas ainsi. Il fit faire un équipage superbe, et se rendit à la cour de Ninette; il y fut reçu avec cette espéce de politesse qu'on a pour tous les grands, et qui n'engage point à l'estime.

Pour ne point perdre de tems en complimens superflus, il déclara d'abord à Zirphile

ses sentimens, c'est-à-dire, les desirs qu'elle lui inspiroit. La petite princesse qui n'avoit point appris à dissimuler, ne le fit point languir, et lui déclara naïvement toute la répugnance qu'elle sentoit pour lui : il en fut très-étonné ; mais, au lieu de se rebuter, il entreprit de toucher le cœur, afin d'obtenir la main. Il se tourmentoit donc à chercher tous les moyens de plaire ; malheureusement, plus on les cherche, moins on les trouve. Il voulut imiter les agréables de la cour ; mais tout ce qui ne les rendoit que ridicules, le faisoit paroître plus maussade. Il y a des ridicules qui ne vont pas à toutes sortes de figures, il y en a même de compatibles avec les grâces ; et Podagrambo ne brilloit pas par ceux-là : plus il vouloit faire le fat, plus il prouvoit qu'il n'étoit qu'un sot. Enfin, car je n'aime pas les histoires allongées, après avoir fort ennuyé la cour par ses sottises, et encore plus fatigué Zirphile par ses fadeurs, il n'étoit pas plus avancé que le premier jour ; on le trouvoit le plus plat génie qu'on eût encore vu : c'étoit un discours qu'on répétoit depuis les appartemens jusqu'au grand-commun.

Podagrambo soupçonna qu'il étoit la fable de la cour : ce n'étoit pas par pénétration ; mais un tic assez ordinaire aux sots, est de penser

penser fort avantageusement d'eux-mêmes, et de croire que les autres en parlent mal. Dans son dépit, il retourna chez lui, pour méditer quelque vengeance d'éclat, et pour concerter avec Harpagine le moyen d'enlever la princesse. Ninette ayant prévu les entreprises qu'on pouvoit former contre sa chère Zirphile, lui avoit donné une écharpe, dont le charme étoit tel, que celle qui la portoit ne devoit craindre aucune violence.

Cependant l'innocent Acajou ne pouvoit sortir de la mélancolie qui le consumoit, et Zirphile étoit travaillée du même mal. Ils se promenoient souvent seuls; et lorsque le hazard les conduisoit chacun de leur côté auprès de la palissade qui séparoit les deux jardins, ils se sentoient attirés par une force inconnue, ils se trouvoient arrêtés par un charme secret: chacun réfléchissoit en particulier sur le plaisir qu'il goûtoit dans ce lieu, le plus négligé du parc: ils y revenoient tous les jours; la nuit avoit peine à les en arracher.

Un jour que le prince étoit plongé dans ses réflexions auprès de cette palissade, il laissa échapper un soupir: la jeune princesse qui étoit de l'autre côté dans le même état, l'entendit: elle en fut émue, elle recueille toute

son attention, elle écoute. Acajou soupire encore. Zirphile qui n'avoit jamais rien compris à ce qu'on lui avoit dit, entendit ce soupir avec une pénétration admirable : elle répondit aussitôt par un pareil soupir.

Ces deux amans, car ils le furent dans ce moment, s'entendirent réciproquement. La langue du cœur est universelle : il ne faut que de la sensibilité pour l'entendre et pour la parler. L'amour porte dans l'instant un trait de flamme dans leurs cœurs, et un rayon de lumière dans leur esprit. Les jeunes amans, après s'être entendus, cherchent à se voir pour s'entendre mieux. La curiosité est le fruit des premières connoissances. Ils avancent, ils se cherchent, ils écartent les branches, ils se voient. Dieux ! quels transports ! Il faut leur âge, la vivacité de leurs desirs, le tumulte de leurs idées, le feu qui anime leurs sens, peut-être même leur ignorance, pour comprendre leur situation. Ils restent quelque tems immobiles; ils sont saisis d'un tremblement que la nouveauté du plaisir porte dans des sens neufs. Ils se touchent, ils gardent le silence ; ils laissent cependant échapper quelques mots mal articulés. Bientôt ils se parlent avec vivacité ; ils se font ensemble mille questions, ils n'y répondent rien

de juste, cependant ils sont satisfaits de ce qu'ils se disent, et se trouvent éclaircis sur leurs doutes; ils comprennent du moins qu'ils se desiroient sans se connoître, qu'ils ont trouvé ce qu'ils cherchoient, et qu'ils se suffisent. Acajou qui n'avoit jamais vu qu'Harpagine, se trouve transporté dans un monde nouveau; et Zirphile qui n'avoit pas fait la moindre attention aux hommes de la cour, crut voir un nouvel être. Acajou baisa la main de Zirphile. La pauvre enfant qui ne croyoit pas accorder une faveur, encore moins faire une faute, le laissa faire. Acajou qui avoit trop de bonnes intentions pour s'imaginer que les caresses pussent offenser personne, redoubloit les siennes, et Zirphile les lui rendoit naïvement; n'ayant pas la moindre idée du vice, elle ne pouvoit pas avoir de pudeur. Ils s'assirent sur l'herbe: c'est là qu'ils s'embrasserent. Ils se serrent étroitement. Zirphile se livre à tous les transports de son amant, elle le reçoit dans ses bras. Acajou porte la main sur la gorge naissante de sa chère Zirphile; il appuie sa bouche sur la sienne: leurs ames volent sur leurs lèvres; elles se confondent; elles sont plongées dans une ivresse divine; elles nagent dans les plaisirs, et sont emportées par un tor-

rent de délices; leurs desirs s'enflammoient, et ils ne comprenoient pas qu'ils pussent être aussi heureux, et desirer encore. Ils jouissoient de toutes les beautés qu'ils voyoient; ils ne s'imaginoient pas qu'il y eu eût de cachées d'où dépendoit le dernier période du bonheur. Il me semble cependant qu'ils n'ont pas mal profité d'une première leçon.

Ces aimables enfans étoient si enivrés de leur félicité, qu'ils oublioient toute la nature, et ne songeoient point à se séparer. Mais comme ils tardoient plus long-tems à revenir de la promenade qu'ils n'avoient coutume, Harpagine et Ninette allerent pour les chercher, et les appeloient chacune de leur côté. Nos amans furent effrayés de leurs voix, et se séparerent à regret; mais l'espérance de revenir goûter les mêmes plaisirs, les fit retirer : ils craignoient qu'on ne troublât leur union, si on venoit à la soupçonner. L'amour est confiant dans ses desirs, et timide dans ses plaisirs.

L'image de Zirphile qui étoit gravée au fond du cœur d'Acajou, lui fit voir Harpagine plus horrible que jamais. Pour Zirphile, quoiqu'elle fut obligée de suspendre le plaisir de voir Acajou, celui qu'elle venoit de goûter donnoit un nouvel éclat à sa beauté, et répandoit un air

de satisfaction sur toute sa personne. Le plaisir embellit, et l'amour éclaire. Rien n'égale la surprise que l'esprit de Zirphile causa à toute la cour; il y avoit ce soir-là même grand appartement chez Ninette; on voulut faire quelqu'une de ces mauvaises plaisanteries, si familières aux gens médiocres, qui croient toujours avoir quelque supériorité sur d'autres un peu plus sots; la pauvre Zirphile en étoit souvent l'objet : elle y répondit dès ce soir-là avec tant de justesse, de finesse, et si peu d'aigreur, que les mauvaises plaisantes (car c'étoit sûrement des femmes), furent étonnées de la sagesse de ses réponses, et humiliées des égards mêmes qu'elle y apportoit; les hommes étoient charmés et applaudissoient; Ninette en pleuroit de joie, et les femmes en rougissoient de dépit et de colère. Elles avoient eu jusques-là bien de la peine à pardonner la beauté de Zirphile en faveur de sa sottise, mais ils n'y avoit plus moyen d'y tenir, elle n'avoit plus d'autre ressource que d'être méchante. Cette dernière qualité fait souvent respecter ce qu'on est obligé de haïr : la petite princesse étoit trop bien née pour se servir de ce vilain moyen-là.

Cependant nos deux jeunes amans s'étoient

trop bien trouvés de la première leçon de l'amour, pour ne pas retourner à son école. Quel bonheur de s'instruire par les plaisirs !

Les amans, comme les voleurs, prennent d'abord des précautions superflues, ils les négligent par degrés, ils oublient les plus nécessaires, et sont pris : voilà précisément ce qui arriva à nos petits imprudens, et ce fut le génie qui les surprit. Les sots ne vivent que des fautes des gens d'esprit. Il apperçut un soir ces jeunes amans qui se retiroient, il en fut outré de rage ; mais comme il avoit pour maxime de ne jamais rien faire sans demander conseil, quoiqu'il n'en fît ensuite qu'à sa tête ; il résolut de consulter Harpagine. La méchante fée, en apprenant cette nouvelle, conçut le plus violent dépit : le génie lui dit qu'il n'y avoit point d'autre moyen de se venger que d'enlever la princesse.

Quoique la fée fut aussi furieuse que lui, elle aimoit encore mieux écarter sa rivale que de la voir dans le même lieu que son amant : elle cacha donc son inquiétude, et dit au génie qu'il falloit qu'il se chargeât de cette entreprise, se flattant qu'il n'auroit jamais l'esprit d'y réussir.

Dès le matin Podagrambo se cacha derrière

un arbre, auprès de la palissade où nos amans venoient se chercher. Les maîtres d'Acajou eurent ordre de prolonger leurs leçons, afin qu'il ne pût se trouver au rendez-vous avant la princesse.

Acajou, d'un caractère si doux, marqua de l'humeur pour la première fois, l'égalité ne subsiste point avec la passion. Tandis qu'il s'impatientoit, la tendre Zirphile vint à la palissade, où elle fut inquiète de n'y pas trouver son amant, qui avoit coutume de la prévenir : elle regarde de toutes parts, elle ose enfin entrer dans le parc d'Harpagine, et passe auprès du génie. A son aspect la frayeur la saisit, elle voulut fuir, mais ce fut avec aussi peu de précaution, que son écharpe resta attachée à une branche. Le génie la saisit à l'instant par sa robe: « Ah, ah, dit-il, belle » innocente, vous venez donc ici chercher » un marmouzet, et c'est pour lui que vous » me méprisez » ? La pauvre Zirphile se voyant trahie par la frayeur même qui lui avoit fait perdre son écharpe, eut recours à la dissimulation. Avant que d'avoir aimé elle n'eût pas été si habile. Une première aventure qui inspire la fatuité à un jeune homme, rend la fausseté nécessaire aux femmes; on

a obligé un sexe à rougir de ce qui fait la gloire de l'autre.

Quoique Zirphile fût la candeur même, elle entreprit de tromper le génie. « Je suis » étonnée, dit-elle, que vous imputiez à l'a- » mour un pur effet de ma curiosité, c'est » elle qui m'a fait entrer dans ce lieu ; je ne » suis pas moins surprise que vous vous ser- » viez de la violence, vous qui pouvez tout » attendre de votre naissance, et plus en- » core de votre amour ».

Le génie se radoucit un peu à ce discours flatteur ; mais quoique la princesse lui conseillât d'espérer tout de son mérite, et qu'il en fut très-persuadé, il ne vouloit point la laisser échapper.

« Si votre cœur, reprit-il, est si sensible » pour moi, vous ne devez pas faire de dif- » ficulté de venir dans mon palais. Tous ces » petits soins d'amans vulgaires sont des for- » malités frivoles qui ne font que retarder le » plaisir sans le rendre plus vif.

» Eh bien, répliqua Zirphile, je suis prête » à vous suivre ; et pour vous prouver ma » sincérité, rendez-moi mon écharpe, afin » qu'il ne reste ici aucun témoin de mon éva- » sion et de votre violence ».

Le génie pensa se pâmer de plaisir et d'admiration pour la présence d'esprit de Zirphile.

Oh ! pour le coup, s'écria-t-il, il faut avouer que l'amour donne bien de l'esprit aux femmes ; car pour moi je n'aurois jamais imaginé celui-là, et je m'en allois comme un sot. Il détache aussitôt l'écharpe et la remet à la princesse en lui baisant la main ; mais elle, n'ayant plus rien à craindre, le repoussa avec mépris.

« Retire-toi, perfide, lui dit-elle, ou crains » le courroux des fées, cette écharpe est pour » moi le gage de leur protection » ; en achevant ces mots, elle s'éloigna et laissa le génie confondu et arrêté par une force à laquelle il sentoit que son pouvoir étoit forcé de céder.

Il ne tint qu'à lui d'admirer encore plus qu'il n'avoit fait, la présence d'esprit de Zirphile. Cette réflexion ne fut pas sans doute celle qui l'occupa le plus. Après être resté quelque tems immobile, il revint confus et désespéré trouver Harpagine, et lui raconta par quel charme son pouvoir avoit été inutile.

Si la fée apprit avec dépit la vertu de l'écharpe enchantée, elle en fut un peu consolée par le mauvais succès de l'entreprise du génie : elle lui cacha cependant le différent in-

térêt qu'elle y prenoit, et comme les consolateurs ne sont jamais plus éloquens, que lorsqu'ils ne sont pas affligés eux-mêmes, elle le calma, en lui promettant de détruire l'enchantement de l'écharpe, et de le rendre maître de la princesse.

La fée ignoroit le malheur qui la menaçoit elle-même, tandis qu'elle délibéroit avec le génie sur les moyens de rétablir leur puissance, Acajou courut à la palissade; après avoir quelque tems attendu Zirphile, l'impatience l'avoit fait entrer dans le parc de Ninette; et partagé entre la crainte et le desir, il étoit insensiblement parvenu jusqu'au palais.

La nouvelle de son arrivée s'y répandit bientôt. Ninette vint au-devant de lui, suivie de toute sa cour. Acajou s'avança respectueusement vers la petite fée, et baisa le bas de sa robe; aussi-tôt que Zirphile et lui s'apperçurent, ils coururent l'un à l'autre, et la présence de toute la cour ne les empêcha pas de se donner mutuellement les témoignages les plus vifs du plaisir qu'ils avoient de se revoir. Zirphile raconta naïvement le danger qu'elle avoit couru: le prince lui en étoit devenu plus cher. Plus les femmes ont hazardé, plus elles sont prêtes à sacrifier encore. Ninette, naturel-

lement indulgente, ne s'attacha point à examiner ce qu'il pouvoit y avoir d'irrégulier dans la conduite de nos jeunes amans, il suffisoit que la fortune eût tout fait pour le mieux.

Harpagine ayant appris la fuite d'Acajou, entra dans la plus horrible colère, et vint le redemander; mais heureusement pour lui il avoit atteint ce jour-là même sa dix-septième année, et le décret des fées l'affranchissoit alors du pouvoir d'Harpagine. Elle en conçut tant de rage, qu'elle en perdit son amour, qui n'étoit qu'un sentiment étranger dans son cœur, et ne méditant plus que des projets de vengeance, elle partit pour inviter la fée envieuse à se liguer avec elle.

Les fêtes que l'arrivée d'Acajou firent naître, ne permettoient pas de s'occuper du ressentiment d'Harpagine.

Ceux qui avoient entrepris de plaire à Zirphile, perdirent toutes leurs pretentions en voyant Acajou. Les femmes ne se lassoient point d'admirer sa beauté, et toutes devinrent, en secret, rivales de son amante. Acajou étoit si rempli de son amour, qu'il n'appercevoit seulement pas les agaceries dont il étoit l'objet; on lui en fit de toutes espéces; mais lorsqu'il fût bien avéré que le cœur de

ces amans étoit fermé à tout autre sentiment qu'à leur amour, il fut généralement décidé que Zirphile étoit encore plus sotte depuis qu'elle aimoit, qu'elle ne l'étoit auparavant; que la beauté d'Acajou étoit sans physionomie, qu'elle n'avoit rien de piquant, que leur amour étoit aussi ridicule que nouveau à la cour, et que cela ne faisoit pas une société.

On ne fit donc plus aucune attention à lui, et ils étoient si occupés l'un de l'autre, qu'ils n'apperçurent pas plus la désertion que l'empressement de la cour.

Ninette qui veilloit auparavant avec tant de soin sur la conduite de Zirphile contre la témérité des étourdis de la cour, la laissoit sans inquiétude avec Acajou : elle croyoit que le véritable amour est toujours respectueux, et que plus un amant desire, moins il ose entreprendre. La maxime est délicate, mais je ne la crois pas absolument sûre; cependant elle ne fut pas contredite par l'événement.

On n'attendoit que les rois d'Acajou et de Minutie pour célébrer le mariage; leurs ambassadeurs étoient arrivés, et avoient déjà tout réglé : les livrées étoient faites; on finissoit les habits, il n'y manquoit pas un pompon; on avoit fait venir les dernières modes

de chez du Chapt sur des poupées de la grandeur de Ninette. En un mot, tout l'essentiel étoit prêt; et il ne restoit plus à régler que ce qui regardoit les lois des deux états, et l'intérêt des peuples.

Les amans ne se quittoient pas un instant; souvent, pour se dérober au tumulte de la cour, ils passoient les jours dans les bosquets les plus écartés du parc. Ils se faisoient mille caresses innocentes; ils se disoient continuellement ces riens si intéressans pour les amans, qu'on répète sans cesse, qu'on n'épuise jamais, et qui sont toujours nouveaux.

Un jour qu'ils goûtoient un de ces entretiens délicieux, la chaleur obligea Zirphile d'ôter son écharpe pour causer avec plus de liberté. Harpagine, qui s'étoit rendue invisible pour les surprendre, parut à leurs yeux escortée par la fée envieuse, montée sur un char tiré par des serpens et entourée d'une quantité prodigieuse de cœurs percés de traits; c'étoient autant de Talismans qui représentoient tous ceux qui rendent hommage à l'envie; et les flèches étoient l'image du mérite qui fait le plus cruel supplice des envieux.

Harpagine frappa à l'instant Zirphile de sa baguette, et l'enleva au milieu d'un nuage,

dans le moment même que le tendre Acajou lui baisoit la main. Ce malheureux prince se prosterna devant la fée, en la suppliant de ne faire tomber que sur lui le poids de sa vengeance, et d'épargner la princesse; il lui dit en vain tout ce que l'amour et la générosité inspirent: La cruelle fée le regardant avec des yeux enflammés : « Ose-tu, lui dit-elle, espé-
» rer aucune grâce? Mon cœur n'est plus sen-
» sible qu'à la haine. Je veux, d'un seul coup,
» exercer ma vengeance sur toi et sur ton
» amante, elle va passer dans les bras de ton
» rival qui lui est odieux ».

A ces mots, le char vole, et laisse Acajou plongé dans le dernier désespoir.

Ninette fut bientôt instruite par son art de féerie de ce qui venoit d'arriver; mais le malheur de ces gens qui savent tout, est de ne jamais rien prévoir. Elle vint chercher le prince; il étoit auprès de l'écharpe de Zirphile qu'il arrosoit de ses larmes. La petite fée n'oublia rien pour le consoler, sans pouvoir seulement se faire entendre. Après l'avoir ramené au château presque malgré lui, elle s'enferma dans son cabinet, mit ses lunettes, et consulta ses grands livres pour savoir quel parti elle prendroit dans ce malheur.

Toute la cour en raisonnoit diversement; les uns en parloient beaucoup, et ne s'en soucioient guères; d'autres, sans en rien dire, y prenoient plus d'intérêt. Les femmes sur-tout n'étoient pas fort touchées de la perte de Zirphile : plusieurs se flattoient de consoler le prince.

On étoit encore dans ce premier mouvement d'une nouvelle de cour, où tout le monde parle sans rien savoir, où l'on raconte des circonstances en attendant qu'on sache le fait, et où l'on dit tant de paroles et si peu de choses, lorsqu'on vit paroître Ninette qui annonça avec vivacité que Zirphile pouvoit être aisément tirée d'entre les mains du génie; chacun s'empressoit pour savoir quel moyen on emploieroit.

» Ecoutez-moi, dit la petite fée : je viens » de découvrir que toute la puissance de Po- » dagrambo et d'Harpagine dépend d'un vase » enchanté qu'ils possèdent dans un lieu secret » de leur château : il est gardé par un Génie » subalterne qui est transformé en chat des » Chartreux. Il n'est pas nécessaire d'employer » de grands efforts pour s'en emparer, il suffit » que l'aventure soit entreprise par une femme » d'un honneur irréprochable, chose qui ne

« doit pas être rare. Elle ne trouvera point » d'obstacles; mais tout autre personne tente- » roit inutilement l'aventure ».

Voilà, dit un petit maître, une heureuse découverte! Je suis très-pressé d'en faire compliment au prince Acajou.

» Taisez-vous, reprit la fée, vous êtes un » étourdi; s'il falloit un homme raisonnable, » on ne vous choisiroit pas ».

Je ne plaisante pas, répliqua le jeune fat d'un ton ironique; je crains réellement ici une émulation de vertu qui peut dégénérer en guerre civile.

J'ai prévu cet inconvénient, répartit Ninette; ainsi je veux que l'on tire au sort, pour prévenir tout sujet de jalousie. Les billets furent faits à l'instant, et le nom qui parut fut celui d'Amine.

C'étoit une jeune personne plus jolie que belle, vive, étourdie, coquette à l'excès, libre dans le propos, peu circonspecte dans sa conduite, faisant continuellement des agaceries, et toujours assiégée d'une troupe de jeunes gens.

Amine s'entendit proclamer, sans paroître ni plus fière, ni plus embarrassée qu'à l'ordinaire; mais il s'éleva un certain murmure qui ne paroissoit pas un applaudissement bien décidé.

cidé. Ninette en tira un mauvais augure pour le sueeès; e'est pourquoi elle nomma Zobéide pour aeeompagner Amine, parce que deux vertus valent mieux qu'une. Zobéide étoit un peu plus âgée et plus belle que sa eompagne; c'étoit d'ailleurs un prodige de vertu et de médisanee : on prétendoit même qu'elle n'étoit d'une sagesse si sévère, que pour s'attirer le droit de déchirer impitoyablement toutes les autres femmes. Beau privilége de la vertu!

Quoi qu'il en soit, elles partirent toutes deux, et se rendirent, suivant leurs instruetions, à un petit bâtiment séparé du palais d'Harpagine. Amine, toujours vive, marehoit en avant. Elles ne trouverent aueun obstacle; elles passerent plusieurs portes qui s'ouvrirent d'elles-mêmes; elles parvinrent enfin à une ehambre où elles apperçurent sur une table de marbre un vase, dont la forme n'étoit pas reeommandable, il ressembloit même assez à un pot-de-chambre. Je suis fâehé de n'avoir pas un terme ou une image plus noble. Elles n'auroient jamais imaginé que ee fût là le trésor qu'elles cherehoient, si Ninette ne le leur eut désigné.

Si la forme du vase étoit vile, la vertu en étoit admirable, il rendoit des oracles et raisonnoit sur tout eomme un philosophe : e'étoit

alors un très-grand éloge d'y être comparé pour le raisonnement.

Amine et Zobéide trouverent aussi le chat dont on leur avoit parlé; elles voulurent le caresser, mais il égratigna Zobéide, au lieu qu'il se laissa flatter par Amine, il fit patte de velours; il haussa le dos, et enfla sa queue de la façon la plus galante.

Amine, charmée d'un si heureux début, prit le vase, et l'enlevoit déjà, lorsque Zobéide voulut y porter la main. Il en sortit tout-à-coup une épaisse fumée, qui remplit toute la chambre. Un bruit affreux se fit entendre. La frayeur saisit Amine, elle laissa retomber le vase sur la table où elle venoit de le prendre; et le génie parut à l'instant avec Harpagine. Ils se saisirent d'Amine et de Zobéide, et ne leur firent grâce de la vie, que pour les enfermer dans une tour ténébreuse.

Ninette fut bientôt instruite, suivant sa coutume, du mauvais succès de l'entreprise, elle en chercha la raison, et apprit à toute la cour qu'Amine étoit aussi sage que coquette, au lieu que Zobéide goûtoit les plaisirs de l'amour avec un amant obscur, dans le tems qu'elle fatiguoit tout le monde par l'étalage de sa fausse vertu.

Ninette déclara aussi que le vase s'étant fêlé lorsqu'Amine l'avoit laissé retomber sur la table, la puissance du génie, sans être totalement détruite, étoit du moins fort affoiblie par cet accident.

Acajou n'écoutant plus alors que son désespoir, fit vœu, pour se venger du pot enchanté du génie, de casser tous les pots-de-chambre qu'il rencontreroit, et dès ce moment exécuta son serment sur ceux qu'il trouva dans le palais; c'étoit un désordre effroyable. Le scandale fut si grand, que Ninette voulut lui faire entendre raison sur tant de vases innocens; mais elle ne put jamais le calmer. Dans cet embaras elle eut recours au conseil des fées. L'affaire parut très-importante, et il fut arrêté que le pouvoir du génie étant affoibli, il ne pourroit plus garder toute la personne de Zirphile, que, sans qu'elle perdît la vie, sa tête se sépareroit de son corps, et seroit transportée dans le pays des idées, jusqu'à ce qu'elle fût réunie au corps par celui qui pourroit parvenir dans ce pays, et la désenchanter. Ninette représenta qu'il étoit encore plus à propos de laisser la tête que le corps de la princesse au pouvoir du génie, de peur qu'il ne vînt à s'en faire aimer pendant qu'elle

auroit perdu la tête, et l'épouser tout de suite. Les fées firent attention à cette difficulté, et ordonnerent que le corps seroit toujours enveloppé d'une flamme vive, qui ne laisseroit approcher que celui qui seroit maître de la tête. L'arrêt des fées fut aussitôt exécuté que prononcé. Le génie voulut aller tenter l'aventure, sans pouvoir jamais approcher du pays des idées. Les fous y parviennent aisément, mais les sots n'y sauroient aborder. Pour Acajou, qui étoit fou d'amour, il n'eut pas de peine à le trouver.

Le pays des idées est très-singulier, et la forme de son gouvernement ne ressemble à aucun autre. Il n'y a point de sujets, chacun y est roi, et règne en particulier sur tout l'état, sans rien usurper sur les autres, dont la puissance n'est pas moins absolue. Parmi tant de rois on ne connoît point de jalousie, ils portent seulement leur couronne d'une façon différente. Leur ambition est de l'offrir à tout le monde, et de vouloir la partager: c'est ainsi qu'ils font des conquêtes.

Les limites de tant de royaumes, renfermés dans un seul, ne sont pas fixées, chacun les étend ou les resserre suivant son caprice.

Acajou reconnut qu'il étoit dans le royaume

des idées à la multitude de têtes qu'il rencontra sur son passage : elles s'empressoient au-devant de lui, et parloient à-la-fois dans toutes sortes de langues et sur différens tons. Il cherchoit la tête de Zirphile, et ne la voyoit point. Tantôt il rencontroit des têtes qui, après avoir résisté au malheur, s'étoient perdues dans la prospérité ; les unes par la fortune, d'autres par les dignités. Il trouvoit des têtes de prodigues, une multitude d'avares, quantité de perdues à la guerre, des têtes d'auteurs perdues par une réussite, d'autres par des chutes, plusieurs par des apparences de succès, et une foule par l'envie et le chagrin du succès de leurs rivaux. Acajou trouva une infinité de têtes perdues incognito qu'il n'a jamais voulu nommer, et que je ne veux pas deviner. Que de têtes de philosophes, de mystiques, d'orateurs, de chymistes, etc. Combien en vit-il de perdues par le caprice, par les airs, par l'indiscrétion, et tour à tour par le libertinage et la superstition.

Les unes excitoient sa compassion, il écartoit les autres comme importunes, et fouloit aux pieds toutes celles que l'envie avoit perdues.

Acajou, pour trouver Zirphile, cherchoit

les têtes qu'on dit que l'amour fait perdre ; mais quand il les examinoit de près, il ne trouvoit que des têtes de coquettes, ou de jaloux sans amour. Le prince, fatigué de tant de recherches, désespéré de leur peu de succès, étourdi de toutes les sottises qu'il entendoit, se retira dans un bosquet, pour se dérober à cette multitude de têtes folles dont il étoit assailli. Il s'étendit sur le gazon, et se mit à réfléchir sur son malheur. Comme il portoit la vue autour de lui, il apperçut quelques arbres chargés de fruits. Il étoit dans un tel épuisement, qu'il eut envie de manger une poire ; il la cueillit : mais à peine y avoit-il mis le couteau qu'il en sortit une tête qu'il reconnut pour celle de sa chère Zirphile.

Rien ne peut exprimer l'étonnement et le plaisir du prince. Il se levoit avec empressement pour embrasser une tête si chère, lorsqu'elle se retira à quelques pas, et se plaça sur un buisson de roses pour se faire une espéce de corps.

Arrêtez, prince, lui dit-elle, restez tranquille et m'écoutez : Tous les efforts que vous feriez pour me saisir, seroient inutiles ; je me jetterois moi-même dans vos bras, si le destin le permettoit ; mais comme je suis enchantée, je

ne puis être prise que par des mains qui le soient aussi. Hélas! je soupire après mon corps, et j'ignore s'il est encore digne de moi; il est resté entre les mains du génie, je n'ose y penser sans frémir; la tête m'en tourne.

Rassurez-vous, répondit Acajou, les fées, touchées de nos malheurs, ont pris votre corps sous leur protection. Que vous me tranquillisez, reprit Zirphile; en tout cas, cher prince, vous savez que toute ma tendresse est pour vous, et vous seriez trop généreux pour me reprocher un malheur dont je suis innocente.

C'est fort bien dit, répliqua le délicat Acajou; mais enseignez-moi promptement où je pourrai trouver les mains enchantées dont vous me parlez.

Vous les trouverez, reprit Zirphile, dans le parc où elles voltigent; ce sont celles de la fée Nonchalante, qui en a été privée parce qu'elle ne savoit qu'en faire: je vais vous en raconter l'histoire. Il y avoit autrefois.....

Oh, parbleu, interrompit impatiemment Acajou, je n'ai pas le tems d'entendre des contes; pourvu que j'aie les mains, je m'embarrasse peu de leur histoire: je vais les chercher de ce pas.

Allez, dit la princesse, et délivrez-moi du

cruel enchantement où je languis. Vous avez pu remarquer que toutes les têtes perdues qui sont dans ce séjour, ne cherchent qu'à se montrer, sans rougir de leur état; il n'y a que moi qui suis obligée de me cacher dans des fruits: comme je suis la seule tête perdue par l'amour, je suis un objet de mépris pour les autres. La tête continuoit de parler, que le prince étoit déjà parti. Il avoit reconnu que la princesse, depuis qu'elle n'étoit plus qu'une tête, aimoit un peu à parler. Il n'eut pas fait cent pas dans le parc, qu'il rencontra les mains enchantées qui voltigeoient en l'air. Il voulut s'en approcher pour les prendre; mais aussitôt qu'il vouloit les toucher, il en recevoit des croquinoles, qui lui parurent d'abord fort insolentes; cependant son bonheur dépendoit de les saisir, et les princes sacrifient l'orgueil à l'intérêt. Il employoit toute son adresse pour attraper ces fatales mains. Quand il croyoit les tenir, elles lui échappoient, en lui donnant un soufflet, ou jetant son chapeau par terre. Plus il avoit d'ardeur à les poursuivre, plus elles fuyoient devant lui. Cette poursuite dura si long-tems, que le pauvre Acajou étoit tout hors d'haleine. Il s'arrêta un moment, et se trouvant auprès d'une treille, il prit une grappe de raisin

pour se rafraîchir ; mais à peine en eut-il goûté, qu'il sentit en lui une révolution extraordinaire ; son esprit augmentoit de vivacité, et son cœur devenoit plus tranquille. Son imagination s'enflammant de plus en plus, tous les objets s'y peignoient avec feu, passoient avec rapidité, et s'effaçoient les uns les autres ; de façon que n'ayant pas le tems de les comparer, il étoit absolument hors d'état de les juger : en un mot, il devint fou.

Les fruits de ce jardin, par un rapport intime avec les têtes qui l'habitoient, avoient la vertu de faire perdre la raison, et malheureusement ils ne faisoient rien sur l'esprit. Acajou se trouva donc à l'instant le plus spirituel et le plus fou des princes.

Le premier effet d'un changement si subit, fut le refroidissement du cœur. Acajou perdit tout son amour. Le véritable ne subsiste qu'avec la raison. Au lieu de cet empressement tendre et respectueux qu'il avoit auparavant pour Zirphile, il en conservoit à peine un léger souvenir. Il n'éprouvoit pas même de compassion pour le malheur de cette princesse. Avoir perdu la tête, lui paroissoit une chose fort plaisante. C'est assez souvent sous ce point de vue que l'esprit sans jugement envisage le

malheur d'autrui. La fatuité succéda à la modestie dans l'esprit d'Acajou, et remplaça très-amplement, par les prétentions, le mérite réel qu'il avoit perdu.

Il faut, s'écria-t-il, que je sois bien fou de courir après une tête, tandis que je pouvois la tourner à toutes les femmes de la cour de Minutie. Allons, il faut remplir mon destin, c'est d'être généralement aimé et admiré, sans engager ma liberté. Il dit et part.

Ninette voyant arriver Acajou, courut au-devant de lui, et s'informa du sort de Zirphile. Le prince lui dit que ce n'étoit qu'une tête qu'on ne pourroit fixer; que tous ses soins avoient été inutiles, qu'il avoit pris son parti; et que la constance sans bonheur étoit la vertu d'un sot. Il débita quantité d'aussi belles maximes, qui firent bientôt connoître à Ninette que le caractère du prince étoit fort changé; mais qu'il avoit infiniment d'esprit. Elle fut d'abord fâchée qu'il n'eût pas ramené la princesse; cependant comme l'objet présent l'emporte toujours sur l'absent chez les esprits vifs, elle se consola de la perte de Zirphile par le plaisir de revoir Acajou.

Toute la cour s'empressoit auprès de lui, plus par curiosité que par intérêt. On s'atten-

doit à ne trouver qu'un prince sage et modeste, à qui l'on donneroit, comme à l'ordinaire, tous les ridicules imaginables ; mais on en conçut bientôt une idée plus avantageuse. La conversation devint vive et brillante. Le lecteur attentif se rappelle sans doute, que les lunettes de la fée servoient à racourcir la vue : elle les avoit ôtées pour voir le prince arriver de plus loin, et comme elle ne les avoit pas reprises, elle faisoit des raisonnemens à perte de vue.

Acajou ne déparloit pas, il dit en un moment mille extravagances qui ravirent d'admiration toute la cour, et rendirent toutes les femmes folles de lui. Elles l'écoutoient avidement et s'écrioient : *Ah! qu'il a d'esprit.* On lui donnoit enfin tant d'éloges, qu'il étoit obligé d'en rougir, même par fatuité. Il sembloit que le plus grand bonheur qui pût arriver à un prince fut de perdre la raison, tous ceux qui le rencontroient lui en faisoient compliment, et les autres se firent écrire.

Acajou n'ayant plus d'amour, devint l'amant déclaré de toutes les femmes, la fureur des bonnes fortunes s'unit facilement à la folie. Il commença par une femme assez jolie, d'un esprit libre, dégagée de préjugés, et qui faisoit

la réputation de tous les jeunes gens depuis qu'elle avoit perdu la sienne.

Comme il n'étoit pas nécessaire de l'avoir pour la mépriser, et qu'il suffisoit de l'avoir eue pour s'en dégoûter, il la quitta deux jours après. Il en prit une autre d'une figure charmante, d'un cœur tendre, d'un caractère doux, et à qui il ne manquoit, pour mériter d'être aimée, que de recevoir moins d'amans.

Acajou dédaigna de la fixer, et lui donna bientôt plusieurs rivales. Il n'étoit occupé que d'en étendre la liste, toutes s'empressoient de s'y faire inscrire, et ne le trouvoient aimable que depuis qu'il étoit incapable d'aimer.

Après avoir eu un assez grand nombre de femmes célèbres pour se mettre en crédit, il résolut d'en séduire quelques-unes, uniquement pour leur faire perdre la réputation de vertu qu'elles avoient.

S'il apprenoit qu'il y eût une femme tendrement aimée d'un époux chéri, elle devenoit aussitôt l'objet de ses soins, et tel étoit le travers qu'inspire le titre d'homme à la mode, qu'il réussissoit par tout ce qui auroit dû le faire échouer.

Les affaires que le prince avoit à la cour ne l'empêchoient pas de descendre dans la bour-

geoisie, où ses succès étoient d'autant plus rapides, que celles qu'il soumettoit croyoient s'associer aux femmes du monde, parce qu'elles en partageoient les sottises. Les hommes mêmes, au lieu de le haïr, lui portoient envie, et le recherchoient en l'admirant sans l'estimer.

Quoique ceux qui emploient le plus mal leur tems soient ceux qui en ont moins de reste, le prince avoit encore bien des momens vides, par la légéreté avec laquelle il traitoit ses bonnes fortunes. D'ailleurs, le bon air est d'en paroître quelquefois ennuyé. Il chercha donc une nouvelle dissipation dans le bel esprit, (c'étoit alors le travers à la mode.) Il est vrai que pour éviter un certain pédantisme que donne souvent l'étude, on avoit imaginé le secret d'être savant sans étudier. Chaque femme avoit son géomètre ou son bel esprit, comme elles avoient autrefois un épagneul.

Acajou, suivant ce plan, donna à corps perdu dans toutes les parties des sciences et de la littérature. Il parloit physique et géométrie. Il faisoit des dissertations métaphysiques, des vers, des contes, des comédies et des opéra. Ce prince excitoit une admiration générale. On prétendoit que les auteurs de profession n'en approchoient pas.

On sait qu'il n'y a que les gens *d'une certaine façon* qui aient ce qui s'appelle *le bon ton*, supérieur à tout le génie du monde, et le tout *sans prétention.*

Rien n'étoit comparable au sort d'Acajou; on fit même un recueil de ses bons mots, dont tout le monde faisoit sa lecture favorite, il étoit intitulé: *le parfait persifleur;* ouvrage très-utile à la cour, et propre à rendre un jeune homme brillant et insupportable.

Acajou se trouva à la fin fatigué de ses propres succès; il n'avoit jamais mis le plaisir à la place de l'amour; les airs avoient succédé aux plaisirs : le dégoût fit presque l'effet de la raison, et lui rendit sa vie insupportable : un honnête homme seroit malheureux d'y être condamné. Sans être plus raisonnable, il devint triste. D'ailleurs, le propre de l'esprit seul est d'exciter d'abord l'admiration, et de fatiguer ensuite ses propres admirateurs.

La plupart des femmes qui avoient eu l'ambition de lui plaire commencerent à rougir de se trouver sur une liste trop nombreuse, et le désavouoient : on l'accusoit encore d'être méchant, sous prétexte qu'il faisoit des chansons et des tracasseries, qu'il railloit ses meilleurs amis, et qu'il donnoit des ridicules à tout

le monde. Cependant il n'avoit aucune mauvaise intention, il ne vouloit que se divertir en amusant les autres : mais on est toujours injuste.

Ninette ne comprenant pas comment son cher Acajou pouvoit cesser d'être à la mode, prit ses lunettes pour en juger sans prévention, et après l'avoir bien examiné, elle reconnut qu'il avoit effectivement beaucoup d'esprit, mais qu'il n'en étoit pas moins fou.

Elle l'engagea à lui raconter tout ce qu'il avoit fait dans le royaume des idées. Acajou ne sachant pas où elle en vouloit venir, lui fit un récit très-circonstancié, parce qu'il aimoit beaucoup à parler de lui ; lorsqu'il en fut à la grappe de raisin qu'il avoit mangée : Ah ! je ne m'étonne plus, s'écria Ninette, si vous avez tant d'esprit ! Eh pourquoi donc, reprit Acajou ? C'est, répliqua la fée, que vous n'avez pas le sens commun. Belle conclusion, dit Acajou ! Je sais, reprit Ninette, que vous avez trop d'esprit pour être facile à persuader, sur tout quand on vous parle raison ; mais apprenez que c'est parce que vous l'avez perdue. Les fruits du pays des idées ont un poison mortel contre elle ; heureusement nous en avons ici le remède : j'ai ici une treille, dont la vertu

est de faire perdre l'esprit : elle n'est connue que de moi ; j'en fais quelquefois manger à ceux ou celles de ma cour qui ont l'imagination trop vive, je veux vous en faire goûter.

Je vois ici des gens, répondit Acajou, qui doivent assurément en avoir mangé à l'excès ; mais je vous jure que je ne suis point tenté d'en faire usage ; voyez d'ailleurs le beau secret pour devenir raisonnable que de perdre l'esprit.

Il n'y en a pas de plus sûr, interrompit la fée, et vous êtes plus en état d'en sacrifier que qui que ce soit. Ninette dit là-dessus beaucoup de choses flatteuses au prince. Elle savoit que l'esprit se laisse plus séduire par l'amour-propre que persuader par la raison. Cependant Acajou, malgré toute l'éloquence de Ninette, étoit assez fou pour ne vouloir pas perdre l'esprit : ce devoit être l'ouvrage de l'amour.

Ce jeune prince n'avoit jamais goûté de vrais plaisirs, parce que ses desirs avoient toujours été prévenus, ses fantaisies ne tenoient qu'à la nouveauté des objets, et la vivacité les use si vîte. Il étoit tombé dans une langueur, d'où le capriee le retiroit par intervalle, pour l'y replonger de nouveau. L'amour dont Zirphile lui avoit fait sentir les premiers traits,

traits, se réveilla dès que l'ivresse des sens fut dissipée, et que la vanité ne fut plus nourrie. Il sentit un vide dans son cœur que l'amour seul pouvoit remplir. Le malheur des cœurs qui ont aimé est de ne rien trouver qui remplace l'amour.

Acajou fit part de sa situation à Ninette, et la pria de lui faire revoir Zirphile, puisqu'aussi bien il perdroit l'esprit s'il en étoit plus long-tems privé.

La fée prit alors sa béquille, et conduisit Acajou dans un jardin dont elle seule avoit connoissance. Ce lieu étoit garni d'arbres chargés des plus beaux fruits du monde, qui tous avoient une vertu particulière.

Les uns faisoient perdre l'esprit du jeu, si funeste; les autres l'esprit de contradiction, si incommode dans la société; ceux-ci l'esprit de domination, si insupportable; ceux-là, l'esprit des affaires, si utile à ceux qui le possedent, et si assommant pour les autres; plusieurs enfin, l'esprit satyrique, si amusant et si détesté: son opposé plus dangereux encore, l'esprit de complaisance et de flatterie.

On ne voit point de ces excellens fruits dans nos déserts. C'est bien dommage que ce jardin délicieux ne soit pas ouvert à tous les mau-

vais esprits, ils en reviendroient plus aimables, sans être plus sots qu'ils ne le sont. J'y enverrois d'abord. . . . . .

. . . . . .

Il manque ici un cahier plus considérable que tout le reste de l'ouvrage : si le lecteur le regrette, il peut y suppléer en commençant par lui-même.

Ninette ayant fait approcher Acajou de la treille, dont les raisins faisoient perdre l'esprit de présomption, d'airs et de fatuité, lui ordonna d'en cueillir une grappe ; puis ayant mis ses lunettes, et lui présentant l'écharpe de Zirphile : Prince, lui dit-elle, prenez cette écharpe ; lorsque vous serez dans le pays des idées, vous n'aurez qu'à la faire voltiger en l'air, en la tenant par un bout, les mains enchantées que vous avez poursuivies inutilement, viendront pour la saisir, et vous les prendrez elles-mêmes : vous vous emparerez ensuite de la tête de la princesse.

Lorsque vous aurez besoin de boire, ou de manger, vous n'aurez qu'à prendre quelques grains de raisin, ils vous suffiront, vous en donnerez aussi à Zirphile pour calmer les vapeurs qui doivent avoir un peu altéré sa tête ; sans cette précaution, vous la trouveriez si

différente d'elle-même, qu'après avoir été déjà inconstant par folie, vous pourriez bien encore le devenir par raison.

Quand vous aurez la tête, nous serons bientôt en possession du corps par l'attraction, qui fait dans les femmes que la tête emporte le corps. Il est à propos, avant votre départ, que vous mangiez de ces raisins.

Acajou hésita un peu; mais animé du désir de revoir Zirphile, et croyant peut-être son esprit à toute épreuve, il mit quelques grains dans sa bouche. L'effet en fut subit, il sembloit qu'il eût été enveloppé d'un nuage qui venoit de se dissiper, et qu'un voile se fut levé devant ses yeux. Les objets lui parurent tout différens; il rougit à l'instant, et n'osoit plus parler, que pour exprimer sa reconnoissance à la fée.

En entrant dans le palais, il trouva sur sa table un recueil de ses ouvrages: il voulut le parcourir pour vérifier son état. Il ne pouvoit pas alors s'imaginer qu'il eût eu la sottise de les faire: ils bailloit en lisant ses romans et ses comédies, et le soir même il sifla un de ses opéra.

Acajou ayant lassé la cour par ses extravagances, et s'y ennuyant par le retour de sa

raison, partit dès le lendemain avant le jour, et se rendit dans le pays des idées aussi promptement, guidé par l'amour, que s'il l'eût été par la folie. Il trouva les mêmes objets qu'il avoit rencontrés la première fois, et suivit exactement les conseils de Ninette. Avec le secours de son écharpe il se rendit maître des mains enchantées. Il alla tout de suite chercher la tête de Zirphile, et pour cet effet il ouvrit une quantité prodigieuse de poires, sans la trouver. De-là il passa aux pêches, aux melons, et faisoit un dégât épouvantable de fruits, lorsqu'il entendit un grand éclat de rire.

Il regarda d'où il partoit, et apperçut la tête de la princesse, qui au lieu de venir à lui, plaisantoit de sa recherche et de son empressement.

Comme l'amour s'affoiblit par l'absence, et que la folie se gagne par la contagion, la tête de Zirphile avoit beaucoup perdu de la vivacité de sa passion, et commençoit à se faire au nouveau pays qu'elle habitoit. Acajou en soupira; mais se rappelant la vertu du raisin merveilleux, dont il avoit une grappe, il en jeta quelques grains à la tête de la princesse, qui les avala en badinant.

Son aveuglement fut aussitôt dissipé. Elle

vola au-devant des mains enchantées, avec lesquelles le prince la reçut. Rien ne peut exprimer les transports dont il fut saisi. Il laissa aller les mains où elles voulurent, et ne s'occupa plus que de la tête précieuse de sa chère Zirphile. Il l'accabla de baisers qu'elle ne pouvoit éviter, elle en étoit toute rouge de pudeur; quoique dans l'état où elle se trouvoit, les caresses de son amant ne pussent pas avoir des suites fort dangereuses.

D'ailleurs, il ne faut pas toujours écouter les plaintes de la pudeur; celle qui naît de l'amour, pardonne aisément des transports qu'elle est obligée de s'interdire.

Acajou enveloppa la tête de la princesse dans son écharpe, et reprit le chemin du palais de Ninette. La nuit l'ayant surpris, il survint un orage si terrible, que le prince fut obligé de chercher un asile. On sent bien que ce n'étoit pas pour lui. Les amans et les princes ne craignent rien; mais il vouloit mettre Zirphile à couvert; outre que dans l'obscurité il craignoit d'aller donner contre quelqu'arbre, de la tête de la princesse ou de la sienne. Dans cet embarras il apperçut de loin une lumière vers laquelle il dirigea ses pas. Après avoir marché, au hazard de casser la tête la plus

chère, c'est-à-dire celle de la princesse, il arriva au pied d'un pavillon qui terminoit un jardin, il frappa à la porte. Un moment après il vit paroître une vieille qui tenoit une chandelle à la main, et qui lui demanda, en grondant, qui il étoit, et ce qu'il cherchoit. Acajou n'avoit garde de se faire connoître dans un état aussi indigne de son rang.

Il hésita un instant sur la qualité qu'il devoit prendre, et comme il avoit la tête pleine du principe de ses malheurs, et de toute la poterie qu'il avoit brisée depuis un temps, il répondit sans trop savoir ce qu'il disoit, qu'il étoit un pauvre garçon qui raccommodoit de la fayence cassée, et qu'il demandoit retraite pour cette nuit-là.

A ces mots le visage de la vieille se radoucit un peu : Soyez, lui dit-elle, le bien venu, vous pourrez me rendre un service ; j'ai ici un pot-de-chambre fêlé que vous me raccommoderez. La vieille alla tout de suite chercher ce précieux meuble, et le mit entre les mains d'Acajou, pour qu'il se mît à l'ouvrage.

Le prince, aussi honteux de la profession qu'il venoit d'adopter, que du premier usage qu'on lui en faisoit faire, prit le pot de la vieille, puis se rappelant le serment terrible qu'il avoit

fait de n'épargner aucun pot-de-chambre, jusqu'à ce qu'il eût désenchanté sa princesse, il fut quelque temps incertain entre la crainte du parjure et celle de violer l'hospitalité : le scrupule enfin l'emporta, et jetant le pot contre la muraille, il le brisa en mille pieces.

Je ne sais si le lecteur est indigné de l'impolitesse d'Acajou, s'il sera étonné de l'événement, ou si par une sagacité singulière il l'a déjà prévu.

Quoiqu'il en soit, ceux qui n'ont pas tant de pénétration seront bien-aises d'apprendre que ce pot-de-chambre étoit le vase fatal auquel le pouvoir du génie et de la fée étoit attaché, et dont ils avoient confié la garde à cette vieille sorcière.

A peine étoit-il cassé, qu'on entendit un coup de tonnerre et des hurlemens affreux. Le château fut détruit, le palais renversé. Le génie et la fée livrés à leur rage impuissante, s'enfuirent dans les déserts, où ils périrent misérablement.

Acajou sans être ému de tout ce bouleversement, marcha vers le lieu terrible où le corps de la princesse étoit enchanté. Les flammes qui en défendoient l'abord se diviserent à son approche, et dans le moment qu'il y pré-

senta la tête, le corps s'avança au-devant et s'y réunit.

La fée Ninette parut à l'instant suivie de toute sa cour; elle songea d'abord à délivrer les malheureux. Les mains voltigeantes furent désenchantées et rendues à la fée Nonchalante, à condition qu'elle seroit laborieuse. Elle se livra donc absolument au travail, et inventa l'art de faire des nœuds.

Amine et Zobéide furent tirées de prison; Amine eut depuis ce tems-là le privilége de tout faire, sans qu'on y trouvât à redire : il y a apparence qu'elle fut assez sensée pour en profiter.

Pour Zobéide, elle continua sans doute de vivre comme à son ordinaire, mais elle cessa de médire.

Ninette, après avoir donné ses premiers soins aux malheureux, ne s'occupa plus que du mariage des deux amans; il fut célébré avec toute la magnificence possible.

Ils vécurent heureux, et eurent un grand nombre d'enfans, qui tous furent des prodiges d'esprit, parce qu'ils naquîrent avec un penchant extrême à l'amour.

FIN.

627823